SIMON.

A MADAME LA COMTESSE DE ***.

Mystérieuse amie, soyez la patrone de ce pauvre petit conte.

Patricienne, excusez les antipathies du conteur rustique.

Madame, ne dites à personne que vous êtes sa sœur.

Cœur trois fois noble, descendez jusqu'à lui et rendez-le fier.

Comtesse, soyez pardonnée.

Etoile cachée, reconnaissez-vous à ces litanies.

I.

A quelque distance du chef-lieu de préfecture, dans un beau vallon de la Marche, on remarque, au-dessus d'un village nommé Fougères, un vieux château plus recommandable par l'ancienneté et la solidité de sa construction, que par sa forme ou son étendue. Il paraît avoir été fortifié. Sa position sur la pointe d'une colline assez escarpée à l'ouest, et les ruines d'un petit fort posé vis à vis, sur une autre colline, semblent l'attester. En 1820, on voyait encore plusieurs bastions et de larges pans de murailles former une den-

telure imposante autour du château; mais ces débris encombrant les cours de la ferme, les propriétaires en vendaient chaque année les matériaux et même les donnaient à ceux des habitans qui voulaient bien prendre la peine de les emporter. Ces propriétaires étaient de riches fermiers qui habitaient une maison blanche à un étage et couverte en tuiles, à deux portées de fusil du château; quelques portions de bâtiment, qui avaient été les communs et les écuries du châtelain, servaient désormais d'étables pour les troupeaux et de logement pour les garçons de ferme. Quant aux vastes salles du manoir féodal. elles étaient vides, délabrées, et seulement bien munies de portes et de fenêtres, car elles servaient de greniers à blé. Ce n'est pas que le pays produise beaucoup de grains, mais les cultivateurs, qui avaient acheté les terres de Fougères, comme biens nationaux, avaient amassé une assez belle fortune en s'approvisionnant, dans le Berry, de céréales qu'ils entassaient dans leur château, et revendaient dans leur province à un plus haut prix. C'est une spéculation dont le peuple se trouverait bien, si le spéculateur consentait à subir avec lui le déficit des mauvaises années. Mais alors, au contraire, sous prétexte du grand dommage que les rats et les charançons ont fait dans les greniers, il porte ses denrées à un taux exorbitant, et s'engraisse des derniers deniers que le pauvre se laisse arracher au temps de la disette.

Les frères Mathieu, propriétaires de Fougères, avaient, à tort ou à raison, encouru ce reproche de rapacité; il est certain qu'on entendit avec joie, dans le hameau, circuler la nouvelle suivante: Le comte de Fougères, émigré, que le retour des Bourbons n'avait pas encore ramené en France, écrivait d'Italie à M. Parquet, ancien procureur, maintenant avoué au chef-lieu du département, pour lui annoncer qu'ayant relevé sa fortune par des spéculations commerciales, il désirait revenir dans sa patrie, et reprendre possession du domaine de ses pères. Il chargeait donc M. Parquet d'entrer en négociation avec les acquéreurs du château et de ses dépendances, non sans lui recommander de bien cacher de quelle part venaient ces propositions.

Pourtant, le comte de Fougères, las de la profession de négociant qu'il exerçait depuis vingt ans au-delà des Alpes, et voyant la possibilité de reprendre ses honneurs et ses titres en France, ne put s'empêcher d'écrire son espoir et son impatience à ses

parens et à ses alliés, lesquels, pour leur part, ne purent s'empêcher de dire tout haut que la noblesse n'était pas tout-à-fait écrasée par la révolution, et que bientôt peut-être on verrait les armoiries de la famille refleurir au tympan des portes du château de Fougères.

Pourquoi la population reçut-elle cette nouvelle avec plaisir? La famille de Fougères n'avait laissé dans le pays que le souvenir de dîners fort honorables et d'une politesse exquise. Cela s'appelait des bienfaits, parce qu'une quantité de marmitons, de braconniers et de filles de basse-cour avaient trouvé leur compte à servir dans cette maison. Le bonheur des riches est inappréciable, puisqu'en se contentant de manger leurs revenus de quelque façon que ce soit, ils répandent l'abondance autour d'eux. Le pauvre les bénit, pourvu qu'il lui soit accordé de gagner au prix de ses sueurs un mince salaire. Le bourgeois les salue et les honore, pour peu qu'il en obtienne une marque de protection. Leurs égaux les soutiennent de leur crédit et de leur influence, pourvu qu'ils fassent un bon usage de leur argent, c'est-à-dire, pourvu qu'ils ne soient ni trop économes ni trop généreux. Ces habitudes contractées depuis le commencement de la société, n'avaient pas tendu à s'affaiblir sous l'empire. La restauration venait leur donner un nouveau sacre en rendant ou accordant à l'aristocratie des titres et des priviléges tacites, dont tout le monde feignait de ne point accepter l'injustice et le ridicule, et que tout le monde recherchait, respectait, ou enviait. Il en est, il en sera encore long-temps ainsi. Le système monarchique ne tend pas à ennoblir le cœur de l'homme.

Quelques vieux paysans patriotes déclamèrent un peu contre les bastions qu'on allait reconstruire, contre les meurtrières du haut desquelles on allait assommer le pauvre peuple. Mais on n'y crut pas. La seule logique que connaisse bien le paysan, c'est le sentiment de sa force. On ne s'effraya donc pas du retour des anciens maîtres; on en plaisanta un peu, on le désira encore davantage. Les fermiers enrichis sont de mauvais seigneurs pour la plupart; l'économie qui faisait leur vertu dans le travail, devient leur grand vice dans la jouissance. Le journalier les trouve rudes et parcimonieux : il aime mieux avoir affaire à ces hommes aux mains blanches qui ne savent pas au juste combien pèse le soc d'une charrue au bras d'un rustre, et qui paient selon les convenances plus que selon le tarif.

Et puis le maire, l'adjoint, le percepteur, le curé et toutes les autorités civiles et religieuses du canton, tressaillaient d'aise à l'idée de ces estimables dîners qui leur revenaient de droit, si la noble famille recouvrait son héritage. On a beau dire, les fonctionnaires ont un grand crédit sur l'esprit du peuple. Ils proclament, ils placardent, ils emprisonnent et ils délivrent, ils protègent et ils nuisent. Jamais des hommes qui ont à leur disposition les pancartes imprimées, les ménétriers, les gendarmes, les clés de l'hôpital et les listes de dénonciation, ne seront des personnages indifférens. Ils pourront se passer du suffrage de leurs administrés, et leurs administrés ne pourront se dispenser de leur complaire. Quand donc le curé, le maire, les adjoints, le percepteur, le juge de paix et *tutti quanti*, eurent décidé que le retour de la famille de Fougères était un bonheur inappréciable pour la commune, les vieilles femmes dirent des prières pour qu'il plût au ciel de la ramener bien vite; la jeunesse du village se réjouit à l'idée des fêtes champêtres qui auraient lieu pour célébrer son installation, et les journaliers tinrent une espèce de conseil dans lequel il fut résolu qu'on demanderait au nouveau seigneur l'augmentation d'un sou par jour dans le salaire du travail agricole.

M. de Fougères qui, en recevant de són avoué M. Parquet la promesse d'un succès, s'était rendu à Paris afin d'être plus à portée de négocier son affaire, fut informé de ces détails, et reçut même une lettre écrite par le garde-champêtre de Fougères, et revêtue, en guise de signatures, d'une vingtaine de croix, par laquelle on le suppliait d'accéder à cette demande d'augmentation dans le salaire des journées. On ajoutait que la commune faisait des vœux pour la réussite des négociations de M. Parquet, et on espérait qu'en fin de cause, pour peu que les frères Mathieu montrassent de l'obstination, sa majesté *le Roi Dix-huit* ferait finir ces difficultés et *lâcherait un ordre* de mettre dehors les *spogliateurs* de la famille de M. le comte.

M. de Fougères avait trop bien appris la vie réelle, durant son exil, pour ne pas savoir que les affaires ne se faisaient pas ainsi; mais, en véritable négociant qu'il était, il comprit le parti qu'il pouvait tirer des dispositions de ses ex-vassaux. Il chargea ses émissaires de promettre une augmentation de deux sous par jour aux journaliers; et dès-lors, ce qu'il avait prévu arriva. Il n'y eut sorte

de vexations sourdes et perfides dont les frères Mathieu ne fussent accablés. On arrachait l'épine qui bordait leurs prés, afin que toutes les brebis du pays pussent, en passant, manger et coucher l'herbe, et si un des agneaux de la ferme Mathieu venait, par la négligence du berger, à tondre la largeur de sa langue chez le voisin, on le mettait en fourrière, et le garde-champêtre, qui était à la tête de la conspiration pour cause de vengeance particulière, dressait procès-verbal et constatait un délit tel que quinze vaches n'eussent pu le faire. D'autres fois, on habituait les oies de toute la commune à chercher pâture jusque dans le jardin des Mathieu, et si une de leurs poules s'avisait de voler sur le chaume d'un toit, on lui tordait le cou sans pitié, sous prétexte qu'elle avait cherché à dégrader la maison. On poussa la dérision jusqu'à empoisonner leurs chiens, sous prétexte qu'ils avaient *eu l'intention* de mordre les enfans du village.

Mais l'artifice tourna contre son auteur; les frères Mathieu comprirent bientôt de quoi il s'agissait. Paysans eux-mêmes, et paysans Marchois, qui plus est, ils savaient les ruses de la guerre. Ils commencèrent par lâcher pied, et quittant leur habitation de Fougères, ils s'allèrent fixer dans une autre propriété qu'ils avaient près de la ville. De cette manière, les vexations eurent moins d'ardeur, ne tombant plus directement sur les objets d'animadversion qu'on voulait expulser. Les paysans continuèrent à faire un peu de pillage, dans un pur esprit de rapine, ayant pris goût à la chose. Mais les Mathieu se soucièrent médiocrement d'un déficit momentané dans leurs revenus; ce déficit dût-il durer deux ou trois ans, ils se promirent de le faire payer cher à M. le comte, et se réjouirent de voir les habitans de Fougères contracter des habitudes de filouterie qu'il ne leur serait pas facile désormais de perdre et dont leur nouveau seigneur serait la première victime.

Les négociations durèrent quatre ans, et M. de Fougères dut s'estimer heureux de payer sa terre cent mille francs au-dessus de sa valeur. L'avoué Parquet lui écrivit : « Hâtez-vous de les prendre au mot, car si vous tardez un peu, ils en demanderont le double. » Le comte se soumit, et le contrat fut rédigé.

II.

Parmi le petit nombre des vieux partisans de la liberté qui voyaient d'un mauvais œil et dans un triste silence le retour de l'ancien seigneur, il y avait un personnage remarquable, et dont, pour la première fois peut-être dans le cours de sa longue carrière, l'influence se voyait méconnue. C'était une femme âgée de soixante-dix ans, et courbée par les fatigues et les chagrins, plus encore que par la vieillesse. Malgré son existence débile, son visage avait encore une expression de vivacité intelligente, et son caractère n'avait rien perdu de la fermeté virile qui l'avait rendue respectable à tous les habitans du village. Cette femme s'appelait Jeanne Féline; elle était veuve d'un laboureur, et n'avait conservé d'une nombreuse famille qu'un fils, dernier enfant de sa vieillesse, faible de corps, mais doué comme elle d'une noble intelligence. Cette intelligence qui brille rarement sous le chaume, parce que les facultés élevées n'y trouvent point l'occasion de se développer, avait su se faire jour dans la famille Féline. Le frère de Jeanne, de simple pâtre, était devenu un prêtre, aussi estimable par ses mœurs que par ses lumières. Il avait laissé une mémoire honorable dans le pays, et le mince héritage de douze cents livres de rente à sa sœur, ce qui pour elle était une véritable fortune. Se voyant arrivée à la vieillesse, et n'ayant plus qu'un enfant peu propre par sa constitution à suivre la profession de ses pères, Jeanne lui avait fait donner une éducation aussi bonne que ses moyens l'avaient permis. L'école du village, puis le collége de la ville avaient suffi au jeune Simon pour comprendre qu'il était destiné à vivre de l'intelligence et non d'un travail manuel; mais lorsque sa mère voulut le faire entrer au séminaire, la bonne femme n'appréciant, dans sa piété, aucune vocation plus haute que l'état religieux, le jeune homme montra une invincible répugnance, et la supplia de le laisser partir pour quelque grande ville où il pût achever son éducation, et tenter une autre carrière. Ce fut une grande douleur pour Jeanne; mais elle céda aux raisons que lui donnait son fils.

— J'ai toujours reconnu, lui dit-elle, que l'esprit de sagesse était dans notre famille. Mon père fut un homme sage et craignant Dieu.

Mon frère a été un homme sage, instruit dans la science et aimant Dieu. Vous devez être sage aussi, quand les épreuves de la jeunesse seront finies. Je pense donc que votre dessein vous est inspiré par le bon ange. Peut-être aussi que la volonté divine n'est pas de laisser finir notre race. Vous en êtes le dernier rejeton; c'était peut-être un désir téméraire de ma part que celui de vous engager dans le célibat. Sans doute, les moindres familles sont aussi précieuses devant Dieu que les plus illustres, et nul homme n'a le droit de tarir dans ses veines le sang de sa lignée, s'il n'a des frères ou des sœurs pour la perpétuer. Allez donc où vous voulez, mon fils, et que la volonté d'en haut soit faite.

Ainsi parlait, ainsi pensait la mère Féline. C'était une noble créature, vraiment religieuse, et n'ayant d'une paysanne que le costume, la frugalité et les laborieuses habitudes; ou plutôt c'était une de ces paysannes, comme il a dû en exister beaucoup avant que les mœurs patriarcales eussent été remplacées par l'âge de fer de la corruption et de la servitude. Mais cet âge d'or a-t-il jamais existé lui-même?

Jeanne était née sage et droite; son frère, l'abbé Féline, l'avait perfectionnée par ses exemples et par ses discours. Il lui avait tout au plus appris à lire; mais il lui avait enseigné par toutes les actions, par toutes les pensées, par toutes les paroles de sa vie, le véritable esprit du christianisme. Cet esprit de notre religion, si effacé, si corrompu, si perverti, si souillé par ses ministres, depuis le fondateur jusqu'à nos jours, semble heureusement, de temps à autre, se réveiller, avec sa pureté sans tache et sa simplicité antique, dans quelques ames d'élite qui le font encore comprendre et goûter autour d'elles. L'abbé Féline, et par suite, sa sœur Jeanne, étaient de ces nobles ames, les seules et les vraies ames apostoliques dont l'apparition a toujours été rare, quelque nombreux que fussent les ministres et les adeptes du culte. Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus, a dit le Christ. Beaucoup prennent le thyrse, a dit Platon, mais peu sont inspirés par le Dieu.

Malheureusement, cet enthousiasme de la foi et cette simplicité de cœur qui font l'homme pieux, sont presque impossibles à conserver dans le contact de notre civilisation investigatrice. Le jeune Simon subit la fatalité attachée à notre époque; il ne put pas éclairer son esprit sans perdre le trésor de son enfance, la conviction. Cepen-

dant il demeura aussi attaché à la foi catholique qu'il est possible de l'être à un homme de ce monde. Le souvenir des vertus de son oncle, le spectacle de la sainte vieillesse de sa mère, lui restèrent sous les yeux comme un monument sacré devant lequel il devait passer toute sa vie en s'inclinant et sans oser porter un regard d'examen profane dans le sanctuaire. Il eut donc soin de cacher à Jeanne les ravages que l'esprit de raisonnement et de scepticisme avait faits en lui. Chaque fois que les vacances lui permettaient de revenir passer l'automne auprès d'elle, il veillait attentivement à ce que rien ne trahît la situation de son esprit. Il lui fut facile d'agir ainsi sans hypocrisie et sans effort. Il trouvait chez cette vénérable femme une haute sagesse et une poétique naïveté, qui ne permettaient jamais à l'ennui ou au dédain de condamner ou de critiquer le moindre de ses actes. D'ailleurs, un profond sentiment d'amour unissait ces ames formées de la même essence, et jamais rien de ce qui remplissait l'une, ne pouvait fatiguer ni blesser l'autre.

Dans leur ignorance des besoins de la civilisation, Jeanne et Simon s'étaient crus assez riches pour vivre l'un et l'autre avec les douze cents livres de rente légués par le curé; la moitié de ce même revenu avait suffi à la première éducation du jeune homme, l'autre avait procuré une douce aisance à la sobre et rustique existence de Jeanne; mais Simon, qui désirait vivement aller étudier à Paris, et qui déjà se trouvait endetté à Poitiers, après deux ans de séjour, éprouva de grandes perplexités. Il lui était odieux de penser à abandonner son entreprise, et de retomber dans l'ignorance du paysan. Il lui était plus odieux encore de retrancher à sa mère l'humble bien-être qu'il eût voulu doubler au prix de sa vie. Il songea sérieusement à se brûler la cervelle; son caractère avait trop de force pour communiquer sa douleur; Féline l'ignora, mais elle s'effraya de voir la sombre mélancolie qui envahissait cette jeune ame, et qui, dès cette époque, y laissa les traces ineffaçables d'une rude et profonde souffrance.

Heureusement, dans cette détresse, le ciel envoya un ami à Simon. Ce fut son parrain, le voisin Parquet, un des meilleurs hommes que cette province ait possédés. Parquet était natif du village de Fougères, et bien que sa charge l'eût établi à la ville dans une maison confortable, achetée de ses deniers, il aimait à venir passer les trois jours de la semaine dont il pouvait disposer, dans la mai-

sonnette de ses ancêtres, tous procureurs de père en fils, tous bons vivans, laborieux, généreux, et s'étant, à ce qu'il semblait, fait une règle héréditaire de gagner beaucoup, afin de beaucoup dépenser sans ruiner leurs enfans. Néanmoins maître Simon Parquet, après avoir montré beaucoup de penchant à la prodigalité dans sa jeunesse, était devenu assez rangé, dans son âge mûr, pour amasser une jolie fortune. Ce miracle s'était opéré, disait-on, par l'amour qu'il portait à sa fille chérie qu'il voulait voir avantageusement établie. Le fait est que la parcimonie de sa femme lui avait fait autrefois aimer le désordre, par esprit de contradiction; mais aussitôt que la dame fut morte, Parquet goûta beaucoup moins de plaisir en mangeant le fruit qui n'était plus défendu, et trouva dans ses ressources assez de temps et d'argent pour bien profiter et pour bien user de la vie; il demeura généreux et devint sage. Sa fille était agréable sans être jolie, sensée plus que spirituelle, douce, laborieuse, pleine d'ordre pour sa maison, de soins pour son père et de bonté pour tous; elle semblait avoir pris à cœur de mériter le doux nom de *Bonne*, que son père lui avait donné par suite d'idées systématiques, analogues à celles de M. Shandy.

La maison de campagne de maître Parquet était située à l'entrée du village, au-dessus de la chaumière de Jeanne Féline, au-dessous du château de Fougères. Ces trois habitations avec leurs grandes et petites dépendances, couvraient la colline. L'ancien parc du château, converti en pâturage, descendait jusqu'aux confins du jardin symétrique de M. Parquet, et le mur crépi de ce dernier n'était séparé que par un sentier de la haie qui fermait le potager rustique de la mère Féline. Ce voisinage intime avait permis aux deux familles de se connaître et de s'apprécier. Simon Féline et Bonne Parquet étaient amis et compagnons d'enfance. L'avoué avait été uni d'une profonde estime et d'une vive amitié avec l'abbé Féline; on disait même que, dans sa jeunesse, il avait soupiré inutilement pour les yeux noirs de Jeanne. Il est certain que, dans son amitié pour cette vieille femme, il y avait un mélange de respect et de galanterie surannée qui faisait parfois sourire le grave Simon. C'était, du reste, la seule passion romanesque qui eût trouvé place dans l'existence très positive de l'ex-procureur. Des distractions fort peu exquises, et qu'il appelait assez mal à propos *les consolations d'une douce philosophie*, étaient venues à son secours, et avaient empêché,

disait-il, que sa vie ne fût livrée à un désespoir abrutissant. Depuis cette époque de *rêves enchanteurs et de larmes vaines*, il avait vu Jeanne devenir mère de douze enfans. Dans sa prospérité comme dans sa douleur, elle avait toujours trouvé dans M. Parquet un digne voisin et un ami dévoué.

L'excellent homme était rempli de finesse et de pénétration. Il devina plutôt qu'il ne découvrit le secret de Simon. Il lui arracha enfin l'aveu de ses dettes et de son embarras pour l'avenir. Alors l'emmenant dans son cabinet, à la ville :

—Tiens, lui dit-il en lui mettant un portefeuille dans la main, voici une somme de dix mille francs que je viens de recevoir d'un riche, pour lui en avoir fait gagner autrefois quatre cent mille. C'est une aubaine sur laquelle je ne comptais plus, le client s'étant ruiné et enrichi deux ou trois fois depuis. Personne ne sait que cette somme m'est rentrée, pas même ma fille; garde-moi le secret. Il n'est pas bon qu'un jeune homme laisse dire qu'il a reçu un service. La plus noble chose du monde, c'est de l'accepter d'un véritable ami; mais le monde ne comprend rien à cela. Peut-être qu'un autre t'eût proposé de te compter une pension, ou de payer tes lettres de change. Ce dernier point est contraire à mes principes d'ordre, et quant au premier, je trouve qu'il en coûte assez à ton orgueil d'accepter une fois. Renouveler cette cérémonie, serait te condamner à un supplice périodique. Tu as du cœur, tu as de la modération; cette somme doit te suffire pour passer à Paris plusieurs années, à moins que tu ne contractes des vices. Songe à cela; c'est ton affaire. Tout ce que je te dirais à cet égard n'y changerait rien. Dieu te garde d'une jeunesse orageuse comme la mienne!

Simon, étourdi d'un service si considérable, voulut en vain le refuser en exprimant ses craintes de ne pouvoir le rendre assez vite.

— Je te donne trente ans de crédit, répondit Parquet en riant; tu paieras aux enfans de ma fille, avec les intérêts, si tu veux. Je ne cherche point à blesser ta fierté.

— Mais s'il m'arrive de mourir sans m'acquitter, comment fera ma mère?

— Aussi je ne te demande pas de billet, reprit l'avoué d'un ton brusque; ni ta mère ni mes héritiers n'en sauront rien. Allons, va-t-en, en voilà assez; sache seulement que je ne suis ni si géné-

reux, ni si imprudent que tu le penses. Simon, tu es destiné à faire ton chemin, souviens-toi de ce que je te dis; le neveu de mon pauvre Féline, le fils de Jeanne, n'est pas dévoué à l'obscurité. Avant qu'il soit vingt ans, peut-être, je serai fort honoré de ta protection. Je ne ris pas. Adieu, Simon, laisse-moi déjeûner.

Simon paya mille francs de dettes qu'il avait à Poitiers, et alla travailler à Paris. Il n'aimait pas l'étude des lois, et il avait songé à y renoncer. Mais le service que Parquet venait de lui rendre, lui faisait presque un devoir de persévérer dans une profession qui, en raison des études déjà faites et de la protection assurée à ses débuts, par son vieil ami, lui offrirait plus vite que toute autre les moyens de s'acquitter. L'enfant travailla donc avec courage, avec héroïsme; il simplifia ses dépenses autant que possible, et rendit sa vie aussi solitaire que celle d'un jeune lévite. La nature ne l'avait pas fait pour cette retraite et pour ces privations; des passions ardentes fermentaient dans son sein; une énergie extraordinaire, le besoin d'une large existence, le débordaient. Il sut comprimer les élans de son ame, et rompre son caractère sous la terrible loi de la conscience. Toute cette existence de sacrifices et de mortifications fut un véritable martyre, dont pas un ami ne reçut la confidence; Dieu seul en fut témoin. Jeanne s'effraya de la maigreur et de la pâleur de son fils, lorsqu'elle le revit les années suivantes. Elle sut seulement qu'il avait la mauvaise habitude de travailler la nuit. Parquet se demanda si c'était le vice, ou la sagesse, qui avait terni déjà la fleur de la jeunesse sur ce noble visage. Il n'osa le lui demander à lui-même; car Simon n'était pas très expansif, il était dévoré de fierté, et quoiqu'il ressentît au fond du cœur une vive reconnaissance pour son ami, il ne pouvait surmonter la souffrance qu'il éprouvait auprès de lui. Il le fuyait avec douleur, et n'avait pas seulement la force de lui dire : « Je travaille et j'espère le succès de mes peines; » car il rougissait de sa honte même, il ne craignait rien tant que de se l'entendre reprocher. Le caractère de Parquet étant plus ouvert et plus hardi, il ne comprit pas les sentimens de Simon et les attribua à la honte ou au remords d'avoir mal employé son temps et son argent. Il eut la délicatesse de ne pas lui faire de question, et de ne pas sembler s'apercevoir de son embarras. Bonne, qui ne sut à quoi attribuer la conduite de son compagnon d'enfance, s'en affligea assez sérieusement pour faire craindre à son père que ce

jeune homme ne lui inspirât un sentiment plus vif que la simple amitié.

Cependant, à l'automne de 1824, Simon revint avec son diplôme d'avocat et sa thèse en latin dédiée à l'ami Parquet. Personne ne s'attendait à un succès aussi prompt. Simon ne l'avait même pas annoncé à sa mère dans ses lettres. Ce fut un grand jour de joie et d'attendrissement pour les deux vieillards. Bonne eut les larmes aux yeux en serrant la main de son jeune ami. Mais la tristesse et la pâleur de Simon ne s'animèrent pas un instant. Il sembla impatient de voir finir le dîner que Parquet donnait, pour lui faire fête, aux notables du pays et aux plus proches amis. Il s'éclipsa sur le premier prétexte qu'il put trouver, et alla se promener seul dans la montagne. Tous les jours suivans, il montra le même amour pour la solitude, le même besoin de silence et d'oubli. Parquet l'engageait avec chaleur à s'emparer de la première affaire qui serait plaidée à la fin des vacances, et à faire son début au barreau. Simon lui serrait la main et répondait : Avant tout, il faut que je me repose. Je suis accablé de fatigue.

Cela n'était que trop vrai. Mais à ce malaise venait se joindre une tristesse profonde. Simon portait au dedans de lui-même la lèpre qui consume les ames actives, lorsque leur destinée ne répond pas à leurs facultés. Il était dévoré d'une inquiétude sans cause et d'une impatience sans but qu'il eût été bien embarrassé d'expliquer et de confier à tout autre qu'à lui-même, car il comprenait à peine son mal et n'osait se l'avouer. Il était ambitieux. Il se sentait à l'étroit dans la vie, et ne savait vers quelle issue s'envoler. Ce qu'il avait souhaité d'être, ne lui semblait plus, maintenant qu'il avait mis les deux pieds sur cet échelon, qu'une conquête dérisoire hasardée sur le champ de l'infini. Simple paysan, il avait désiré une profession éclairée. Avocat, il rêvait les succès parlementaires de la politique, sans savoir encore s'il aurait assez de talent oratoire pour défendre la propriété d'une haie ou d'un sillon. Ainsi partagé entre le mépris de sa condition présente, le désir de monter au-dessus et la crainte de rester au-dessous, il était en proie à de véritables angoisses et les cachait avec soin, sachant mieux que personne que cet état tenait de la folie et qu'il fallait le surmonter par l'effort de sa propre volonté. Cette maladie de l'ame est commune aujourd'hui à tous les jeunes gens qui abandonnent la posi-

tion de leur famille pour en conquérir une plus élevée. C'est une pitié que de les en voir tous atteints, même les plus médiocres, chez qui l'ambition (déjà si répréhensible dans les grandes ames lorsqu'elle y naît trop vite) devient ridicule et insupportable, n'étant fondée sur aucune prétention légitime. Simon n'était pas de ces génies avortés qui se dévorent du regret de n'avoir pu exister. Il sentait sa force, il savait ce qu'il avait accompli, ce qu'il accomplirait encore. Mais *quand?* Toute la question était une question de temps. Il savait bien qu'à l'heure dite il reprendrait la charrue pour tracer dans le roc le pénible sillon de sa vie. Il souffrait par anticipation les douleurs de ce nouveau martyre auquel il savait bien que la mollesse et l'amour grossier de soi-même ne viendraient pas le soustraire. Il souffrait, mais non pas comme la plupart de ceux qui se lamentent de leur impuissance; il subissait en silence le mal des grandes ames. Il sentait se former en lui un géant, et sa frêle jeunesse pliait sous le poids de cet autre lui-même qui grondait dans son sein.

Il s'appliquait cette métaphore, et souvent lorsqu'au fond d'un ravin, il se jetait avec accablement sur la bruyère, il se disait en lui-même qu'il était comme une femme enceinte, fatiguée de porter le fruit de ses entrailles. Quand donc te produirai-je au jour, dragon? s'écriait-il dans son délire; quand donc te lancerai-je devant moi à travers le monde pour m'y frayer une route? Seras-tu vaste comme mon aspiration, seras-tu étroit comme ma poitrine? Est-ce la cité, est-ce la souris qui va sortir de ce pénible et long enfantement?

En attendant cette heure terrible, il s'étendait sur la mousse des collines et à l'ombre des forêts de bouleaux qui serpentent sur les bords pittoresques de la Creuse; il goûtait parfois quelques heures d'un sommeil agité comme l'onde du torrent et comme le vent de l'orage. Tantôt il marchait avec rapidité pendant tout un jour, tantôt il restait assis sur un rocher, du lever au coucher du soleil. Sa santé périssait, mais son ame ne vivait qu'avec plus d'intensité, et son courage renaissait avec les douleurs physiques qui lui donnaient un aliment.

A ces maux se réunissaient les irritations bilieuses d'un sentiment politique très prononcé. A vingt-deux ans, les sentimens sont des principes, et ces principes-là sont des passions. Simon avait sucé les

idées républicaines au sein de sa mère. Son père, soldat de la république, avait été massacré par les chouans. L'abbé Féline avait compris la fraternité des hommes comme Jésus l'avait enseignée, et Jeanne, imbue de ses pensées, admettait si peu le droit divin pour les dignités temporelles, qu'à son insu, vingt fois par jour, elle était hérétique. Son fils prenait plaisir à l'entendre proférer ces saints blasphèmes. Il se gardait de les lui faire apercevoir, et s'enivrait de l'énergie de cette sauvage vertu qui répondait si bien à toutes les fibres de son être. « Ma mère, s'écriait-il quelquefois avec enthousiasme, vous étiez digne d'être une matrone romaine, aux plus beaux jours de la république. » Jeanne ne savait pas l'histoire romaine, mais elle avait réellement les vertus de l'ancienne Rome.

A cette époque, où il était sérieusement question du retour des anciens priviléges, où l'on présentait des lois sur le droit d'aînesse, où l'on votait des indemnités pour les émigrés, quoique la mère et le fils Féline n'eussent aucune prévention personnelle contre la famille de Fougères, ils virent avec regret tout l'attirail aratoire des frères Mathieu sortir du donjon féodal pour faire place à la livrée du comte. La vieille Jeanne prévoyait bien, dans son expérience, que l'amour du nouveau une fois calmé, ce maître tant désiré ne manquerait ni d'ennemis ni de défauts. Elle était blessée, surtout, d'entendre le jeune curé de Fougères parler de lui rendre des honneurs semblables à ceux qui escorteraient les reliques d'un saint, et demandait par quelles vertus cet inconnu avait mérité qu'on parlât d'aller le recevoir en procession. Néanmoins, comme elle ne s'exprimait devant ses concitoyens qu'avec douceur et mesure, malgré le grand crédit que ses vertus, sa sagesse et sa piété lui avaient acquis sur leurs esprits, ils la traitèrent un peu comme Cassandre, et n'en continuèrent pas moins d'élever des reposoirs sur la route par laquelle le comte de Fougères devait arriver.

III.

Quelques jours avant celui où le comte de Fougères était attendu dans son domaine, on vit, dès le matin, Mlle Bonne faire charger un mulet des plus beaux fruits de son jardin, fruits rares dans le pays, et que M. Parquet soignait presque aussi tendrement que sa

fille. Le digne homme était parti la veille. Bonne monta en croupe, suivant l'usage, derrière son domestique. On attacha le mulet chargé de vivres à la queue du cheval que montaient la demoiselle et son écuyer en blouse et en guêtres de toile. Dans cet équipage, la fille de l'avoué descendit au petit trot le chemin tournant qui se plonge avec rapidité dans la vallée; car quoique Fougères soit situé dans un joli vallon bien creusé en entonnoir, le sol de ce vallon est encore beaucoup plus élevé que celui de la vallée principale où l'on découvre au loin les clochers du chef-lieu, et notre hameau est caché dans ces collines rocailleuses qu'on décore du nom de montagnes dans le pays, comme un nid de milan dans le cratère éteint d'un ancien volcan.

Le soleil, encore rouge, commençait à monter sur l'horizon de bruyères qui se découpe en lignes arrondies vers tous les points de ce paysage, lorsque Simon, en debusquant d'un sentier rapide, caché dans les genêts épineux, se trouva face à face sur la route avec sa douce voisine. Pour tout autre que lui, la rencontre de cette aimable personne eût été ce que le vol d'une colombe était jadis pour les augures. Mais Simon, toujours brusque et préoccupé, ne s'aperçut point de la vive rougeur qui colora les joues de la jeune fille, et du mélange de plaisir et de peine qui passa dans son regard.

— Eh bien! mademoiselle Bonne, lui dit-il, de sa voix pleine et grave, vous voilà donc entrée en fonctions? je vous en fais mon compliment.

— Que voulez-vous dire, monsieur Simon? répondit Mlle Parquet un peu fâchée de cette apostrophe.

— Mais n'allez-vous pas à la ville pour cette grande et solennelle cérémonie de la signature du contrat? M. le comte, notre bon et illustre seigneur, veux-je dire, n'est-il pas arrivé chez vous hier soir, et ne daigne-t-il pas manger vos provisions en attendant qu'il ait la bonté de nous apporter ici sa botte à baiser? ne vous voilà-t-il pas en route pour courir à sa rencontre, lui préparer son dîner et le saluer avec tout le respect d'une humble vassale? Combien de temps allez-vous nous dérober la présence de cet astre resplendissant? Songez à l'impatience.....

— Taisez-vous, monsieur Simon, interrompit Bonne avec un peu d'humeur. Toutes ces plaisanteries-là sont fort méchantes. Croyez-vous que mon père et moi soyons les humbles serviteurs de qui que ce

soit? pensez-vous que votre monsieur le comte soit autre chose pour nous qu'un client et un hôte envers lequel nous n'avons que des devoirs de probité et de politesse à remplir?

— A Dieu ne plaise que j'en pense autrement, répondit Simon avec plus de douceur. Cependant, voisine, il me semble que votre père n'avait pas jugé convenable, ou du moins nécessaire, de vous emmener hier avec lui. D'où vient donc que vous voilà en route ce matin pour le rejoindre?

— C'est que j'ai reçu un exprès et une lettre de lui au point du jour, répondit Bonne.

— Si matin? répliqua Simon d'un air de doute.

— Tenez, monsieur le censeur! dit Bonne en tirant de son sein un billet qu'elle lui jeta.

— Oh! je vous crois, s'écria-t-il en voulant le lui rendre.

— Non pas, non pas, répartit la jeune fille, vous m'accusez de courir au-devant d'un homme malgré la défense de mon père, je veux que vous me fassiez des excuses.

— A la bonne heure, dit Simon en jetant les yeux sur le billet, qui était conçu en ces termes :

« Lève-toi vite, ma chère enfant, et viens me trouver. M. de Fougères n'est point un freluquet, ou s'il l'est, son équipage du moins ne me donne pas de crainte. En outre, il m'a amené une dame que je suis fort en peine de recevoir convenablement. J'ai besoin de ta présence au logis. Apporte des fruits, des gâteaux et des confitures.

« Ton père qui t'aime. »

— En ce cas, chère voisine, dit Simon en lui rendant le billet, je vous demande pardon et déclare que je suis un brutal.

— Est-ce là tout? répondit Bonne en lui tendant la main.

— Je déclare dit-il, en la lui baisant, que vous êtes Bonne la bien baptisée. C'est le mot de ma mère toutes les fois qu'elle vous nomme.

— Et répondez-vous toujours *amen?*

— Toujours.

— Surtout quand vous ne pensez pas à autre chose?

— Pourquoi cela? que signifie ce reproche? répondit Simon avec beaucoup d'étonnement.

Bonne rougit, et baissa les yeux avec embarras. Elle eût mieux

aimé que Simon soutînt cette petite guerre, que de ne pas comprendre l'intérêt qu'elle y mettait. Elle n'avait pas assez de vivacité dans l'esprit pour continuer sur ce ton, et pour réparer son étourderie par une plaisanterie quelconque. Elle se troubla, et lui dit adieu en frappant le flanc de son cheval avec une branche de peuplier qui lui servait de cravache. Simon la suivit des yeux quelques minutes avec surprise, puis haussant les épaules comme un homme qui s'aperçoit de l'emploi puéril de son temps et de son attention, il reprit en sifflant le cours de sa promenade solitaire. La pauvre Bonne avait eu un instant de joie et de confiance imprudente. Elle l'avait cru jaloux, en le voyant blâmer son empressement d'aller recevoir M. de Fougères; mais d'ordinaire elle s'apercevait vite, après ces lueurs d'espoir, qu'elle s'était abusée, et que Simon n'était pas même occupé d'elle.

La Marche est un pays montueux qui n'a rien de grandiose, mais dont l'aspect, à la fois calme et sauvage, m'a toujours paru propre à tenter un ermite ou un poète. Plusieurs personnes le préfèrent à l'Auvergne en ce qu'il a un caractère plus simple et plus décidé. L'Auvergne, dont le ciel me garde d'ailleurs de médire! a des beautés un peu empruntées aux Alpes, mais réduites à des dimensions trop étroites pour produire de grands effets. Le pays Marchois, son voisin, a, si je puis m'exprimer ainsi, plus de bonhomie et de naïveté dans son désordre : ses montagnes de fougères ne se hérissent pas de roches menaçantes; elles entr'ouvrent çà et là leur robe de verdure pour montrer leurs flancs arides que ronge un lichen blanchâtre. Les torrens fougueux ne s'élancent pas de leur sein, et ne grondent pas parmi les décombres; de mystérieux ruisseaux, cachés sous la mousse, filtrent goutte à goutte le long des parois granitiques et s'y creusent parfois un bassin qui suffit à désaltérer la bécassine solitaire, ou le vanneau à la voix mélancolique. Le bouleau alonge sa taille serrée dans un étui de satin blanc, et balance son léger branchage sur le versant des ravins rocailleux; là où la croupe des collines s'arrondit sous le pied des pâtres, une herbe longue et fine, bien coupée de ruisseaux et bien plantée de hêtres et de châtaigniers, nourrit de grands moutons très blancs et couverts d'une laine plate et rude, des poulains trapus et robustes, des vaches naines fécondes en lait excellent. Dans les vallées, on cultive l'orge, l'avoine et le seigle; sur les monticules, on engraisse

les troupeaux. Dans la partie plus sauvage qu'on appelle la montagne, et où le vallon de Fougères se trouve jeté comme une oasis, on trouve du gibier en abondance, et on recueille la digitale, cette belle plante sauvage que la mode des anévrismes a mise en faveur, et qui élève dans les lieux les plus arides ses hautes pyramides de cloches purpurines, tigrées de noir et de blanc. Là aussi, le buis sauvage et le houx aux feuilles d'émeraude tapissent les gorges où serpente la Creuse. La Creuse est une des plus charmantes rivières de France; c'est un torrent profond et rapide, mais silencieux et calme dans sa course, encaissé, limpide, toujours couronné de verdure, et baisant le pied de ces *monti ameni* qu'eût aimés Métastase.

Somme toute, le pays est pauvre; les gros propriétaires y mènent plus joyeuse vie que dans les provinces plus fertiles, comme il arrive toujours. Nulle part la bonne chère ne compte des dévots plus fervens. Mais le paysan économe, laborieux et frugal, habitué à la rudesse de son sort, et dédaignant de l'adoucir par de folles dépenses, vit de châtaignes et de sarrazin : il aime l'argent plus que le bien-être; la chicane est son élément, le commerce tant soit peu frauduleux est son art et son théâtre. Un marchand forain Marchois est pour les provinces voisines un personnage aussi redoutable que nécessaire; il a le talent incroyable de tromper toujours, et de ne jamais perdre son crédit. J'en ai connu plus d'un qui aurait donné des leçons de diplomatie au prince de Talleyrand. Le cultivateur du Berry est destiné, de père en fils, à être sa proie, à le maudire, à l'enrichir et à le donner au diable qui le lui renvoie chaque année plus rusé, plus prodigue de belles paroles, plus irrésistible et plus fripon.

Simon Féline était une de ces natures supérieures par leur habileté et leur puissance, qui peuvent faire beaucoup de mal ou beaucoup de bien, suivant la direction qui leur est imprimée. Dès le principe, son éducation éteignit en lui l'instinct marchois de maquignonnage, et développa d'abord le sentiment religieux. A l'âge de puberté, l'éducation philosophique vint mêler la logique à la pensée, la réflexion à l'enthousiasme; puis la passion sillonna son ame de ces grands éclairs qui peu à peu devaient la révéler à elle-même. Mais au milieu de ces ouragans, elle conserva toujours un caractère de mysticisme, et l'amour de la contemplation domina l'esprit d'examen.

A côté de sa soif d'avenir et de ses appétits de puissance, Simon conservait dans la solitude un sentiment d'extase religieuse. Il s'y plongeait pour guérir les blessures qu'il avait reçues dans un choc imaginaire avec la société; et parfois, au lieu du rôle actif qu'il avait entrevu, il se surprenait à caresser je ne sais quel rêve de perfection chrétienne et philosophique, quasi militante, quasi monacale.

Il passait souvent, comme je l'ai déjà dit, des journées entières au fond des bois, sans épuiser la vigueur de cette imagination qu'il n'osait montrer au logis. Le jour de sa rencontre avec Mlle Parquet, il fit une assez longue course pour n'être de retour que vers le soir. Avant de regagner sa chaumière, Simon voulut voir coucher le soleil au même lieu d'où il avait contemplé son lever. C'était le sommet de la dernière colline qui encadrait le vallon, et sur lequel s'élevaient les ruines du petit fort destiné jadis à répondre aux batteries du château et à garder l'entrée du vallon. De cette colline on jouissait d'une vue magnifique; on plongeait d'une part dans le vallon de Fougères, et de l'autre on embrassait la vaste et profonde arène où serpente la Creuse. Simon aimait de prédilection cette ruine qu'habitaient de grands lézards verts et des orfraies au plumage flamboyant. La seule tour qui restait debout en entier avait été aussi un but de promenade quotidienne pour l'abbé Féline. Simon avait à peine connu ce digne homme, mais il en conservait un vague souvenir, exalté par l'enthousiasme de sa mère et par la vénération des habitans. Il ne passait pas un jour sans aller saluer ces décombres sur lesquels son oncle s'était tant de fois assis dans le silence de la méditation, et dont plusieurs pierres portaient encore les initiales de son nom, creusées avec un couteau. L'abbé avait donné à cette tour le nom de *tour de la duchesse*, parce qu'un de ces grands oiseaux de nuit, remarquables par leur voix effrayante, et assez rares en tous pays, en avait fait long-temps sa demeure : ce nom s'était conservé dans les environs, et les amis superstitieux du bon curé prétendaient que la nuit anniversaire de ses funérailles, la *duchesse* revenait encore se percher sur le sommet de la tour, et jeter de longs cris de détresse jusqu'au premier coup de l'angelus du matin.

Assis sur le seuil de la tour, Simon regardait l'astre magnifique s'abaisser lentement sur les collines de Glenny, lorsqu'il entendit

une voix inconnue parler à deux pas de lui une langue étrangère, et en se retournant il vit deux personnages d'un aspect fort singulier.

Le plus rapproché était un homme d'environ cinquante ans, d'une figure assez ouverte en apparence, mais moins agréable au second coup d'œil qu'au premier. Cette physionomie, qui n'avait pourtant rien de repoussant, était singularisée par une coiffure poudrée à ailes de pigeons, tout-à-fait surannée; une large cravate tombant sur un ample jabot, des culottes courtes, des bottes à revers et un habit à basques très longues, rappelaient exactement le costume qu'on portait en France au commencement de l'empire. Ce personnage stationnaire tenait une cravache de laquelle il désignait les objets environnans à sa compagne; et au milieu du dialecte ultramontain qu'il parlait, Simon fut surpris de lui entendre prononcer purement les noms des collines et des villages qui s'étendaient sous leurs yeux.

La compagne de ce voyageur bizarre était une jeune femme d'une taille élégante que dessinait un habit d'amazone. Mais au lieu du chapeau de castor que portent chez nous les femmes avec ce costume, l'étrangère était coiffée seulement d'un grand voile de dentelle noire qui tombait sur ses épaules et se nouait sur sa poitrine. Au lieu de cravache, elle avait à la main une ombrelle, et occupée de l'autre main à dégager sa longue jupe des ronces qui l'accrochaient, elle avançait lentement, tournant souvent la tête en arrière, ou rabattant son voile et son ombrelle pour se préserver de l'éclat du soleil couchant qui dardait ses rayons du niveau de l'horizon. Tout cela fut cause que, malgré l'attention avec laquelle Simon stupéfait observait l'un et l'autre inconnus, il ne put voir que confusément les traits de la jeune dame.

IV.

Par suite de son caractère farouche, ennemi des puérilités de la conversation et de toute espèce d'oisiveté d'esprit, Simon se leva après deux ou trois minutes d'examen, et fit quelques pas pour fuir les importuns qui prenaient possession de sa solitude; mais l'homme à ailes de pigeon, courant vers lui avec une politesse empressée,

lui adressa la parole dans le patois des montagnes, pour lui faire cette question dont Simon resta stupéfait :

— Mille pardons, si je vous dérange, monsieur ; mais n'êtes-vous pas un parent de feu le digne abbé Féline ?

— Je suis son neveu, répondit Simon en français ; car le patois marchois ne lui était déjà plus familier, après quelques années de séjour au dehors.

— En ce cas, monsieur, dit l'étranger, parlant français à son tour sans le moindre accent ultramontain, permettez-moi de presser votre main avec une vive émotion. Votre figure me rappelle exactement les nobles traits d'un des hommes les plus estimables dont notre province honore la mémoire. Vous devez être le fils de..... Permettez que je recueille mes souvenirs.... Après un moment d'hésitation, il ajouta : Vous devez être un des fils de sa sœur ; elle venait de se marier, lorsque le règne de la terreur me chassa de mon pays.

— Je suis le dernier de ses fils, répondit Simon, de plus en plus étonné de la prodigieuse mémoire de celui qu'il reconnaissait devoir être le comte de Fougères, et il en était presque touché, lorsque la pensée lui vint que le comte ayant déjà pu prendre des renseignemens de M. Parquet sur les personnes du village, il pouvait bien y avoir un peu de charlatanisme dans cette affectation de tendre souvenance. Alors, ramené au sentiment d'antipathie qu'il avait pour tout objet d'adulation, et retirant sa main qu'il avait laissé prendre, il salua et tenta encore de s'éloigner.

Mais M. de Fougères ne lui en laissa pas le loisir. Il l'accabla de questions sur sa famille, sur ses voisins, sur ses études, et parut attendre ses réponses avec tant d'intérêt, que Simon ne put jamais trouver un instant pour s'échapper. Malgré ses préventions et sa méfiance, il ne put s'empêcher de remarquer dans ce bavardage une naïveté puérile qui ressemblait à de la bonhomie. Il acheva de se réconcilier avec lui, lorsque le comte lui dit qu'il était parti de la ville, à cheval, aussitôt après la signature du contrat, afin d'éviter les honneurs solennels qui l'attendaient sur son passage. — Le bon M. Parquet m'a dit, ajouta-t-il, que ces braves gens voulaient faire des folies pour nous. Je pensais qu'en arrivant plusieurs jours plus tôt qu'ils n'y comptaient, j'échapperais à cette ovation ridicule ; mais avant de serrer la main de mes anciens amis, je n'ai pu résister au

désir de contempler ce beau site et de monter jusqu'à la tour où, dans mon adolescence, je venais rêver comme vous, monsieur Féline. Oui, j'y suis venu souvent avec votre oncle, lorsqu'il n'était encore que séminariste; nous y avons parlé plus d'une fois de l'incertitude de l'avenir et des vicissitudes de la fortune. La ruine de ma caste était assez imminente alors, pour qu'il pût me prédire les désastres qui m'attendaient. Il me prêchait le courage, le détachement, le travail.... Oui, mon cher monsieur, continua le comte en voyant que Simon l'écoutait avec intérêt, et je puis dire que ses bons conseils n'ont pas été entièrement perdus...... Je n'ai pas été de ceux qui passèrent le temps à se lamenter, ou qui oublièrent leur dignité jusqu'à tendre la main. J'ai pensé que travailler était plus noble que mendier. Et puis je suis un franc Marchois, voyez-vous. J'avais emporté d'ici l'instinct industrieux qui n'abandonne jamais le montagnard. Savez-vous ce que je fis? Je réalisai le produit de quelques diamans que j'avais réussi à sauver ainsi qu'un peu d'or; j'achetai un petit fonds de commerce, et je me fixai dans une ville où le négoce commençait à fleurir. Les affaires de Trieste prospérèrent vite, et les miennes par conséquent. Nous étions là une colonie de transfuges de tous pays: Français, Anglais, Orientaux, Italiens. Les habitans nous accueillaient avec empressement. Les débris de la noblesse vénitienne à laquelle on avait arraché sa forme de gouvernement et jusqu'à sa nationalité, vinrent plus tard se joindre à nous, pour acquérir ou pour consommer. Oh! maintenant, Trieste est une ville de commerce d'une grande importance. J'en revendique ma part de gloire, entendez-vous? On a dit assez de mal des émigrés, et la plupart d'entre eux l'ont mérité; il est juste que l'on ne confonde pas les boucs avec les brebis, comme disait le bon abbé Féline! J'ai reçu plusieurs lettres de lui, dans mon exil, et je les ai conservées; je vous les ferai voir. Elles sont pleines d'approbation et d'encouragement. Ce sont là des titres véritables, monsieur Féline; on peut en être fier, n'est-ce pas? — *Non è vero, Fiamma?* ajouta-t-il en se tournant, avec la vivacité inquiète et un peu triviale qui caractérisait ses manières, vers la jeune dame qui l'accompagnait, et qui depuis un instant seulement s'était rapprochée de lui.

La personne qui portait ce nom étrange, ne répondit que par un signe de tête, mais en ce moment elle releva son ombrelle, et ses yeux rencontrèrent ceux de Simon Féline.

Lorsque deux personnes d'un caractère analogue très énergique se regardent pour la première fois, sans aucun doute il se passe entre elles, avant de se reconnaître et de sympathiser, une sorte de lutte mystérieuse qui les émeut profondément. Pressées de s'adopter, mais incertaines et craintives, ces ames sœurs s'appellent et se repoussent en même temps. Elles cherchent à se saisir et craignent de se laisser étreindre. La haine et l'amour sont alors des passions également imminentes, également prêtes à jaillir comme l'éclair du choc de ces natures, qui ont la dureté du caillou, et qui, comme lui, recèlent le feu sacré dans leur sein.

Simon Féline ne put s'expliquer l'effet que cette femme produisit sur lui. Il eut besoin de toute sa force pour soutenir un regard qui en cet instant sans doute rencontrait le seul être auquel il pût faire comprendre toute sa puissance. Ce regard, qui n'avait probablement rien de surnaturel pour le vulgaire, fit tressaillir Féline comme un appel ou comme un défi; il ne sut pas lequel des deux; mais toute sa volonté se concentra dans son œil pour y répondre ou pour l'affronter. Le visage de la femme inconnue n'avait pourtant rien qui ressemblât à l'effronterie; son front semblait être le siége d'une audace noble; le reste du visage, pâle, et d'une régulière beauté, exprimait un calme voisin de la froideur. Le regard seul était un mystère; il semblait être le ministre d'une pensée scrutatrice et impénétrable. Simon était d'une organisation délicate et nerveuse; ses sensations étaient si vives, que son trouble intérieur produisit quelque chose comme un sentiment de colère et de répulsion.

Tout cela se passa plus rapidement que la parole ne peut le raconter; mais depuis le moment où elle leva son ombrelle, jusqu'à celui où elle la baissa lentement sur son visage, tant d'étonnement se peignit sur celui de Simon, que le comte de Fougères en fut frappé. Il attribua à la seule admiration la fixité du regard de sa nouvelle connaissance et la légère contraction de sa bouche.

— C'est ma fille, lui dit-il d'un air de vanité satisfaite, mon unique enfant; c'est une Italienne. J'aurais voulu l'élever un peu plus à la française, mais son sexe la plaçait sous l'autorité plus immédiate de sa mère..

—Vous vous êtes marié en pays étranger? demanda Simon, qui dès cet instant affecta des manières très assurées, sans doute pour faire sentir à Mlle de Fougères qu'elle ne l'avait pas intimidé.

Le comte, qui n'aimait rien tant que de parler de lui, de sa famille et de ses affaires, satisfit la curiosité feinte ou réelle de son interlocuteur.

— J'ai épousé une Vénitienne, répondit-il, et j'ai eu le malheur de la perdre il y a quelques années; c'est ce qui m'a dégoûté de l'Italie. C'était une Falier, grande famille qui reçut une rude atteinte dans la personne de Marino, le doge décapité; vous savez cette histoire? Les descendans ont été ruinés du coup, ce qui ne les empêche pas d'être d'une illustre race... Au reste, ce sont là des vanités dont la raison de notre siècle fait justice. Ce qui fait la véritable puissance, aujourd'hui, ce n'est pas le parchemin, c'est l'argent... Eh! eh! n'est-ce pas, monsieur Féline? — *Non è vero, Fiamma?*

— *E l'onore*, prononça derrière l'ombrelle une voix à la fois mâle et douce, qui fit tressaillir Simon.

Ce timbre pectoral et grave des femmes italiennes, indice de courage et de générosité, n'avait jamais frappé son oreille. Quand une Française n'a pas une voix flûtée, elle a une voix rauque et choquante. Il n'appartient qu'aux ultramontaines d'avoir ces notes pleines et harmonieuses, qui font douter au premier instant si elles sortent d'une poitrine de femme, ou de celle d'un adolescent. Cet organe sévère, cette réponse fière et laconique, détruisirent un instant les préventions défavorables de Simon.

Le comte parut un peu confus, même un peu mécontent; mais il se hâta de parler d'autre chose. Il semblait dominé par la supériorité de sa fille; du moins, malgré le peu d'attention qu'elle accordait à la conversation, marchant toujours deux pas en arrière et ne répondant que par monosyllabes, il ne pouvait résister à l'habitude d'invoquer toujours son suffrage et de terminer toutes ses périodes par ce *non è vero, Fiamma?* qui produisait un effet magnétique sur Simon et le forçait de reporter ses regards sur la silencieuse Italienne.

Quoique le comte de Fougères eût complètement détruit l'idée que Simon s'était faite de la morgue et des prétentions ridicules d'un émigré redevenu seigneur de village, il était bien loin d'avoir gagné son cœur par ses cajoleries. Il est vrai que Simon le prenait pour un excellent homme, plein de franchise et d'abandon; néanmoins, et comme si l'esprit de contradiction se fût emparé de son jugement, il était choqué de ce je ne sais quoi de bourgeois que

le châtelain de Fougères avait contracté, sans doute, à son comptoir. Il en était à se dire qu'il valait mieux être ce que la société nous a fait, que de jouer un rôle amphibie entre la roture et le patriciat. Il trouvait ce désaccord frappant dans chaque parole du comte, et ne pouvant, d'après son extérieur expansif, l'attribuer à de la mauvaise foi, il l'attribuait à un manque total d'intelligence et de logique. Par exemple, il eut envie de sourire quand l'ex-négociant de Trieste, lui dit:

— Qu'est-ce qu'un nom? je vous le demande, est-il propriété plus chimérique ou plus inutile? Quand *j'ai monté ma boutique* à Trieste, je commençai par quitter mon nom et mon titre, et je reconstruisis ma fortune sous celui de signor Spazzetta, ce qui veut dire M. Labrosse. Eh bien! mon commerce a prospéré, mon nom est devenu estimable, et m'a ouvert le plus grand crédit. Je voudrais bien que quelqu'un vînt me prouver que le nom de Spazzetta ne vaut pas celui de Fougères!

Simon, fatigué de ce raisonnement absurde, se permit, dans sa franchise montagnarde, de le contredire, mais sans aigreur.

— Permettez-moi de croire, monsieur, lui dit-il, que vous n'êtes pas bien convaincu de ce que vous dites, ou que vous n'y avez pas bien réfléchi; car si vous estimiez beaucoup votre nom de commerce, vous le conserveriez aujourd'hui, et si vous n'aviez pas estimé infiniment votre nom de famille, vous ne l'auriez jamais quitté, et vous n'auriez pas craint de le compromettre dans le négoce. Enfin, vous devez préférer un titre seigneurial à un nom de maison d'entrepôt, puisque vous avez fait de grands sacrifices d'argent pour rentrer dans la possession de votre domaine héréditaire.

Ces réflexions parurent frapper le comte, et soulevant un œil très vif, quoique fatigué par des rides nombreuses, il examina Simon d'un air de surprise et de doute. Mais reprenant aussitôt l'aisance communicative de ses manières: — Et l'amour du pays, monsieur, le comptez-vous pour rien? reprit-il. Croyez-vous qu'on oublie les lieux qui vous ont vu naître? Ah! jeune homme! vous ne savez pas ce que c'est que l'exil.

Toute raison de sentiment imposait silence à Simon. Lors même qu'il ne l'eût pas crue bien sincère, il n'eût osé montrer ses doutes. Quelle objection la délicatesse nous permet-elle, lorsqu'on invoque des choses que nous respectons nous-mêmes? Lorsque les patri-

ciens nous vantent l'excellence de leur race ennoblie par les exploits de leurs pères, nous sommes sans réponse ; nous ne saurions dire que nous ne faisons point de cas de l'héroïsme, et nous ne pouvons pas leur dire qu'il faudrait avant tout ressembler à leurs pères.

La nuit tombait lorsque Simon, forcé de descendre le sentier de la colline avec le comte, put enfin espérer de le quitter. Pour rien au monde, après avoir si chaudement blâmé l'empressement des habitans à courir à la rencontre de leur seigneur, il n'eût voulu se rendre leur complice en lui servant d'escorte. Il prévint donc l'offre que le comte allait lui faire de l'accompagner à pied, et doubla le pas sous prétexte de faire avancer ses chevaux de selle, que tenait un domestique, sous un massif de châtaigniers, au bord de la route. Cette politesse, qui était si peu dans son caractère, facilita son évasion; mais, après avoir fait signe au jockey d'aller rejoindre ses maîtres, il ne put surmonter la curiosité de jeter un dernier regard sur la fière Italienne dont les yeux noirs l'avaient troublé un moment. Se cachant dans le massif, il vit Mlle de Fougères monter avec calme et lenteur sur le cheval de pays qu'elle avait loué à la ville. C'était une haquenée noire et échevelée, vigoureuse et peu habituée à l'obéissance. Elle semblait se croire libre d'aller à sa fantaisie sous la main d'une femme; mais la brune amazone lui fit sentir si durement le mors et l'éperon, qu'elle se cábra d'une manière furieuse à plusieurs reprises.— Finissez, Fiamma, finissez ces imprudences, pour l'amour de Dieu! s'écria le comte d'un air plus ennuyé qu'effrayé; cette affreuse bête va vous tuer!

— Non, mon père, répondit la jeune fille en italien ; elle va m'obéir.

Et en effet, Fiamma mit tranquillement sa monture au trot, sans avoir changé un seul instant de visage. Simon crut retrouver, dans cette parole, l'esprit despotique du sang patricien, et il s'éloigna en maudissant cette race incorrigible qui aspire sans cesse à traiter les hommes comme des chevaux.

V.

Pendant qu'à la faveur des ombres de la nuit, et en suivant un chemin dont le comte avait conservé le plan dans un des mille re-

coins de sa méthodique mémoire, les voyageurs longeaient le village et se glissaient incognito vers la demeure de M. Parquet, l'avoué, monté sur sa mule et portant sa fille en croupe, revenait aussi à Fougères, murmurant un peu contre l'activité inquiète de son hôte.

— Après tout, disait-il à la mélancolique M[lle] Bonne, j'approuve fort le bon sens qu'il a eu de se soustraire à la cérémonie grotesque qu'on lui réservait. Mais quant à moi, j'aurais voulu voir cela, ne fût-ce que pour me désopiler un tant soit peu la rate. Ce Fougères est un bon diable, pas trop ridicule, et ne manquant pas de sens à certains égards. Mais quand, après tout, il aurait essuyé les salves d'artillerie du village avec leurs fusils sans chien, quand il aurait avalé la harangue du maire, celle du curé et celle du garde-champêtre, ce n'eût pas été trop payer le bonheur qu'il a eu de ne perdre que cent mille francs sur son marché. Le pauvre comte! il était bien tranquille et bien heureux là-bas dans son pays d'Istrie, où il vendait de la belle et bonne chandelle, d'excellent amadou, du savon, du poivre... car il ne faut pas gazer, notre cher comte était épicier. Qu'on appelle ce commerce-là comme on voudra, et qu'on y gagne tout l'argent du monde, ce n'en est pas moins le même commerce que fait en petit la mère L'Oignon à Fougères.

— Comment! épicier! reprit naïvement M[lle] Parquet; j'avais cru lui entendre dire qu'il était *armateur*...

— Eh! sans doute, armateur en épiceries. Eh! mon Dieu! à présent il va faire le commerce des bestiaux. Je ne sais pas lequel est moins noble du mouton ou de sa graisse, du bœuf ou de sa corne, de l'abeille ou de son miel. Cependant ces gens-là s'imaginent que la propriété d'une terre les relève, surtout quand il y a quelque vieux pan de muraille armoiriée qui croule sur le bord d'un ravin. Jolie habitation, ma foi! que celle du château de Fougères! Avant de la rendre supportable, il lui faudra encore dépenser cinquante mille francs. Je parie qu'il avait là-bas une bonne maison bien close et bien meublée, sur la vente de laquelle il aura perdu la moitié, dans son empressement de revoir ses tourelles lézardées, et ses belles salles délabrées où les rats tiennent cour plénière.

— Il m'a pourtant semblé, reprit Bonne, être un homme dégagé de tous ces vieux préjugés.

— Est-ce que tu le crois sincère? répondit vivement M. Parquet. Il se peut qu'il aime l'argent, et j'ai cru m'en apercevoir, malgré la

sottise qu'il a faite de racheter son fief... Mais sois sûr qu'il est encore plus vaniteux que cupide. Quand tu verras un noble cracher sur son blason, souviens-toi de ce que je te dis, Bonne, tu verras ton père travailler gratis pour les riches.

— Avez-vous fait attention à sa fille, mon père? dit Mlle Parquet en sortant d'une sorte de rêverie.

— Eh! eh! si j'avais seulement une trentaine d'années de moins, j'y ferais beaucoup d'attention... Ce n'est pas qu'il faille croire les mauvaises plaisanteries de nos amis, Bonne, entends-tu? J'ai toujours été un homme sage et donnant le bon exemple; mais je veux dire que Mlle de Fougères est une gaillarde bien tournée et qui a une paire d'yeux noirs... Je n'ai jamais vu d'yeux aussi beaux, si ce n'est lorsque Jeanne Féline avait vingt-cinq ans.

— Il y a long-temps de cela, mon père, interrompit Bonne en souriant.

— Eh! sans doute, il y a long-temps, répondit l'avoué. Je n'avais que quinze ans alors. Je la regardais lorsqu'elle allait à l'église; c'était un ange, belle comme Mlle de Fougères, et bonne comme toi, ma fille.

— Et croyez-vous, mon père, que Mlle de Fougères ne soit pas aussi bonne qu'elle est belle?

— Oh! cela, je n'en sais rien; si elle est bonne, c'est de trop, car elle a de l'esprit comme un diable et tout le jugement qui manque à son père.

— Elle ne me paraît pas approuver beaucoup son obstination à revoir Fougères, et le séjour de notre village paraît la tenter médiocrement, ajouta Mlle Bonne.

Tandis que le père et la fille devisaient ainsi, la mule, arrivée à la porte du logis, s'était arrêtée, et M. Parquet, en mettant pied à terre pour ouvrir cette porte, et en cherchant la clé dans ses poches, continuait la conversation sans faire attention à Simon Féline, qui était à deux pas de lui, appuyé contre la haie de son jardin.

— Sans doute, médiocrement, répétait l'ex-procureur. Une fille de cet âge-là, qu'on amène en France, doit avoir laissé sur la rive étrangère quelque damoiseau épris d'elle. Si j'avais été le galant d'une si belle créature, je ne me la serais pas laissé enlever.

— Est-ce votre avis en pareille matière, monsieur Parquet? dit Simon en souriant.

— Au diable! grommela M. Parquet. Oh! bonsoir, voisin Simon, répondit-il; vous écoutiez? Vraiment, pensa-t-il en faisant entrer dans sa cour le mulet qui portait Bonne, je ne viendrai donc jamais à bout de me persuader que je suis vieux et que ma fille est jeune! Ah! qu'il est difficile de parler convenablement à une fille dont on est le père!

Tandis que M. Parquet donnait des ordres à l'écurie, M[lle] Bonne en donnait à la cuisine, et s'occupait avec activité de préparer le lit et le souper de ses hôtes. Ils arrivèrent peu d'instans après. Ce n'était pas un petit embarras pour l'avoué, que d'héberger ces illustres personnages à la ville et à la campagne. La maison du village était très petite; cependant elle était très confortable, comme tout ce qui devait contribuer à embellir l'existence de M. Parquet. M. Parquet était à la fois le plus poétique et le plus positif de tous les hommes. Quand il avait les pieds bien chauds, un fauteuil bien mollet, une table bien servie, de bon vin dans un large verre, il était capable de s'attendrir jusqu'aux larmes, et de déclamer un sonnet de Pétrarque en regardant du coin de l'œil la vieille Jeanne Féline, occupée gravement à tourner son rouet sur le seuil de sa porte. Quoiqu'il fût encore actif, alerte, bien qu'un peu gros, et préservé de toute infirmité, il prenait parfois le ton plaintif et philosophique pour célébrer en petits vers, dans le goût de La Fare et de Chaulieu, la *solennité de la tombe, qui s'entr'ouvrait pour le recevoir, et sur le bord de laquelle il voulait encore effeuiller les roses du plaisir.*

Mais le mérite de M. Parquet ne se bornait pas à l'aimable humeur d'un vieillard anacréontique. C'était un homme généreux, un ami sincère, un voisin cordial, et, qui plus est, un homme d'affaires voué, depuis le commencement de sa carrière, au culte de la plus stricte probité. Il avait trop d'esprit et de sens pour n'avoir pas su arranger sa vie de manière à contenter les autres et soi-même. Sa grande pratique, sa profonde et impitoyable connaissance des roueries de la procédure, et son activité infatigable, en avaient fait, dans la province, l'homme de sa classe le plus important et le plus recherché. A ces talens, il joignait, tant bien que mal, celui de la parole; car M. Parquet cumulait les fonctions d'avoué et celles d'avocat. Il s'exprimait en bons termes, pérorait avec abondance, et dans les affaires civiles, grace à une dialectique serrée et à une obstination

puissante, il était presque toujours sûr du succès. Il est vrai qu'au criminel il produisait des effets de moins bon aloi. Comme tout avocat de province, il aimait de passion les discours de cour d'assises; c'est l'occasion d'arrondir des périodes sonores et de lancer des métaphores chatoyantes. Les juges et le gros public en étaient émerveillés; les dames de la ville pleuraient à chaudes larmes, et pendant trois jours, maître Parquet, rouge et bouffi, conservait dans son ménage l'accent emphatique et le geste théâtral. Il faut avouer que, dans cet état d'irritation et de triomphe, il était beaucoup moins aimable que de coutume. Il s'enivrait de ses propres paroles, et tombait dans des divagations un peu trop prolongées; ou bien il se maintenait dans un état de colère factice qui faisait trembler ses chiens et ses servantes. A l'entendre alors demander son café d'une voix tonnante, ou s'emporter, à la lecture du journal, contre les abus de la tyrannie, on l'eût pris pour un Cromwell ou pour un Spartacus. Mais M[lle] Bonne, qui connaissait son caractère, s'en effrayait fort peu, et ne craignait pas de l'interrompre, pour lui dire :

— Mon père, si tu parles si fort, tu seras enroué demain matin, et tu ne pourras pas plaider.

— C'est vrai, répondait l'excellent homme avec douceur. Ah! Bonne, le ciel t'a placée près de moi comme un ange gardien, pour me préserver de moi-même. Fais-moi taire et emporte les liqueurs. Que sommes-nous sans les femmes? des animaux cruels, livrés à de funestes emportemens. Mais elles! comme des divinités bienfaisantes, elles veillent sur nous et adoucissent la rudesse de nos ames! Allons, Bonne, laisse-moi m'attendrir, et verse-moi encore un peu d'anisette.

— Non, mon père, c'est assez, disait la jeune fille; vous avez déjà mal à la gorge.

— O mon enfant! reprenait l'avocat d'une voix plaintive et d'un regard suppliant, refuseras-tu les consolations du dieu de l'Inde et de la Thrace à un vieillard infortuné dont les forces s'éteignent? Vois, ma tête s'affaiblit et se penche vers la tombe, ma voix tremblante se glace dans mon gosier par l'effet de l'âge et du malheur...

Si, au milieu de ces lamentations élégiaques, un client importun venait interrompre maître Parquet, il bondissait comme un lion sur son fauteuil, et s'écriait d'une voix de stentor :

— Laissez-moi tranquille, laissez-moi jouir de la vie; je vous donne tous au diable! Je ne veux pas entendre parler d'affaires quand je dîne.

Cependant, si quelque lucrative occasion se présentait, ou s'il s'agissait de rendre service à un ami, maître Parquet revenait à la raison comme par enchantement. Toujours sage dans sa conduite et entendant bien ses intérêts, toujours bon et prêt à se dévouer pour les siens, il passait des fumées du souper aux subtilités de la chicane avec une aisance merveilleuse. Quelques-uns de ceux qui ne le connaissaient qu'à demi, le croyaient égoïste, parce qu'ils le voyaient sensuel. Ils ne saisissaient qu'un côté de cet homme richement organisé pour jouir de la vie, jaloux d'associer les autres à son bonheur, et prêt à quitter les douceurs du coin du feu, afin d'avoir la volupté d'y revenir, le cœur rempli du témoignage d'une bonne action. C'est ainsi qu'il était épicurien, disait-il gaiement. Il pratiquait en grand la doctrine.

Du reste, quand il avait affaire aux fripons ou aux ladres, c'était le plus fin matois et le plus impitoyable écorcheur qu'eût jamais enfanté son ordre. Autant il se montrait modeste et généreux envers les pauvres, autant il rançonnait les riches. A l'égard des avares, il était sardonique jusqu'à la cruauté. Il avait coutume de dire que l'argent du pauvre n'avait pour lui qu'une mauvaise odeur de cuivre, mais le cuivre même du mauvais riche avait une couleur d'or qui l'affriandait.

Ce n'était donc pas par déférence pour son rang ni par pur esprit d'hospitalité, qu'il se faisait l'homme d'affaires et l'aubergiste du comte de Fougères. Sans flatter ses travers, il avait le bon goût de ne point les choquer, et disait tout bas à sa fille que cet homme devait avoir les poches pleines de sequins de Venise, dont il ne lui serait pas désagréable de connaître l'effigie. Bonne, dont le rôle était plus désintéressé, regardait comme un point d'honneur de recevoir convenablement ses hôtes, et surtout de montrer à Mlle de Fougères qu'elle possédait à fond la science de l'économie domestique. La candide enfant s'imaginait que, dans toutes les positions de la vie, les soins du ménage sont la gloire la plus brillante de la femme. Mais, hélas! la jeune étrangère ne s'apercevait pas seulement de la manière dont le linge était blanchi et parfumé. Elle n'accordait pas la plus légère marque d'admiration à la cuisson des confitures. Elle

se contentait de dire, en prenant la main de Bonne, chaque fois qu'elle lui présentait quelque chose : C'est bon, c'est bien. On est bien chez vous; vous êtes bonne comme un ange; et la fille de l'avoué, étonnée de ce ton brusque et affectueux, ne pouvait s'empêcher d'aimer l'Italienne, bien qu'elle renversât toutes ses notions sur l'idéal de la sympathie.

M. Parquet, ayant appris, de la bouche de M. de Fougères, sa rencontre et sa connaissance avec Simon Féline, voulut, moins pour faire honneur à son hôte que pour se désennuyer d'une société qui le gênait un peu, aller chercher son voisin et le faire souper chez lui; mais il ne put y déterminer Simon. Le jeune républicain eût trop craint de paraître rechercher la faveur du puissant. — Je sais que le seigneur est affable, répondit-il aux instances de Parquet; mais je sens que j'aurais de la peine à l'être autant que lui; et n'étant pas disposé à lui accorder une dose de bienveillance égale à celle qu'il me jette à la tête, je crois qu'il est bon que nos relations en restent là.

Parquet fut obligé d'aller dire à M. de Fougères que son jeune ami, fatigué d'avoir chassé tout le jour, était déjà couché et endormi. On se mit à table; mais, malgré les soins que l'on avait pris pour cacher l'arrivée du comte, il n'était pas possible qu'un aussi grand évènement fût ignoré tout un soir, et une députation de villageois, ayant en tête le garde-champêtre, orateur fort remarquable, se présenta à la porte et frappa de manière à l'enfoncer jusqu'à ce qu'on eût pris le parti de capituler et d'écouter le compliment. Après ceux-là, arriva une seconde bande avec les violons, la cornemuse et les coups de pistolet. Puis un chœur de dindonnières qui chanta faux une ballade en quatre-vingt-dix couplets, dans le dialecte barbare du pays, et présenta des bouquets à Mlle de Fougères. Enfin, l'arrière-garde des polissons et des goujats qui s'attendaient bien à prendre la truelle pour récrépir le vieux château, ferma la marche avec des brandons, des pétards et des cris de joie à faire dresser les cheveux sur la tête. Par émulation, le sacristain courut sonner les cloches, tous les chiens du village se mirent à pousser des hurlemens affreux auxquels répondirent du fond des bois tous les loups de la montagne. Jamais, de mémoire d'homme, on n'avait entendu un pareil vacarme dans le vallon de Fougères. En vain, le comte supplia qu'on lui épargnât ces honneurs; en vain,

le procureur furieux menaça de faire jouer la pompe-arrosoir de son jardin sur les récalcitrans; en vain, les deux demoiselles se barricadèrent dans leur chambre pour échapper au bruit et à l'ennui de ces adorations. On vit dans cette mémorable soirée combien l'amour des peuples est ardent pour ses maîtres quand il ne les connaît pas. Les pétards, le désordre et les chants se prolongèrent fort avant dans la nuit. Le comte avait donné de l'argent qu'on alla boire au cabaret. Personne ne put dormir dans le village. La mère Féline en eut un peu de mécontentement, et Simon en témoigna beaucoup d'humeur.

Simon se leva au point du jour et alla chercher, dans les retraites les plus désertes des ravins, le repos et le silence que la présence des étrangers avait chassés du village. Dans ses rêves de philosophie poétique, l'état rustique lui avait toujours semblé le plus pur et le plus agréable à Dieu; lorsque, dans les villes, il avait été choqué des désordres et de la corruption des hommes civilisés, il avait aimé à reporter sa pensée sur ces paisibles habitans de la campagne, sur ce peuple de pâtres et de laboureurs qu'il voyait au travers de Virgile et de la magie des souvenirs de l'enfance. Mais à mesure qu'il avait avancé dans les réalités de la vie, de vives souffrances s'étaient fait sentir. Il voyait maintenant que là, comme ailleurs, l'homme de bien était une exception, que les turpitudes que l'on ne pouvait commettre faute de moyens d'exécution étaient effectivement les seules qu'on ne commît pas; que ces hommes grossiers n'étaient pas des hommes simples, et que cette vie de frugalité n'était pas une vie de tempérance. Il en était vivement affecté, et par instans sa douleur tournait à la colère et à la misanthropie.

C'est une crise grave, une épreuve terrible dans la destinée d'un jeune homme, que cette époque de transition entre les beaux rêves de l'adolescence contemplative et les expériences tristes de la vie d'action! Presque tous ceux qui la subissent y succombent. Il faut une ame forte et riche en générosité pour résister au découragement qui naît de la déception. Les esprits faibles, en pareille occasion, se dégradent et se corrompent. Les imaginations vives et superbes s'endurcissent et se dessèchent. Il n'appartient qu'aux hommes d'intelligence et de cœur de résister à la tentation qu'ils éprouvent de haïr ou d'imiter la foule, au besoin de se détacher de l'humanité par le mépris, ou de se laisser cheoir à son niveau par l'abrutissement. Si-

mon sentit qu'il fallait combattre de toute sa force l'amertume empoisonnée de ce calice. Son organisation ardente lui eût ouvert assez volontiers l'accès du vice. Son intelligence élevée lui eût également suggéré le dédain de ses semblables. Sa perte était imminente, car il était de ces hommes qui ne peuvent se perdre à demi. Il n'avait pas à choisir entre le rôle de la sensualité qui se vautre dans le bourbier, et celui de la raison orgueilleuse qui s'en prend à Dieu et aux hommes de sa chute. Il lui fallait jouer ces deux rôles à la fois, sans pouvoir abjurer une des deux faces de son être. Heureusement, il en possédait une troisième, la bonté du cœur, le besoin d'amour et de pitié. Celle-là l'emporta. C'est elle qui lui fit verser des larmes abondantes au fond des bois, et qui lui donna la force d'y rester pour ne pas voir la sottise et l'avilissement de ses concitoyens, pour n'être pas tenté de maudire ce qu'il ne pouvait empêcher.

Il prit le parti d'aller voir un parent qui demeurait dans la montagne. Il fit ce voyage à pied, le long des ravins, lits desséchés des torrens d'hiver. Il resta plusieurs jours absent, et quand il revint au village, M. de Fougères était parti. Depuis cette époque, jusqu'au printemps suivant, le comte habita la ville. Il y loua une maison et y reçut toute la province. Il trouva la même servilité dans toutes les classes. Il était riche, sagement honorable, et pour des dîners de province, ses dîners ne manquaient pas de mérite. Il était en outre assez bien en cour pour faire obtenir de petits emplois à des gens incapables, ou pour prévenir des destitutions méritées par l'inconduite. Les créatures servent mieux la vanité que les amis. M. de Fougères put bientôt jouir d'un grand crédit, et de ce qu'on appelle l'estime générale, c'est-à-dire l'instinct de solidarité dans les intérêts. Dès le lendemain de son arrivée à Fougères, il avait mis les ouvriers en besogne. Comme par esprit de représailles, la maison blanche des frères Mathieu avait été convertie en grange, et les greniers à blé du château redevenaient des salles de plaisance. Les grosses réparations furent peu considérables; la carcasse du vieux donjon était solide et saine. Les maçons furent employés à relever les tourelles qui pouvaient encore servir de communs autour du préau, à déblayer les ruines qui gênaient, à rétrécir et à régulariser autant que possible l'ancienne enceinte. Avec tous ces soins on réussit à faire du château un logis assez laid, fort incommode

encore, très froid, mais vaste, et meublé avec une richesse apparente. Comme on vit passer beaucoup de dorures et d'étoffes hautes en couleur, on ne manqua pas de dire d'abord que M. de Fougères déployait un luxe éblouissant. Mais un connaisseur eût facilement reconnu que, dans tous ces objets de parade, il n'y avait aucune valeur réelle. M. de Fougères tenait, dans ses choix, le milieu entre l'ostentation des anciens nobles et l'économie du marchand d'épices. Il eut pendant ce semestre une vie très agitée et qui semblait convenir exclusivement à ses habitudes de tracasserie commerciale. Il allait de Paris à Guéret, de Limoges à Fougères, avec autant de facilité que ses ancêtres eussent été de leur chambre à coucher à la tribune de leur chapelle. Il achetait, il revendait, il spéculait sur tout; il étonnait ses fournisseurs par sa finesse, sa mémoire et sa ponctualité dans les plus petites choses. On s'aperçut bientôt dans le pays qu'il n'y avait pas tant à gagner avec lui qu'on se l'était imaginé. Il était impossible de le tromper, et quand il avait supputé à un centime près la valeur d'un objet, il déclarait généreusement que le gain du marchand devait être de *tant*. Ce *tant*, tout équitable qu'il était, la plume à la main, était si peu de chose au prix de ce qu'on avait espéré arracher de sa vanité, qu'on était fort mécontent. Mais on n'osait pas le dire, car on voyait bien que le comte était encore généreux (retiré des affaires comme il l'était) de discuter tout bas les secrets du métier, et de ne pas les révéler à ses pareils. A ces vexations honnêtes, il joignait les formes d'une obséquieuse politesse contractée en Italie, le pays des révérences et des belles paroles. Les mauvais plaisans de l'endroit prétendaient que lorsqu'on allait lui rendre visite, dans la précipitation avec laquelle il offrait une chaise et sa protection, il lui arrivait souvent encore de faire à la hâte un cornet de papier pour présenter la cannelle ou la cassonade qu'il était habitué à débiter. Du reste, on le disait bon homme, serviable, incapable d'un mauvais procédé. On avait espéré trouver en lui un supérieur avec tous les avantages *y attachés*. Il fallait bien se contenter de n'avoir affaire qu'à un égal. Les ouvriers de Fougères employés à la journée étaient les plus satisfaits; ils étaient surveillés de près, à la vérité, par des agens sévères, mais ils avaient leurs deux sous d'augmentation de salaire, et chaque fois que le comte venait donner un coup d'œil aux travaux,

ils avaient copieusement pour boire. Il eût pu avoir tous les vices; on l'eût porté en triomphe s'il l'eût voulu.

Quant à Mlle de Fougères, on n'en disait absolument rien, sinon que c'était une très belle personne, ne parlant pas français. On attribuait à cette ignorance de la langue sa réserve et son absence de liaison avec les femmes du pays. Cependant quelques beaux esprits, qui prétendaient savoir l'italien, ayant essayé de lier conversation avec elle, ne l'avaient pas trouvée moins laconique dans ses réponses. M. de Fougères, qui semblait inquiet lorsqu'on parlait à sa fille, non de ce qu'on lui disait, mais de ce qu'elle allait répondre, cherchait à pallier la sécheresse de ses manières, en disant aux uns qu'elle était fort timide et craignait de faire des fautes de français; aux autres, qu'elle n'était pas habituée à parler l'italien, mais le dialecte de Venise et de Trieste.

Simon, pressé par M. Parquet de faire son début au barreau, s'en abstint pendant tout l'hiver. Ce ne fut chez lui ni l'effet de la paresse ni celui du dégoût. Le métier d'avocat lui inspirait, il est vrai, une extrême répugnance, mais il ne voulait pas se soustraire à la tâche pénible de la vie. Aux heures où les flatteries de l'ambition faisaient place au spectacle de la nécessité aride, quand cette montagne d'ennuis et de misères s'élevait entre lui et le but inconnu et chimérique peut-être de ses vagues désirs, il se raidissait contre la difficulté, et comparait sa destinée au calvaire que tout homme de bien doit gravir courageusement, sans se demander si le terme du voyage sera le ciel ou la croix, la potence ou l'immortalité.

Le retard qu'il voulait apporter à ses débuts ne fut fondé d'abord que sur le besoin de repos physique et intellectuel, puis sur la crainte de n'être pas suffisamment éclairé touchant les devoirs de sa nouvelle profession. Il avait jusque-là étudié la lettre des lois; maintenant il en voulait pénétrer l'esprit, afin de l'observer ou de le combattre, selon qu'il conviendrait à sa conscience et à sa raison de le faire. Enfermé dans sa cabane, durant les soirs d'hiver, vis à vis des livres poudreux que lui prêtait M. Parquet, il lisait quelques pages et méditait durant de longues heures. Son imagination se détournait bien souvent de la voie, et faisait de fougueux écarts dans les espaces de la pensée. Mais ces excursions ne sont jamais sans fruit pour une grande intelligence. Elle y va en écolier, elle en revient en conquérant.

Simon pensait qu'il y a bien des manières d'être orateur, et que, malgré les systèmes arrêtés de M. Parquet sur la forme et sur le fond, chaque homme doué de la parole a en soi ses moyens de conviction et ses élémens de puissance propres à lui-même. Ennemi né des discussions inutiles, il écoutait les leçons et les préceptes de son vieil ami avec le respect de la jeunesse et de l'affection, mais il notait, dans le secret de sa raison, les objections qu'il eût faites à un disciple, et renfermait le secret de sa supériorité autant par prudence que par modestie. Une seule fois il s'était laissé aller à discuter un point de droit public, et Parquet, frappé de la hardiesse de ses opinions, s'était écrié :

— Diable! mon cher ami, quand on pense ainsi, il ne faut pas le dire trop tôt. Avant de faire le législateur, il faut se résoudre à être légiste. Si un homme célèbre se permet de censurer la loi, on l'écoute; mais si un enfant comme vous s'en avise, on se moque de lui.

— Vous avez raison, répondit Simon; et il se tut aussitôt.

Cependant, decidé à ne pas suivre une routine pour laquelle il ne se sentait pas fait, il voulait se laisser mûrir autant que possible. Rien ne le pressait plus de se lancer dans la carrière, maintenant qu'il était reçu avocat, qu'il n'avait plus de dépense à faire, et qu'il était sûr de s'acquitter quand il voudrait. D'ailleurs, il travaillait à faire des extraits, des recherches et des analyses, pour aider M. Parquet dans son travail, et celui-ci s'en trouvait si bien, qu'il était obligé de faire un effort de générosité et de désintéressement pour l'engager à travailler pour son propre compte.

Durant cet hiver, qui fut assez doux pour le climat, Simon eut soin d'éviter la rencontre du comte de Fougères. Malgré les prévenances dont l'accablait ce gentilhomme, il ne sentait aucune sympathie pour lui. Il y avait dans son extérieur une absence de dignité qui le choquait plus que n'eût fait la morgue seigneuriale d'un vrai patricien. Il lui semblait toujours voir, dans les concessions libérales de son langage et dans la politesse insinuante de ses manières, la peur d'être maltraité dans une nouvelle révolution, et d'être forcé de retourner à son comptoir de Trieste.

Mlle de Fougères menait une vie assez étrange pour une jeune personne. Elle semblait aimer la solitude passionnément, ou goûter fort peu la société de la province. Du moins elle ne paraissait dans le salon de son père que le temps strictement nécessaire pour en

faire les honneurs, ce dont elle s'acquittait avec une politesse froide et silencieuse. Elle n'accompagnait pas son père dans ses fréquens voyages, et restait enfermée dans sa chambre avec des livres, ou montait à cheval, escortée d'un seul domestique. Quelquefois elle venait à Fougères, faire une visite à Mlle Parquet, ou donner un coup d'œil rapide aux travaux du château. Il lui arrivait parfois alors de sortir avec Bonne, pour faire une promenade à pied dans la montagne, ou même de s'enfoncer dans les ravins, à cheval, et entièrement seule.

Simon, qui, malgré le froid et les glaces, continuait son genre de vie errante et rêveuse, la rencontra quelquefois dans les lieux les plus déserts, tantôt galopant sur le bord du torrent avec une hardiesse téméraire, tantôt immobile sur un rocher, tandis que son cheval fumant cherchait, sous le givre, quelques brins d'herbe aux environs. Lorsqu'elle était surprise dans ses méditations, elle se levait précipitamment, appelait son cheval, qu'elle avait dressé comme un chien à venir au nom de *Sauvage*, lui ordonnait de se tendre sur les jambes afin qu'elle pût atteindre à l'étrier sans le secours de personne, et, se lançant au milieu des rochers ou sur le versant glacé des collines, elle disparaissait avec la rapidité d'une flèche. Ces rencontres avaient un caractère romanesque qui plaisait à Simon, quoiqu'il n'y attachât pas plus d'importance que ces petits incidens ne méritaient.

Cependant, malgré le sentiment d'orgueil qui l'empêchait de s'abandonner à l'attrait d'une beauté placée hors de sa sphère, et destinée sans doute à n'avoir jamais pour lui qu'un dédain insolent, s'il essayait de franchir la ligne chimérique qui les séparait, Simon ne pouvait défendre son imagination d'accueillir un peu trop obstinément l'image de cette personne fantastique. C'était une si belle créature, que tout être doué de poésie devait lui rendre hommage, au moins un hommage d'artiste, calme, désintéressé, sincère; et Simon était plus poète et plus artiste qu'il ne croyait l'être.

Peu à peu cette image devint si importune, qu'il désira s'en débarrasser, et appeler à son secours l'impression pénible qu'elle lui avait faite au premier abord. Il chercha un motif d'antipathie à lui opposer, et fit des questions sur son compte, afin d'entendre répéter qu'elle semblait hautaine et froide. En outre, on blâmait beaucoup dans le pays ses courses à cheval et son genre de vie solitaire. En

province, tout ce qui est excentrique est criminel. Cependant l'attrait de curiosité qui, chez Simon, se cachait sous ces efforts d'aversion, ne fut pas satisfait par les réponses vagues qu'il obtint. Il se résolut à presser de questions Mlle Bonne, qui seule semblait connaître un peu l'étrangère. Jusque-là, Bonne avait détourné la conversation lorsqu'il s'était agi de sa mystérieuse amie; mais, lorsque Simon insista, elle lui répondit avec un peu d'humeur :

— Cela ne vous regarde pas. Quel que soit le caractère de Mlle de Fougères, il ne lui plaît pas apparemment qu'on le juge, puisqu'elle ne le montre pas. Elle m'a prié, une fois pour toutes, de ne jamais redire à personne un mot de nos conversations, quelque puériles et indifférentes qu'elles pussent être. Il y a bien des choses dans son caractère que je ne comprends pas; elle a beaucoup plus d'esprit que moi. Qu'il vous suffise de savoir que c'est une personne que j'estime et que j'aime de toute mon ame.

Simon essaya de la faire parler en piquant son amour-propre. — Si vous voulez que je vous dise ma pensée, chère voisine, reprit-il, vous saurez que je doute fort de votre intimité avec Mlle de Fougères. Je croirais presque qu'il y a de votre part un peu de vanité, je ne dis pas à être liée avec notre future châtelaine, mais à être la seule confidente d'une personne si réservée dans sa conduite et dans ses paroles. D'abord permettez-moi de vous demander en quelle langue s'expriment ces épanchemens de vos ames, car Mlle de Fougères ne sait pas, à ce qu'on dit, assembler trois phrases de la nôtre.

Mais cet artifice ne réussit point. Bonne se prit à sourire et lui répondit : — Etes-vous bien sûr que je ne sache pas l'italien? Il fut impossible d'en obtenir autre chose.

VI.

Par une belle matinée du printemps de 1825, Simon, étant sorti avec son fusil, donna la chasse à un de ces milans de forte race, qu'on trouve dans la Marche. Cousins germains de l'aigle, presque aussi grands que lui, ils en ont le courage et l'intelligence. Les enfans qui peuvent s'en emparer dans le nid, les élèvent, et les habituent à chasser les souris de la maison. Ils deviennent très fami-

liers et très doux. J'en ai vu un qui prenait très délicatement des mouches sur le visage d'un enfant endormi, en l'effleurant de ce bec terrible dont il déchirait les lapereaux et les couleuvres.

Simon, ayant cru blesser légèrement sa proie, la vit s'éloigner et se perdre, et continua sa promenade. Au bout de quelques heures, il repassa par la même gorge, et comme il pensait à toute autre chose, il vit tout à coup Mlle de Fougères qui descendait précipitamment la colline au-dessus de lui, en lui criant : « Arrêtez-le, arrêtez-le! il est à vos pieds! » Il crut qu'elle avait laissé échapper son cheval, et se pencha sur le ravin pour le chercher; mais il n'aperçut rien, et, reportant ses regards sur Mlle de Fougères, il vit qu'elle venait à lui en courant toujours, et qu'elle avait les mains et la figure ensanglantées. Soit l'effet de la compassion qu'éprouve un noble cœur à l'aspect de la souffrance, soit la douleur de voir une si belle créature en cet état, Simon fut surpris d'une angoisse inexprimable, et pensant qu'elle venait de faire une chute de cheval, il s'élança vers elle pour la secourir; mais son visage n'exprimait point la souffrance; elle avait le teint animé d'un éclat que Simon ne lui avait pas encore vu, et riant d'un rire juvénile, elle lui montrait une touffe de bruyères vers laquelle elle se hâtait d'arriver en criant : — Il est là! courez donc dessus. — Avant que Simon eût pu comprendre de quoi il s'agissait, elle s'élança sur sa proie, et jeta dessus son écharpe de soie que l'oiseau mit en pièces en se débattant. C'était le milan royal que Simon avait démonté le matin, et qu'il avait perdu. Il se hâta de faire cesser le combat furieux qu'il livrait à la jeune amazone, et dans lequel tous deux montraient un courage et un acharnement singuliers; l'oiseau, renversé sur le dos, se défendait avec désespoir des ongles et du bec; la jeune fille, malgré les blessures qu'elle recevait, s'obstinait à le saisir, et semblait résolue à se laisser déchirer plutôt que de renoncer à sa conquête. Simon le vainquit, lui lia les pieds avec sa cravate, et, le prenant par le bec, le présenta à Mlle de Fougères. Accablée de fatigue, elle s'était jetée sur la bruyère, et son cœur palpitait si fort, que Simon en pouvait distinguer les battemens; elle était déjà redevenue pâle. Simon jeta le milan à ses pieds, et s'agenouillant près d'elle avec vivacité, lui demanda si elle était grièvement blessée.

— Je n'en sais rien, répondit-elle, je ne crois pas.

— Mais vous êtes couverte de sang?

— Bah! c'est le sang de cette bête rebelle.

— Je vous assure qu'elle vous a déchirée; vos gants sont en lambeaux.

Sans attendre sa réponse, il lui prit la main, et, lui retirant ses gants avec précaution, il vit qu'elle avait reçu des entailles profondes.

— Vous voyez que c'est bien votre sang, lui dit-il d'une voix émue et cherchant à l'étancher.

— Bon! dit-elle, je ne m'en suis pas aperçue. Je voulais l'avoir et je le tiens.

— Mais vous souffrez? vous êtes pâle.

— Non, je suis essoufflée.

— Vous êtes blessée aussi au visage.

— Oh! vraiment? le combat aurait-il été si acharné! Eh bien! c'est bon; je suis d'autant plus fière de la victoire, quoique après tout, c'est à vous que je la dois. Je l'avais saisi trois fois, trois fois il m'a échappé. Je ne sais ce qui serait arrivé si je ne vous eusse pas rencontré. Maintenant, il faut voir s'il est blessé mortellement. J'espère que non.

— Il faudrait voir d'abord si vous n'êtes pas blessée vous-même auprès de l'œil. Voulez-vous descendre jusqu'au ruisseau?

— Bah! ce n'est pas nécessaire. Je ne sens aucun mal.

— Mais ce n'est pas une raison; venez, je vous en supplie. Je vous aiderai à descendre; je porterai ce vilain animal qui mériterait bien que je lui tordisse le cou!

— Oh! ne vous avisez pas de cela, s'écria la jeune fille; j'ai payé sa conquête de mon sang : j'y tiens.

Elle se laissa emmener au bord du ruisseau. Près de son lit, un rocher à pic s'élevait de quelques pieds au-dessus du sable. Simon voulut aider la chasseresse à le franchir; mais, dédaignant de poser sa main dans la sienne, elle sauta avec l'agilité superbe d'une nymphe de Diane. Elle était si belle de courage et de gaîté, que Simon lui pardonna le reste de fierté que conservaient jusque-là ses manières. Peut-être même trouva-t-il en cet instant que c'était chez elle un attrait de plus. Son ame était trop ardente pour ne pas s'élancer tout entière vers cette noble création; il était comme hors de lui-même, et ne songeait pas seulement à s'expliquer le désordre de ses esprits. Lui, dont les émotions avaient toujours été si con-

centrées et les manières si graves, que sa mère elle-même en obtenait rarement un baiser, il se sentait prêt maintenant à entourer cette jeune fille de ses bras, et à la presser contre son cœur, non avec le trouble d'un désir amoureux (il était loin d'y songer), mais avec l'effusion d'une tendresse fraternelle pour un enfant blessé; c'était un caractère trop impétueux, un cœur trop chaste pour subir la contrainte d'une vaine timidité, ou pour accepter celle des préjugés, lorsqu'il était vivement ému. Il prit le mouchoir de Mlle de Fougères, le trempa dans l'eau, et se mit à lui laver les tempes avec tant de soin, d'affection et de simplicité, qu'elle, à son tour, sentit sa méfiance et sa rudesse habituelles céder à l'ascendant d'une irrésistible sympathie. — Dieu merci! vous n'êtes pas blessée au visage, lui dit-il avec attendrissement; c'est avec ses ailes ensanglantées que l'insensé vous aura fait ces taches; mais vos mains! laissez les tremper dans l'eau.... laissez-moi les voir.... il y a vraiment beaucoup de mal!... Et Simon, qui avait la vue courte, se baissant pour les regarder, en approcha ses lèvres avec un entraînement incroyable. Mlle de Fougères retira brusquement ses mains et fixa sur lui ce regard sévère qui l'avait choqué à la première rencontre. Mais cette fois, il trouva sa fierté légitime; ses yeux lui firent une réponse si amicale, si franche et si persuasive, qu'elle s'adoucit tout à coup; elle reprit confiance, et lui dit d'un air gai :

— Vous avez du sang sur les lèvres, et savez-vous bien quel sang?

— C'est du sang aristocratique, répondit Simon, mais c'est le vôtre.

— C'est du sang noble, monsieur, reprit l'Italienne avec hauteur; c'est du pur sang républicain. Êtes-vous digne de porter un pareil cachet sur la bouche?

— Juste ciel! s'écria Simon en se levant, si je n'en suis pas digne encore par mes actions, je le suis par mes sentimens; — mais, ajouta-t-il en retombant à genoux près d'elle, vous vous moquez de moi, vous n'êtes pas républicaine; vous ne pouvez pas l'être.

— Apprenez, répondit-elle, que je suis d'un pays où on ne peut pas cesser de l'être, à moins de se dégrader. Notre république a duré plus que celle de Rome, et ce n'est que d'hier que nous sommes esclaves; mais sachez que nous savons haïr nos tyrans, nous autres. Un Vénitien, à moins d'avoir abjuré sa patrie, ne baiserait

pas la main d'une Allemande, tandis que vous êtes à genoux près de moi, que vous croyez monarchique.

— Je sais que vous êtes belle comme un ange et brave comme un lion, et à présent que je vous sais républicaine, je baiserais vos pieds si vous me le permettiez.

— Vous êtes forts en beaux discours sur la liberté, vous autres, reprit-elle; mais nous avons un proverbe que vous devez comprendre : *Più fatti che parole*. A l'heure qu'il est, nous sommes sous le joug, et on nous croit écrasés parce que nous le portons en silence; mais on ne sait pas ce que sera notre réveil quand l'heure sera venue.

— Je crains qu'elle n'arrive pas plus tôt pour vous que pour nous, répondit Simon; si toutes les ames italiennes étaient aussi courageuses que la vôtre, si tous les cœurs français étaient aussi convaincus que le mien, nous ne subirions pas la honte des lois étrangères.

— Espérons des jours meilleurs, dit Fiamma; mais ce n'est pas le moment de parler politique. Pourquoi ne venez-vous pas chez mon père?

— Mais, dit Simon un peu embarrassé, je n'ai pas l'honneur de le connaître.

— Il vous a engagé plusieurs fois, je le sais; pourquoi avez-vous refusé?

— Vous savez combien mes opinions diffèrent des siennes, et vous me le demandez?

— Mon père n'a point d'opinions politiques, répondit brusquement Fiamma; et, à cause de cela, il serait désobligeant autant qu'inutile de discuter avec lui. C'est un homme très doux et très poli; et si les gens de bien ne s'éloignaient pas de lui à cause de ses prétendues opinions, il ne serait pas réduit à remplir son salon de cette canaille qui s'y traîne à genoux.

— Vous parlez bien durement de vos courtisans, dit Simon; si votre père les accueillait avec une franchise aussi rude, j'ai peine à croire qu'ils fussent aussi empressés à lui rendre hommage.

— Sans doute, si mon père avait assez de force pour comprendre ses véritables intérêts et sa véritable dignité, il aurait en France un beau rôle à jouer. Mais votre noblesse française est démoralisée; vous l'avez si maltraitée, qu'elle ne sait plus ce qu'elle fait. Ce n'est pas ainsi que nous agissons et que nous pensons chez nous. Le

peuple n'a qu'un ennemi: l'étranger; ses vieux nobles sont les capitaines qu'il choisirait si le temps était venu de marcher au combat. Nous sommes familiers avec le peuple, nous autres; nous savons qu'il nous aime, et il sait que nous ne le craignons pas. Ce n'est pas lui qui a profité de nos dépouilles; ce n'est pas lui qui voudrait en profiter, si on pouvait nous dépouiller encore. Mais nous sommes ruinés, et nous n'en valons que mieux; je suis convaincue qu'il n'est pas bon de faire fortune, et j'ai vu souvent perdre en mérite ce qu'on gagnait en argent. Restez donc pauvre le plus long-temps que vous pourrez, M. Féline, et ne vous pressez pas de faire servir votre intelligence à votre bien-être.

— C'est ce dont on ne manquerait pas de m'accuser si je me montrais chez votre père dans la société de ceux qui y vont, répondit Simon, et je suis malheureux de vous connaître, à présent, car j'aurai souvent la tentation de m'exposer au blâme de ceux qui pensent bien.

— Si cela doit être, il faut résister à la tentation, reprit la jeune fille avec l'air grave et assuré qui lui était habituel; mais dans peu de jours nous serons installés à Fougères, et je pense bien que vous pourrez nous voir sans vous compromettre. J'espère que mon père se réservera chaque semaine des jours de liberté, où les gens de cœur pourront l'aborder sans coudoyer les valets de l'administration. Du moins, j'y travaillerai de tout mon pouvoir. — Maintenant occupons-nous de ma capture; il faut que vous lui rendiez le même service qu'à moi, et que vous examiniez ses plaies.

Simon obéit, soigna le captif blessé, et procéda sur-le-champ à l'amputation de l'aile brisée, après quoi il l'enveloppa d'un linge humide, et se chargea de le soigner, s'engageant sur l'honneur à le porter lui-même au château dès qu'il serait guéri et apprivoisé.

— Ce n'est pas tout, lui dit-elle; vous allez m'aider à chercher mon cheval que j'ai abandonné dans le bois.

— Je cours le chercher, et je vous l'amènerai ici, répondit Simon.

— Non pas, dit Fiamma en souriant; selon vos coutumes et vos idées françaises, je suis votre ennemie; vous ne devez pas me servir.

— Selon mon cœur et selon ma raison, je suis votre ami le plus respectueux et le plus dévoué, répondit Simon. Dites-moi de quel côté vous avez laissé *Sauvage*.

—Vous savez son nom? dit-elle en souriant; allons-y ensemble. Il n'obéit qu'à ma voix ou à celle de mon serviteur; et puisque vous êtes mon ami...

— Je suis à la fois l'un et l'autre, reprit Simon. Voulez-vous prendre mon bras?

— Ce n'est pas la coutume de mon pays, répondit Fiamma. Chez nous, les femmes n'ont pas besoin de s'appuyer sur un défenseur. Le peuple ne les coudoie pas. Nous sortons seules et à toute heure. Personne ne nous insulte. On nous respecte parce qu'on nous aime. Ici, on ne nous distingue des hommes que pour nous opprimer ou nous railler. C'est un méchant pays que votre France. J'espère que vous valez mieux qu'elle.

— Faites une révolution en Italie, répondit Simon, et j'irai m'y faire tuer sous vos drapeaux.

Tout en parlant de liberté et de patrie, ils arrivèrent à la lisière du bois. Fiamma appela son cheval à plusieurs reprises, et bientôt il fit entendre le bruit de son sabot sur les cailloux. Comme elle avait les mains empaquetées, Simon l'aida à monter et la conduisit jusqu'à l'entrée du vallon en tenant Sauvage par la bride. Chemin faisant, ils échangèrent, en peu de paroles, les confidences de toute leur vie. C'était une histoire bien courte et bien pure de part et d'autre. Ils étaient du même âge. Fiamma avait chéri sa mère, comme Féline chérissait la sienne. Depuis qu'elle l'avait perdue, elle avait vécu à la campagne dans une villa que son père avait achetée entre les bords de l'Adriatique et le pied des Alpes. Là, Fiamma s'était habituée à une vie active, aventureuse et guerrière, tantôt chassant l'ours et le chamois dans les montagnes, tantôt bravant la tempête sur mer dans une barque, et toujours se nourrissant de l'idée romanesque qu'un jour peut-être elle pourrait faire la guerre de partisan dans ces contrées dont elle connaissait tous les sentiers. L'absence de M. de Fougères qui était venu en France pour racheter ses terres, l'avait laissée maîtresse de ses actions, et son indépendance naturelle avait pris un développement qu'il n'était plus possible de restreindre. Cependant le respect qu'elle avait pour son père, était seul capable de lui dicter des lois; elle avait obéi à ses ordres en quittant l'Italie avec une gouvernante. Après peu de mois de séjour à Paris, elle était venue s'établir à Guéret, en attendant qu'elle s'établît à Fougères.

— Il me tarde que cela soit fait, dit-elle en achevant son récit. Puisqu'il faut abandonner ma patrie, j'aime mieux vivre dans ce vallon sauvage qui me rappelle certains sites à l'entrée de mes Alpes chéries, que dans vos villes prosaïques et dans ce pandémonium sans physionomie et sans caractère que vous appelez votre capitale, et que vous devriez appeler votre peste, votre abîme et votre fléau. Maintenant, adieu; je vous prie d'appeler notre milan *Italia*, de ne pas oublier que nous en avons fait la conquête ensemble, et d'en avoir bien soin. Si quelqu'un vous parle de moi, dites que je ne sais pas deux mots de français; je ne me soucie pas de parler avec tous ces laquais de la royauté qui ont baisé le knout des Cosaques et le bâton des caporaux schlagueurs de l'Autriche.

— Laissez-moi baiser le sabot de votre cheval, dit Simon en riant; c'est une noble créature qui n'obéit qu'à vous.

— Et qui ne m'obéit que par amitié, reprit Fiamma. Mais ne touchez pas à son sabot, et donnez-moi une poignée de main : *E viva la liberta!*

Elle lui tendit sa main qui saignait encore, et entra dans le vallon au galop. Simon baisa encore ce sang généreux, et essuya ses doigts à nu sur sa poitrine. Puis il alla s'enfermer dans sa chambre, et jetant sa tête dans ses mains, il resta éveillé jusqu'au matin dans un état d'ivresse impossible à décrire.

VII.

Simon demeura plus de vingt-quatre heures sous le charme de cette aventure. Aucune réflexion fâcheuse ne pouvait trouver place au milieu de son enivrement. Les ames les plus fortes sont les plus spontanément vaincues et les plus complètement envahies par une passion digne d'elles. En elles, rien ne résiste, rien ne se défend de l'enthousiasme, parce que leur premier besoin est de chérir et d'admirer. Les conseils de la prudence et de l'intérêt personnel y sont étouffés par ce besoin d'amour et de dévouement qui les déborde.

Mais, après les élans de la joie et le sentiment de l'adoration, Simon sentit le besoin de renouveler cette pure jouissance à la source qui l'avait produite. Il lui fallait revoir Mlle de Fougères;

tout ce qui n'était pas elle n'existait plus. La tendresse que sa mère lui avait uniquement et exclusivement inspirée jusque-là, s'affaissait elle-même sous les tressaillemens convulsifs de son cœur impatient. Il s'effraya des ravages de cet incendie, sans penser d'abord à l'éteindre; mais plusieurs jours écoulés sans revoir Fiamma portèrent son désir à un tel point d'angoisse et de souffrance, qu'il sentit la nécessité de le combattre.

Simon ne s'était pas beaucoup inquiété jusque-là de ce qu'il éprouvait. Il n'avait pas encore aimé, il ne savait pas à quel ennemi il avait affaire; il s'imaginait qu'il triompherait, dès qu'il serait bien résolu à triompher, dès qu'il lui serait prouvé que les souffrances de cet amour l'emportaient sur les joies. Cet instant venu, il appela la réflexion à son secours. Il se demanda sur quelle certitude était fondée cette admiration extatique qui absorbait toutes ses pensées, quel lien durable quelques paroles échangées avec cette jeune fille pouvaient avoir cimenté. En quoi s'était-elle montrée grande, forte, magnanime, brave, sincère? qu'avait-il vu? une lutte enfantine avec un oiseau de proie, et l'ardeur romanesque d'une jeune tête pour des idées généreuses dont l'application serait peut-être au-dessus de la portée de son caractère?

Mais, hélas! toutes les réflexions de Simon manquèrent leur but, et ses armes tournèrent leur pointe contre son cœur. Plus il y songeait, plus Fiamma lui semblait digne de son enthousiasme. Ce n'était pas un enfant, la femme qui se condamnait au silence et à la feinte depuis six mois, plutôt que d'échanger ses nobles pensées avec des êtres indignes de la comprendre; et ce qu'aucune adulation n'avait pu obtenir de sa défiance stoïque, Simon l'avait conquis avec un regard. Profond comme la sagesse et hardi comme la bonne foi, celui de Fiamma avait lu en lui rapidement, et sa langue s'était déliée comme par magie. Elle lui avait dit le secret de son ame, le mystère de sa vie, et elle ne lui avait pas seulement recommandé le silence, tant elle semblait sûre de sa discrétion. Il y avait en elle quelque chose de viril qui semblait fait pour ressentir l'amitié sérieuse et l'estime tranquille. Avec quel dévouement une telle créature n'était-elle pas capable de braver la mort pour une noble cause, elle qui pour un jouet d'enfant se laissait déchirer du bec de l'aigle comme une jeune Spartiate! Enfin, les séductions d'aucune vanité n'étaient capables de l'entraîner, puisqu'elle s'était fait un genre de

vie entièrement en dehors de celui que la fortune de son père semblait lui tracer; puisqu'elle fuyait les salons pour les bois, les fades conversations pour la lecture, et les flagorneries d'une petite cour pour l'entretien ingénu de la douce M[lle] Parquet. Il se demandait comment il n'avait pas compris, dès le premier jour de sa rencontre sur la colline, le feu divin caché sous le voile de cette mystérieuse Isis; comment cette voix généreuse qui avait prononcé avec un accent si ferme le mot d'*honneur* à son oreille n'avait pas éveillé, jusqu'au fond de ses entrailles, le sentiment d'une fraternité sainte; puis, il se l'expliquait en se disant qu'une femme comme elle était la réalisation d'un si beau rêve, qu'en touchant à cette réalité on n'osait pas encore y croire.

Simon ne songea plus à lutter contre son admiration, mais il résolut de s'efforcer à en modérer l'exaltation. Il sentait qu'il lui serait impossible désormais de faire attention à aucune autre femme; mais il se disait que la société ayant posé une barrière insurmontable entre celle-là et lui, il ne devait pas se nourrir d'illusions auprès d'elle. M[lle] de Fougères était indépendante par son caractère et par sa position. Elle était majeure, et sa mère, disait-on, lui avait laissé de quoi vivre. Mais Simon eût rougi de rechercher la main d'une riche héritière. Il se disait qu'au premier mot d'amour d'un jeune bachelier, elle devait s'imaginer nécessairement qu'il avait des vues de séduction méprisables. L'idée seule que l'opinion publique eût pu lui attribuer ces sentimens, le faisait frémir de colère et de honte. Il prit donc la ferme résolution, au cas même où M[lle] de Fougères accorderait plus d'attention à son dévouement qu'il n'était raisonnable de s'y attendre, de s'en tenir avec elle aux termes de la plus respectueuse amitié. Pour cela, il ne fallait pas être surpris par ces émotions irrésistibles qui l'avaient dominé auprès d'elle. Simon espéra en avoir la force; mais pour y parvenir, il se décida à s'éloigner pendant quelque temps des lieux qui lui retraçaient trop vivement cette scène d'enchantement. Il partit pour Nevers, où un étudiant de ses amis, récemment reçu avocat, l'appelait pour fêter son installation.

Pendant ce temps, le comte de Fougères vint prendre possession de sa nouvelle demeure. Les villageois tenaient trop à lui faire payer une sorte de *denier adieu* pour lui épargner de nouvelles fêtes et de nouveaux honneurs. Quand il vit que rien ne pouvait l'y sous-

traire, il s'exécuta noblement et paya une barrique de vin aux chers vassaux, en désirant de tout son cœur que leur vive affection se refroidit un peu à son égard. Ce n'était pas là le moyen. Il fut fêté, chanté, complimenté, aubadé encore une fois de cornemuse, bombardé encore une fois de pétards. Il se comporta en bon prince, donna une quantité exorbitante de poignées de main, leva son chapeau jusque devant les chiens du village, varia à l'infini l'arrangement des mots invariables de ses gracieuses réponses, subit les plus interminables et les plus fatigantes conversations avec une patience évangélique, baisa enfin, comme disait poétiquement M. Parquet, le bas de la robe de la déesse *Incongruité*, et s'étant fait souverain populaire autant que possible, alla se coucher brisé de fatigue, infecté de miasmes prolétaires, et supputant, dans sa cervelle administrative, de combien (en raison de ses avances de fonds en affabilité paternelle) il augmenterait le loyer de ceux-ci et diminuerait les gages de ceux-là.

Mlle de Fougères montra un caractère qui fut décidément taxé de hauteur et d'impertinence, en s'enfermant dans sa chambre durant toutes ces pasquinades sentimentales. Elle se rendit invisible, et son père ne put faire plier cette franchise sauvage devant les considérations politiques de sa situation; elle avait une manière muette et respectueuse de lui résister qui le brisait comme une paille, lui, mesquin d'idées, de sentimens et de langage. Il sentait qu'il ne pouvait régner sur cette ame de fer que par la conviction, et que précisément la puissance de conviction lui manquait. Désespérant de corriger sa fille, il prenait le parti de lui permettre de se cacher ou de se taire.

Quelques jours après ces fêtes extraordinaires, la fête patronale du village arriva. M. de Fougères était parti la veille pour une foire de bestiaux dans le Bourbonnais; car, à peine investi de la dignité de châtelain, il était redevenu commerçant. De tous les personnages qui lui avaient témoigné leur zèle, un seul croyait n'avoir pas assez plié le genou devant son nom et devant son titre. C'était le curé, jeune homme sans jugement et sans vraie piété, qui, ayant lu je ne sais quelle chartre ecclésiastique, s'imagina de ressusciter une coutume singulière à la première occasion. Le jour de la fête patronale, le sacristain fut dépêché auprès de Mlle de Fougères, pour la prier de ne pas manquer d'assister à la bénédiction du saint-sacre-

ment. Ce message étonna beaucoup la jeune Italienne. Elle trouva étrange qu'un prêtre s'arrogeât le droit de lui tracer son devoir de cette manière. Néanmoins elle ne crut pas pouvoir se dispenser d'accomplir ce devoir, que son éducation ultramontaine lui rendait sacré. Mais redoutant quelque embûche dans le genre de celles qu'elle avait su éviter jusque-là, elle ne monta pas à la tribune réservée aux anciens seigneurs de Fougères, tribune placée en évidence à la droite du chœur, et que le curé avait fait décorer à ses frais d'un tapis et de plusieurs fauteuils. Fiamma attendit que les vêpres fussent commencées, et, se glissant dans l'église sous le costume le plus simple, elle se mêla à la foule des femmes qui, dans ces campagnes, s'agenouillent sur le pavé de l'église. Elle détestait les adulations faites à une classe quelconque, mais elle pensait que devant Dieu elle ne pouvait se courber avec trop d'humilité.

C'est en vain qu'elle espérait échapper au regard investigateur du curé ou à celui du sacristain qui était chargé de la découvrir. L'église était fort petite, et l'usage du pays veut que toutes les femmes soient séparées des hommes et rassemblées dans une des nefs. Entre le *Magnificat* et le *Pange lingua*, dans l'intervalle réservé à l'officiant pour revêtir ses ornemens pontificaux, le sacristain traversa la foule féminine, et vint supplier Mlle de Fougères, de la part du curé, de prendre une place plus convenable à son rang. Sur son refus de monter à la tribune, l'opiniâtre desservant fit apporter auprès de la balustrade qui sépare les deux sexes, à l'entrée du chœur, un fauteuil et un coussin, comme il eût fait pour son évêque. Il pensait que Mlle de Fougères ne résisterait pas à cette honorable invitation, et il se décida à monter à l'autel.

Pendant ce temps, les rangs de femmes qui séparaient Mlle de Fougères du fauteuil insolent s'étaient entr'ouverts, et tous les regards la sollicitaient pour qu'elle daignât en prendre possession. La seule Jeanne Féline, un peu distraite de sa fervente prière, et profondément choquée dans son sens droit et incorruptible de ce qui se passait, abaissa son livre, releva son capulet, et fixa sur Mlle de Fougères ce regard où l'orgueil de la vertu et le feu de la jeunesse brillaient au milieu des ravages de l'âge et de la douleur. Fiamma la vit et reconnut la mère de Simon, à une lointaine analogie de traits, à une similitude frappante d'expression. Elle avait entendu Mlle Parquet vanter le mérite de cette femme, elle avait désiré ren-

contrer l'occasion de la connaître. Elle soutint donc son regard, et lui exprima par le sien qu'elle était prête à entrer en communication avec elle.

Mme Féline, hardie et ingénue comme la vérité, lui adressa aussitôt la parole pour lui dire à demi-voix : — Eh bien! mademoiselle, qu'est-ce que votre conscience vous ordonne de faire?

— Ma conscience, répondit Fiamma sans hésiter, m'ordonne de rester ici, et de vous offrir ce fauteuil comme une marque de respect qui vous est due.

Jeanne Féline s'attendait si peu à cette réponse, qu'elle resta stupéfaite.

Mlle de Fougères n'était pas une personne que l'on pût accuser, comme son père, de courtiser la popularité. On lui reprochait le défaut contraire, et Jeanne n'avait pas compris pourquoi elle était restée mêlée à la foule depuis le commencement de la cérémonie. Enfin son visage s'adoucit; et résistant à Fiamma qui voulait la conduire au fauteuil, elle lui dit :

— Non pas moi : il me siérait mal de prendre une place d'honneur devant Dieu qui connaît le fond du cœur et ses misères. Mais voyez! la doyenne du village, celle qui a vu quatre générations, et qui d'ordinaire a une chaise, est ici par terre. On l'a oubliée à cause de vous, aujourd'hui.

Mlle de Fougères suivit la direction du geste de Jeanne, et vit une femme centenaire à laquelle de jeunes filles avaient fait une sorte de coussin avec leurs capes de futaine. Elle s'approcha d'elle, et avec l'aide de Mme Féline, elle l'aida à se relever et à s'installer sur le fauteuil. La doyenne se laissa faire, ne comprenant rien à ce qui se passait, et remerciant d'un signe de sa tête tremblante. Mlle de Fougères se mit à genoux sur le pavé auprès de Jeanne, de manière à être entièrement cachée par le dossier du grand fauteuil sur lequel la doyenne, qui ne remplissait plus ses devoirs de piété que par habitude, s'assoupit doucement au bout de quelques minutes.

Cependant le curé, qui n'avait pas la vue très bonne, et qui savait d'ailleurs que le regard baissé convient à la ferveur de l'officiant, aperçut confusément une femme coiffée de blanc sur le fauteuil. Il pensa que sa négociation avait réussi, et se mit à officier tranquillement; mais lorsqu'au moment réservé à l'explosion de son vaste projet, après avoir descendu les trois marches de l'autel, et s'être

mis à genoux pour encenser le saint sacrement, il se releva, traversa le chœur, et s'avança vers le fauteuil pour rendre le même honneur à Mlle de Fongères, selon les us et coutumes de l'ancienne féodalité, il s'aperçut de sa méprise, et son bras resta suspendu entre le ciel et la terre, tandis que toute la congrégation des fidèles, l'œil ouvert et la bouche béante, se demandait la cause des honneurs insolites rendus à la mère Mathurin.

Le jeune curé ne perdit point la tête, et voyant que Mlle de Fougères avait mis un peu d'obstination et de malice dans cette aventure, il lui prouva qu'elle n'aurait pas le dernier mot; car il se retourna vivement de l'autre côté et se mit à encenser la tribune seigneuriale comme pour rendre à cette place vide les honneurs dus au titre plus qu'à la personne. Tout le village resta ébahi, et il fallut plus de six mois pour faire adopter la véritable version de cet évènement aux commentateurs exténués de recherches et de discussions. Les parens de la mère doyenne ne manquèrent pas de dire qu'elle avait été bénie en vertu d'un ancien usage qui décernait cette préférence aux centenaires, et que M. le curé avait trouvé dans les archives de la commune. Quant à elle, comme elle dormait du sommeil des justes pendant qu'on lui rendait cet honneur, et que son oreille avait le bonheur d'être fermée pour jamais à toutes les paroles humaines et à tous les bruits de la terre, elle mourut sans savoir qu'elle avait été encensée.

Depuis cette aventure, Jeanne Féline conçut une haute estime pour Mlle de Fougères, et au lieu d'éviter de parler d'elle comme elle avait fait jusqu'alors, elle questionna Mlle Bonne avec intérêt sur le caractère de sa noble amie. Bonne avait tant de respect pour la sagesse et la prudence de sa voisine, qu'elle se crut dispensée avec elle du secret que Fiamma lui avait imposé. Elle lui confia les sentimens généreux et les vertus vraiment libérales de cette jeune fille, et lui dit le désir qu'elle avait témoigné de la connaître. Malgré le plaisir que la bonne Féline ressentit de ces réponses, elle se défendit de faire connaissance avec la châtelaine. — Comment voulez-vous que cela se fasse? répondit-elle, son père trouverait mauvais sans doute au fond du cœur qu'elle vînt me voir; et quant à moi, je ne saurais aller demander à ses domestiques la permission de l'approcher. J'attendrai l'occasion; et si je la rencontre, je lui dirai ma satisfaction de sa conduite à l'église. Sans la sagesse de cet enfant, M. le curé,

qui est vraiment trop léger pour un ministre du Seigneur, eût offensé la majesté de Dieu par un véritable scandale.

Mme Féline étant dans ces dispositions, l'occasion ne se fit pas attendre. Un matin que Mlle de Fougères passait devant sa cabane, pour aller voir Mlle Parquet, elle vit Jeanne penchée sur sa petite fenêtre à hauteur d'appui, qu'encadrait le pampre rustique. La bonne dame était occupée à faire manger dans sa main le milan royal.

— Bonjonr, Italia ! dit Fiamma en passant.

Mme Féline releva la tête, et, charmée de voir la jeune fille, elle lia conversation avec elle. L'éducation et la santé de l'oiseau étaient un sujet tout trouvé.

— Comment se fait-il que vous sachiez son nom? demanda Jeanne. Je ne l'ai dit à personne, car je ne pouvais pas m'en souvenir; mais quand vous l'avez prononcé, j'ai bien reconnu celui que mon fils lui donnait; car c'est mon fils qui l'a rapporté de la montagne.

— Et qui l'a pris dans la gorge aux Hérissons, reprit Fiamma.

— Vraiment! vous le savez? s'écrie Jeanne. Vous l'avez donc rencontré à la chasse?

— Et j'ai même chassé avec lui ce jour-là, répondit Mlle de Fougères. J'ai encore sur les mains les marques de courage de monsieur, ajouta-t-elle en donnant une petite tape à l'oiseau; et c'est monsieur Simon qui nous a servi de chirurgien à tous deux.

— En vérité!.. Oh! à présent, dit Mme Féline en secouant la tête avec un sourire, je comprends l'amitié qu'il portait à ce gourmand, et pourquoi il m'a tant recommandé en partant d'en avoir soin. Allons! maintenant j'en prendrai plus de souci encore; car si vous êtes telle que vous semblez être, je vous aime, vous!

—Vous ne pouvez pas me dire une chose plus agréable, répondit Fiamma en portant vivement à ses lèvres la main ridée que lui tendait Jeanne. Puis, comme si ce mouvement impétueux eût trahi quelque secrète pensée de son cœur, elle rougit et garda le silence. Féline ne pouvait interpréter cette émotion; elle se mit tout de suite à lui parler du curé et de la doyenne, de la république et de la monarchie, de la religion, de tout ce qui l'intéressait, et pardessus tout de son fils. Mlle de Fougères fut étonnée du sens profond et même de la grace spirituelle et naïve de cet esprit supé-

rieur, vierge de toute corruption sociale. Elle n'avait pas cru qu'il fût possible de joindre si peu de culture à tant de fonds. Ce fut pour elle un sujet d'admiration et bientôt d'enthousiasme; car autant Fiamma était indomptable dans ses antipathies, autant elle était passionnée dans ses amitiés. C'est en effet un magnifique spectacle, pour une ame tourmentée de l'amour du beau et contristée par la vue du laid, que celui d'une organisation assez riche pour se passer d'embellissement factice, et pour recevoir tout de Dieu et d'elle-même. En peu de jours, une affection profonde, une sympathie complète s'établit entre Jeanne et Fiamma. Mettant de côté l'une et l'autre les entraves de ces considérations sociales faites pour le vulgaire, elles se lièrent étroitement, et Jeanne passa autant d'heures dans la chambre et dans l'oratoire de Fiamma, que celle-ci en passa dans la cabane et dans le potager rustique de Jeanne. Mlle Parquet se joignit souvent à leurs entretiens, et sa jeune amie lui apprit à connaître Mme Féline; jusque-là Bonne n'avait respecté en elle qu'une solide vertu, une admirable bonté; elle ignorait qu'il y eût aussi à admirer une haute intelligence. Elle s'étonna d'abord de voir que Fiamma, avec toutes ses lectures et toutes ses connaissances, ne s'ennuyait pas un instant dans la compagnie d'une femme qui n'avait jamais lu que la Bible. Fiamma lui fit comprendre que la Bible était la source de toute sagesse et de toute poésie; que l'esprit de ces pages divines s'était incarné dans la personne de Jeanne, dont toutes les paroles, comme toutes les pensées, avaient la grandeur et la simplicité des saintes écritures. L'ame de Bonne fit elle-même un progrès dans le contact de ces deux ames supérieures à la sienne, non en bonté, mais en vigueur.

IX.

Un jour, au mois de mai, vers midi, l'air étant fort chaud au dehors, et la cabane de Féline remplie d'une agréable fraîcheur, ces trois femmes étaient réunies dans une douce intimité. Jeanne, enfoncée dans son vieux fauteuil, roulait un écheveau de fil de chanvre sur une noix; Italia, perchée sur le pivot du dévidoir, et conservant encore un peu d'irritabilité, poussait de temps en temps un petit cri aigre-doux, alongeait le bec pour saisir le fil, mais

sans oser toucher aux doigts de son institutrice ; Mlle Parquet, assise sur le buffet, lisait tout haut le livre de Ruth dans la vieille bible de la famille Féline, dont le caractère était si fin, que Jeanne ne pouvait plus le distinguer. Quant à Mlle de Fougères, fatiguée d'une course rapide qu'elle avait faite avec Sauvage dans la matinée, elle s'était assise sur une botte de pois secs, aux pieds de Jeanne, et cédant au bien-être que lui apportaient la fraîcheur, le repos, le bruit monotone et doux de la voix qui lisait, elle s'était laissée aller au sommeil. Jeanne, semblable à la vieille Noëmi, avait attiré sur ses genoux la tête de cette fille chérie, et chassait avec tendresse les insectes dont le bourdonnement eût pu la tourmenter. Simon entra dans ce moment. Il arrivait de Nevers ; on ne l'attendait pas encore. Il fit un pas et resta immobile. Le soleil glissant à travers le feuillage de la croisée, et tombant en poussière d'or sur le front humide et sur les cheveux de jais de Fiamma, lui montra d'abord le dernier objet qu'il dût s'attendre à rencontrer dans sa cabane et sur le giron de sa mère. Il venait de faire bien des efforts depuis trois mois pour chasser de son ame l'image de cette femme, et c'était là qu'il la retrouvait ! Il crut rêver, resta quelques instans sans pouvoir articuler un mot ; et enfin, joignant les mains, il murmura une parole que ni sa mère ni Bonne ne pouvaient comprendre. *O fatum !* Fiamma reconnut sa voix et n'ouvrit pas les yeux. Ce fut le premier artifice de sa vie.

L'amour n'est que magie et divination. Elle vit à travers ses paupières abaissées et frémissantes de curiosité, l'émotion et la joie mêlée de consternation qu'éprouvait Simon. Mme Féline, poussant un cri de joie, avait tendu ses bras à son fils. Fiamma, l'entendant s'approcher, jugea qu'il était temps de se réveiller ; elle prit le parti de soulever sa tête et de se frotter les yeux pendant qu'il embrassait sa mère.— Oh ! dit la bonne femme, vous voilà un peu étonné, Simon ! vous me pensiez trop vieille pour avoir d'autres enfans que vous, et pourtant, voilà que je suis devenue mère de deux filles en votre absence.

— Vous êtes heureuse, ma mère, répondit-il ; mais moi, me voilà humilié, car je ne suis pas digne d'être leur frère.

— Je ne sais pas si Bonne est superbe à ce point de ne vouloir pas reconnaître votre parenté, dit Mlle de Fougères en lui tendant la main, mais, quant à moi, j'avais déjà signé avec vous un pacte de

fraternité d'opinions. Simon ne put rien répondre. Il lui pressa la main avec un trouble plus indiscret que tout ce qu'il eût pu dire; et pour se donner de l'aplomb, il demanda à Bonne la permission de l'embrasser, ce dont il s'acquitta avec assurance. Cette marque d'amitié enorgueillit Bonne comme une préférence; elle ne connaissait rien aux roueries ingénues de la passion.

Mme Féline s'empressa de questionner son fils sur sa santé, sur la fatigue, sur la faim qu'il devait éprouver. Il demanda à manger afin d'avoir uue occupation et un maintien. Il ne pouvait se remettre de son désordre. Un champion qui s'est préparé long-temps à un rude combat, et qui, en arrivant, voit l'ennemi tranquille et déjà maître du champ de bataille, n'est pas plus bouleversé et embarrassé de son rôle que ne l'était Simon. Bonne courut dans tous les coins de la cabane pour aider Jeanne à rassembler quelques alimens, et à les servir sur une petite table. Voulant marquer son affection à sa manière, l'excellente fille alla cueillir des fruits au jardin, et revint toute rouge et tout empressée, sans songer que les hommes s'éprennent plus volontiers d'une chimère que d'un bien qui s'offre de lui-même.

— Il n'y a que moi, dit Mlle de Fougères à Simon, qui ne fasse rien pour vous ici. Vous êtes comme Jésus arrivant chez Marthe et Marie. Je suis celle qui se tient tranquille à écouter le Seigneur, tandis que l'autre travaille et se dévoue.

— Et cependant, répondit Simon, le Seigneur préféra Marie, et conseilla à sa sœur de ne pas prendre une peine inutile.

— Pourquoi me dites-vous cela si bas? reprit Mlle de Fougères avec sa brusquerie accoutumée. On dirait que vous craignez une méchante application de vos paroles.

— Oh! j'espère qu'il ne se prend pas pour *notre Seigneur!* répliqua Mlle Bonne en riant.

— Mais voulez-vous que je vous aide, chère amie? dit Mlle de Fougères. Ce ne sera pas pour faire ma cour à *monsignor Popolo*, je vous prie de le croire; ce sera pour vous soulager, *mia buona.*

— Oh! je n'ai pas besoin de vous, ma *dogaressa*, répondit Bonne, à qui sa compagne avait appris quelques mots italiens. Vos mains sont trop fines pour les soins du ménage.

— Croyez-vous? dit vivement Fiamma. Pourquoi traînez-vous ce seau d'eau avec tant de gaucherie, ma petite?

— Voulez-vous bien me faire le plaisir de l'enlever de terre d'un demi-pouce? répondit l'autre jeune fille d'un air de défi.

— Je vais vous montrer comment il faut vous y prendre, dit Fiamma sur le même ton; car vraiment, ma mignonne, vous n'y entendez rien, et vous me faites peine.

Alors, saisissant d'une seule main le seau rempli d'eau, elle l'enleva de terre et le posa sur la table.

— Oh! la force et le courage du lion de Venise! s'écria Simon avec chaleur.

Bonne fut un peu piquée.

— Ne vous fâchez pas, cher ange, dit Fiamma à son amie; la prudence des serpens et la douceur des colombes vous restent en partage. Mais quant à cela, ajouta-t-elle en étendant son bras blanc et ferme comme du marbre de Carrare, sachez qu'il y a autant de différence entre mes muscles et les vôtres qu'entre vos collines de la Marche et nos montagnes des Alpes, entre vos petites graines de sarrazin et nos larges épis de maïs. Allons, Bonne, c'est vous qui êtes la dogaresse; je suis la montagnarde: c'est moi qui suis Marthe à mon tour; vous êtes Marie. Le Seigneur vous bénira; je vous cède mes droits. Mais chut! voici Mme Féline, ne disons pas de légèretés sur des choses aussi saintes; elle nous gronderait et elle ferait bien.

Tandis que Simon se condamnait à déjeuner, quoiqu'il fût trop oppressé pour en avoir envie, que Bonne, assise à table entre lui et Mme Féline, feignait d'écouter la relation de son voyage avec curiosité, afin d'avoir le droit de lui verser du cidre et de lui couper du pain d'orge; tandis que Mlle de Fougères jouait avec Italia, et luttait avec elle d'attitudes impérieuses en la contrefaisant et en imitant ses cris d'impatience, M. Parquet entra dans la chaumière.

— *Bravi tutti!* s'écria-t-il en voyant cette aimable compagnie; le ciel est favorable aux braves gens.—Et après avoir embrassé tendrement son filleul, il baisa la main de Mlle de Fougères avec assez de grace pour montrer qu'il avait été faire un tour de promenade à Versailles dans sa jeunesse. Puis, jetant un coup d'œil perspicace de l'un à l'autre: — Y a-t-il long-temps que vous n'avez reçu de nouvelles de monsieur votre père, belle demoiselle? demanda-t-il à Fiamma d'un air très significatif.

Cette question fut pour Simon comme une goutte d'eau froide sur un brasier. Il était en train de se laisser aller à de nouveaux

enchantemens; le seul nom du comte réveilla en lui mille réflexions pénibles. Il examina le visage de Mlle de Fougères, pour savoir si elle avait quelque appréhension du retour de son père; mais la noble harmonie de ce visage n'était jamais troublée par des craintes légères.

— Je l'attends demain, répondit-elle tranquillement; mais il se pourrait cependant qu'il fût déjà de retour, car il est si actif en toutes choses, qu'il part et revient toujours plus tôt qu'il ne l'avait projeté.

— Et s'il était à cette heure au château? fit observer Simon, incapable de maîtriser son inquiétude.

— Il y serait sans doute occupé déjà de mille soins, répondit-elle, et plus pressé de compter avec son régisseur que de toute autre chose.

Elle resta encore une demi-heure, affectant beaucoup de calme; puis elle mit son chapeau et pria M. Parquet de lui donner le bras jusqu'au château. Dès qu'il furent sortis de la chaumière : — Pourquoi ne m'avez-vous pas appris tout franchement que mon père était arrivé? lui dit-elle. Croyez-vous que je n'aie pas lu cela sur votre figure?

— En vérité ! fit l'avoué. Fin contre fin...

— Il ne s'agit pas de nous adresser des complimens réciproques, interrompit la pétulante Fiamma. Voyons, mon cher sigisbé, que signifiait votre physionomie? qu'avez-vous dans l'esprit?

— J'ai dans l'esprit, répondit Parquet d'un ton doux et paternel, que vous avez écouté un peu trop votre bon cœur, durant cette dernière absence de M. le comte. Je vous l'ai dit, Jeanne Féline est un ange de vertu; je ne vous souhaiterais pas de plus haute noblesse que d'être sa fille; Simon est un digne jeune homme qui mériterait de Dieu la faveur d'avoir une sœur telle que vous; mais votre père, qui n'entend rien aux relations de sentimens, si belles et si saintes qu'elles soient, blâmera certainement votre intimité avec cette famille de paysans. Il n'eût pas approuvé que vous vissiez Mme Féline sur le pied d'égalité, comme vous faites; à plus forte raison maintenant que voici son fils de retour. Vous savez tout ce que la malice du public peut imaginer en cette occasion. Avez-vous réfléchi à cela? ne croyez-vous pas que désormais, du moins pendant les semaines du séjour de M. de Fougères

au château, vous feriez bien de cesser vos relations avec la maison Féline?

— Je sais, mon ami, répondit Fiamma, que ce serait une conduite prudente, si tant est que l'intérêt personnel doive céder à l'absurdité, par crainte de querelles; je sais que mon père, tout en accablant M. Féline de complimens et de prévenances, le remercierait volontiers de ne pas répondre à ses invitations. Malgré sa ponctualité à saluer profondément Mme Féline et à lui demander de ses nouvelles dans la rue, il n'oserait lui offrir une chaise dans son salon, à côté de la femme du sous-préfet. Cependant il faudra bien qu'il en vienne là. Il m'en coûtera quelque peine; j'essuierai des admonestations ennuyeuses, et j'entendrai émettre des principes de morale et de bienséance qui feront bouillir mon sang dans mes veines; mais, comme à l'ordinaire, je tiendrai bon, je serai respectueuse, et ma volonté sera faite. Ne vous inquiétez donc de rien; mon père est un homme qu'il faut forcer à bien agir en le prenant au mot. Je me charge de faire dîner Mme Féline à sa table; chargez-vous d'amener M. Féline à lui rendre visite.

— Mais vous tenez donc bien à la société de ces Féline? demanda M. Parquet, qui voulait toujours savoir le fin mot de toute affaire, et ne commençait aucune démarche, si légère qu'elle fût, sans avoir confessé sa partie.

— J'y tiens comme je tiens à vous et à votre fille, répondit Fiamma avec fermeté. Si mon père croyait conforme à ses intérêts et à ses préjugés de m'éloigner de vous, pensez-vous que je ne résisterais pas de toutes mes forces à cette injustice?

— Vous avez une manière de dire, reprit maître Parquet tout attendri, qui fait qu'on vous obéit aveuglément; vous me feriez fabriquer de la fausse monnaie. Cependant, avant de vous céder, je veux, ma chère fille, pour me venger de l'ascendant que vous prenez sur moi, vous adresser quelques reproches. Vous n'avez pas assez de déférence pour votre père; vous lui faites trop sentir votre supériorité.... Écoutez-moi jusqu'au bout. Je sais que vous avez avec lui le meilleur ton, et que jamais une parole blessante n'est sortie de votre bouche; mais voyez-vous! si Bonne, avec tout votre respect extérieur, me traitait comme vous le traitez au fond de l'ame, j'aimerais mieux qu'elle m'arrachât ma perruque et

qu'elle me la jetât au visage, sauf à se rendre ensuite à mes raisons.

— Ah! monsieur Parquet, s'écria Fiamma d'un ton douloureux, pouvez-vous comparer la sympathie de cœur et la conformité des principes qui vous lient à votre fille, avec ce qui se passe entre M. de Fougères et moi? Je conviens que, dans ma conduite envers lui, je manque souvent de prudence...

— *Prudence!* interrompit M. Parquet avec un mouvement chagrin. Voilà de ces mots qui sont cruels à entendre! Je ne m'explique pas, Fiamma, que vous, si généreuse, si tendre, si dévouée pour nous, vous n'ayez pas dans le cœur le moindre sentiment d'affection pour votre père. Moi, je suis enchanté que vous ne lui ressembliez pas; je l'aime médiocrement, et vous, je vous chéris comme une seconde fille; mais enfin, cette clairvoyance, cette justice cruelle avec laquelle vous pesez les défauts de celui qui vous a donné le jour....

— Arrêtez, Parquet, s'écria Fiamma, et regardez le mal que vous me faites!

Parquet fut effrayé de l'altération de son visage et de la pâleur mortelle de ses lèvres.

— Eh bien! mon Dieu, s'écria-t-il à son tour, ne parlons plus de tout cela.

— Oh, mon ami! n'en parlons jamais, répondit la jeune fille en faisant un effort pour marcher, car vous me feriez dire ce que je ne veux pas, ce que je ne dois jamais dire à personne.

— Juste ciel! reprit Parquet, dont la curiosité s'éveilla vivement. A-t-il donc eu quelque tort exécrable à votre égard? Avez-vous contre lui des sujets de plainte assez terribles pour étouffer la voix du sang?

— Non, Parquet. Ce n'est pas cela, répondit-elle. Il y a dans ma vie un mystère que je ne peux jamais révéler, et dont je ne peux me plaindre qu'à la destinée. Ne m'interrogez pas, mais soyez indulgent pour moi et ne me jugez pas. Ma situation est si exceptionnelle, que mon caractère et ma conduite doivent être bizarres.

— Adieu, voici en effet la chaise de poste du comte dans la cour. Faites ce que je vous ai dit : *Vale et me ama.*

Pauvre enfant! pensa Parquet en retournant chez lui. Il faut qu'elle ait une ame bien orageuse, ou que ce Fougères soit un bien

méchant cuistre, avec ses ailes de pigeon! Allons! il y aura eu là quelque cas d'inclination contrariée. Ah! les jeunes filles! l'amour, c'est l'insecte rongeur qui s'attaque aux plus belles roses! Décidément, pour ma part, je renonce aux lois du trop aimable Cupidon, et je m'abandonne aux consolations d'une douce philosophie.

X.

Gouverné entièrement par la chère dogaresse (c'est ainsi qu'en raison de son caractère absolu et de ses manières impériales, l'érudit avoué avait surnommé Mlle de Fougères), M. Parquet céda à ses désirs et se contenta de lui adresser de temps en temps une tendre admonestation, à laquelle Fiamma mettait fin par des réticences mystérieuses. Au grand étonnement de l'avoué, Mme Féline et son fils reçurent au salon du château un accueil tel que, malgré l'extrême fierté de Jeanne et la méfiance ombrageuse de Simon, ils ne craignirent point d'y retourner plusieurs fois, et purent se trouver presque tous les jours avec Mlle de Fougères, soit chez eux, soit chez M. Parquet, sans craindre de voir ces précieuses relations interrompues par une intervention étrangère. L'avoué, qui seul connaissait à fond le caractère du comte, avait sujet d'être plus surpris qu'eux; car il ne l'avait jamais vu plier sous aucun ascendant, et il savait que ses formes gracieuses et son babil prévenant cachaient une opiniâtreté inflexible et beaucoup de despotisme. Sa fille était la seule personne de son ménage qu'il ne dominât point. Toutes les autres étaient réduites à une servilité qu'on eût pu prendre pour de l'amour, à voir le ton patelin dont il leur commandait en présence des étrangers, mais qui n'était rien moins que cela aux yeux de M. Parquet, initié aux mystères de l'intérieur. Il est vrai que Fiamma était un être organisé pour une résistance indomptable. Mais autant notre avoué avait jugé impossible que le père entravât les libertés de la fille, autant il lui avait semblé certain que jamais la fille n'obtiendrait un acte de complaisance paternelle. Leurs deux existences avaient marché côte à côte, s'effleurant tous les jours et ne se touchant jamais. Leurs goûts, en se montrant diamétralement opposés, semblaient consacrer irrévocablement ce divorce de deux êtres que la nature et la société

avaient condamnés à vivre sous le même toit, et que le sentiment des convenances enveloppait à cet égard d'un voile impénétrable pour le public. En voyant le comte vaincu, ou du moins entamé dans cette lutte mystérieuse, Parquet se livra à mille commentaires. Un homme qui savait le secret de toutes les familles, ne pouvait se résoudre tranquillement à ignorer celui-là. Cependant Fiamma, qui connaissait tous ses faibles et qui déployait toutes les coquetteries enfantines de son esprit pour le gouverner, seule au monde sut résister à sa curiosité et la museler.

Dans les premiers temps, Simon, résolu à s'observer héroïquement, eut beaucoup à souffrir. Toutes ses joies avaient un aiguillon empoisonné. Il se croyait toujours à la veille d'une explosion dont le dénouement devait le couvrir de honte et de remords. Mais peu à peu il se rassura. La conduite et le caractère de Mlle de Fougères vinrent à son aide d'une façon merveilleuse. Soit qu'elle eût deviné le secret de Simon et qu'elle employât toute la pudeur de son ame à en refouler l'aveu trop prompt, soit qu'elle portât dans son affection pour lui le calme d'une sagesse au-dessus de son âge, elle mit dans leurs relations le charme d'une confiance réciproque. En la voyant tous les jours, Simon découvrit qu'elle possédait au plus haut point la force et la tranquillité morales qu'excluent ordinairement des facultés impétueuses et des besoins d'activité comme ceux dont elle était douée. A l'emportement d'amour qui l'avait surpris d'abord, vinrent se joindre un respect et une vénération dont la douceur se répandit sur toutes ses pensées. Pendant six mois, cette sérénité fut si saintement soutenue de part et d'autre, que ces deux jeunes gens, dont l'un était bien presque aussi homme que l'autre, se crurent destinés à se chérir toute leur vie comme deux frères. Mais un évènement important dans leur vie uniforme et paisible vint réveiller chez Simon l'intensité douloureuse de son amour.

Au retour de l'hiver, M. de Fougères reçut la visite d'un parent de sa défunte épouse, qui arrivait d'Italie, chargé pour lui de valeurs considérables, réalisation de ses derniers fonds commerciaux, qu'il voulait placer en fonds de terre, pour *arrondir* sa propriété. Le comte n'était pas homme à accueillir froidement un hôte chargé d'or, et son estime pour le marquis d'Asolo était fondée déjà sur la fortune que possédait ce jeune patricien par

lui-même. Il lui pardonnait d'être républicain, parce qu'en Vénétie l'opinion républicaine n'engage pas à d'autre dévouement à la cause populaire qu'à la haine de l'étranger et à des actes de résistance contre lui dans l'occasion. Il plaisait au noble caractère de Fiamma de poétiser cet esprit libéral de ses compatriotes; mais elle savait bien au fond que la république de Venise était aussi loin de son idéal politique, que la France constitutionnelle l'était encore de Venise esclave. Elle n'en disait rien à Simon par orgueil national; elle s'en plaignit avec son compatriote, parce qu'elle n'eût pu lui faire partager ses illusions.

Elle avait vu quelquefois le marquis en Italie, et le connaissait assez peu; mais la vue d'un compatriote et d'un co-opinionnaire fut pour elle un évènement agréable au fond de son exil. C'était un bon jeune homme, extraordinairement cultivé pour un Lombard. Quoique un peu gros, il était d'une beauté remarquable; l'expression de son visage était sereine, noble et douce; la santé, le courage et l'amour de la vie brillaient dans ses yeux d'un tel éclat, qu'on eût pu parfois s'y tromper et y voir le feu de l'intelligence. Tout en lui inspirait la confiance et l'estime. Il avait un cœur aimant et sincère, le caractère loyal et brave, l'imagination vive et toujours prête pour la grande passion, comme cela est d'usage en son pays. Il était venu en France pour s'instruire des choses et des hommes, et il avait tiré assez bon parti de son voyage. Mais au milieu de son cours de philosophie et de politique, l'amour des aventures, si naturel à vingt-cinq ans, l'avait poussé en personne à Fougères, où la présence de sa belle cousine lui faisait espérer de bâtir un roman négligé en Italie.

C'était un de ces hommes un peu corrompus, mais encore naïfs, que le monde entraîne, et qui ne sont pas fâchés d'y paraître beaucoup plus roués qu'ils ne le sont en effet. Une femme d'esprit peut les rendre aussi sérieusement amoureux qu'ils affectent d'être incapables de le devenir, surtout si, comme Fiamma, elle ne songe pas à opérer ce miracle. Asolo était fort capable d'enlever sa cousine, si sa tête eût été aussi éventée qu'elle avait passé pour l'être dans sa province d'Italie, où ses courses à cheval et sa vie indépendante avaient, comme en Marche, excité, non le blâme, mais le doute et la curiosité de ceux qui ne voyaient pas de près sa conduite irréprochable. Il avait assez d'esprit pour la jouer et la

punir, s'il l'eût trouvée habile en coquetterie; mais quand il la vit si différente de ce qu'il l'avait jugée de loin, quand il la trouva si forte, si prudente, si fière, et en même temps si bonne, si franche et si naïve, il en devint éperduement amoureux, et au bout de huit jours passés près d'elle, il lui eût offert, s'il l'eût osé déjà, son nom et sa fortune, son sang et sa vie. Cette facilité à se prendre à l'amour, est le beau côté des ames que le vice entraîne facilement. Elle est plus remarquable en Italie, où les organisations plus fécondes et plus mobiles passent du plaisir grossier à l'exaltation romanesque, comme de l'apathie politique à l'héroïsme, avec une promptitude et une bonne foi extraordinaires. Ces ames ont plusieurs caractères opposés qui vivent dans le même être en bonne intelligence, chacun régnant à son tour. Asolo avait fait assez bon marché de son républicanisme dans le beau monde de Paris. Il l'avait un peu traité comme un habit de parade qui, n'étant pas de mode à l'étranger, devait être remplacé par le costume de bon ton du pays; mais quand il vit Fiamma si ardente et si romanesque sur ce chapitre, il reprit l'habit ultramontain, et les principes républicains retrouvèrent de l'éloquence dans sa bouche, grace à cette belle langue italienne où les lieux communs ont encore de la pompe et de la grandeur.

Dans les premiers jours, il adopta ce rôle pour lui plaire; mais avant la fin de la semaine, il était aussi convaincu que déclamatoire, et sans aucun doute il eût sacrifié son marquisat de Vénétie et versé tout son sang pour un regard de son héroïne.

Fiamma, confiante et bonne pour ceux qui semblaient penser comme elle, crut le voir à son état normal, et le prit en grande amitié. Cependant elle la lui eût fait acheter par quelque malice, si elle eût connu sa conduite antérieure dans les salons parisiens.

Le comte de Fougères, enchanté de son allié, le premier jour, en rabattit beaucoup lorsque cette explosion de patriotisme eut lieu. Il craignit que cet insensé ne le discréditât complètement, d'autant plus que, pour plaire à sa cousine, le Lombard affecta de terrasser le préfet et le receveur-général dans un déjeuner orageux où le bon vin aida à son éloquence. Les vulgaires amis du pouvoir ont ce bonheur inappréciable qu'entre eux ils se craignent, se regardent comme tous également capables de dénonciation. Le comte devint pâle comme la mort. Il était porté comme candidat à la

députation, et s'il avait fait de grands sacrifices pour racheter son fief, c'était dans l'espoir d'être pair de France un jour, quand le roi daignerait élargir les mailles du filet, et donner de l'élasticité aux institutions. Il lui fallut beaucoup d'habileté pour expliquer à ces hôtes ce que c'était que la république vénitienne, et pour leur prouver que le marquis venait de parler dans le sens aristocratique.

Mais toute chose a son bon côté pour le navigateur habile, attentif au moindre souffle du vent. Le comte crut bientôt s'apercevoir d'une différence extraordinaire dans les manières de sa fille, et espérant l'accomplissement d'un miracle dans ses idées, il fit entendre au cousin qu'elle serait un jour aussi riche qu'elle était belle. Sa joie fut grande quand le marquis lui répondit clairement qu'il serait le plus heureux des hommes s'il pouvait fléchir l'obstination avec laquelle sa cousine semblait s'être vouée au célibat, et qu'il suppliait le comte de lui laisser le temps de prouver son dévouement à cette belle insensible. La permission de prolonger son séjour à Fougères lui fut accordée d'autant plus vite, qu'il écouta fort peu attentivement l'énumération des biens du beau-père, ce qui montrait le désintéressement d'un homme vraiment épris, et peu chatouilleux sur la rédaction d'un contrat.

Cependant, comme le comte se souvint de l'opiniâtreté avec laquelle Fiamma avait refusé plusieurs propositions de mariage et avec quelle sécheresse elle avait traité, à Paris, tous les jeunes gens qu'elle avait soupçonnés d'avoir des prétentions à sa main, il ne regarda pas encore la partie comme gagnée, et conseilla au marquis de ne pas brusquer sa déclaration.

Les semaines s'écoulèrent donc pour le marquis d'une manière charmante au château de Fougères. De plus en plus amoureux, il conçut beaucoup d'espoir, car Fiamma lui ayant dit, dès le principe, qu'elle ne voulait pas se marier, ne lui reparla plus de ses projets pour l'avenir, et lui témoigna désormais une affection sincère. Dans l'attente du succès, le marquis, un peu impatient, un peu dépité de voir toujours la famille Féline et la famille Parquet s'opposer à de longs tête-à-tête avec sa cousine, mais plein de franchise dans le fond de l'ame et touché de l'amitié qu'on lui témoignait, vécut, pendant ces jours rigoureux de l'hiver, d'une vie chaude et pleine qui faisait diversion à celle du monde. Fiamma lui avait présenté ses amis du village, et elle avait prié ceux-ci

d'adopter la parenté de son cousin. L'esprit enjoué, l'originalité toute italienne de Parquet, et la grace modeste de Bonne, charmèrent le marquis. Il goûta moins Simon, dont les longs regards, tournés sans cesse vers Fiamma, lui donnèrent tout de suite à penser. Mais le calme des manières de celle-ci avec le jeune légiste, et la comparaison que le brillant marquis fit de cette figure maigre, pâle et souffrante, avec l'image radieuse que lui présentait son miroir, le rassurèrent bientôt; il était fat, comme tout Italien jeune et passablement fait, mais d'une fatuité qui n'a rien d'insolent, et qui se résigne d'autant mieux à manquer un succès qu'elle est plus certaine d'en obtenir beaucoup d'autres.

Quant à la mère Féline, Asolo n'y comprit rien du tout. Il pensa que l'affection de Fiamma pour cette vieille venait de quelque habitude de dévote, de quelque association de chapelet ou d'ex-voto. Jeanne passait sa vie à jeûner pour donner son pain aux pauvres; elle soignait les malades et instruisait les orphelins dans la religion. Le marquis pensa qu'elle était le ministre des charités, la surintendante des aumônes de la châtelaine; et empressé de complaire à tout ce qui plaisait à Fiamma, il se mit à chanter des cantiques à Mme Féline. Il avait une voix magnifique, et le soir, dans le silence du parc ou du verger, tous se taisaient pour l'écouter. La bonne Jeanne était émue jusqu'aux larmes de cette pure mélodie italienne qu'elle entendait pour la première fois de sa vie, et pendant ce temps le marquis se réjouissait de faire souffrir son pâle et silencieux rival.

On prétend que les femmes seules ont le secret de ces petites rivalités d'amour-propre. J'en appelle à tout homme de bonne foi. Est-il un de nous qui n'ait eu envie de jeter par la fenêtre un rival assez heureux pour attendrir par ses chants la femme que nous aimons? Ne sommes-nous pas jaloux de sa science, de son esprit, de sa réputation, de son cheval, de son habit? Ne trouvons-nous pas fort mauvais que notre maîtresse s'aperçoive de ses avantages? Plus ces avantages sont puériles, plus nous en sommes blessés.

Simon souffrait horriblement. Cette parenté, cette familiarité, ce dialecte qu'il ne comprenait pas, cette habitation actuelle sous le même toit, tout le blessait. Dans les premiers jours, cependant, il trouvait naturel que Fiamma eût du plaisir à retrouver un parent, un compatriote, un débris de sa chère république; mais lorsqu'il

vit cette prétendue visite se prolonger indéfiniment, et ce compatriote devenir un ami, il le craignit d'abord comme tel; puis, il découvrit qu'il était amoureux, qu'il cherchait à se faire aimer, et toutes les tortures de la jalousie entrèrent dans son cœur.

Trop fier pour montrer ses angoisses, sachant d'ailleurs qu'il ne pouvait faire à Fiamma ni question, ni reproche, sans trahir le secret d'une passion qu'elle devait ignorer, craignant par-dessus tout la vanité du Lombard, il résolut de s'éloigner, sauf à en mourir de désespoir.

George Sand.

(*La seconde partie à la prochaine livraison.*)

CHANTS DE GUERRE

De la Suisse.

Aucune poésie n'a été plus long-temps méconnue, dédaignée, que cette poésie simple, traditionnelle, que nous désignons sous le nom de poésie populaire, et il n'en est aucune qui présente plus de richesse et de variété. A une époque où la littérature était toute entière livrée à l'étude du style, à la recherche des formes sévères et élégantes, lorsque Boileau en France, Pope en Angleterre, Gottsched en Allemagne, présentaient à leurs compatriotes, comme modèles poétiques, le vers correct et châtié, le vers dépouillé de toute expression triviale, le vers portant l'habit à paillettes et les hauts talons, pour s'en aller dans le grand monde; à cette époque, il ne pouvait guère être question de cette pauvre poésie populaire, si insoucieuse de la forme, si peut faite aux allures de salon. De là vient que pendant plusieurs siècles, l'histoire de notre littérature est restée incomplète, car on ne voulait tenir aucun compte de ces œuvres primitives, de ces premiers bégaiemens poétiques de la foule au début de la civilisation. Un beau jour cependant l'ancienne poésie, et la poésie populaire qui s'y trouve enclavée, sortirent de cet oubli où elles avaient été si long-temps plongées, et vinrent nous surprendre avec leur naïf langage et leurs gracieuses fictions. Il arriva alors une révolution littéraire qui dut faire trembler au fond de sa tombe, dans le cimetière de Leipzig, l'ombre de Gottsched. La poésie élégante, aristocratique, fut obligée de s'incliner devant cette pauvre plébéienne qui s'en venait, après quatre ou cinq siècles de sommeil, redemander une part de

son héritage. La majestueuse Melpomène vit s'élever devant elle l'humble tréteau des sotties et des mystères; l'épopée héroïque, ce rêve ambitieux de tous les hommes du dernier siècle, nous parut froide et guindée à côté du roman chevaleresque de Chrétien de Troyes et de Robert Wace; le vieil Olympe s'en alla avec ses dieux, ses foudres, ses flèches et ses carquois, pour faire place à un monde de fées, de sylphes, d'enchanteurs, qui produisaient de merveillenses choses, et l'on vit des gens préférer à la trompette pindarique de J.-B. Rousseau ou de Lebrun le sifflet d'argent d'Oberon ou le cor d'ivoire de Robin-Hood.

La poésie populaire avait de nouveau fixé l'attention; on se mit à l'étudier, et plus on l'étudia, plus on y découvrit de sources fécondes, et de rameaux chargés de fleurs.

« La poésie populaire, dit le bon Montaigne qui l'avait comprise avant que les critiques s'en occupassent; la poésie populaire et purement naturelle a des naifvetez et grâces par où elle se compare à la principale beauté de la poësie parfaicte selon l'art, comme il se veoid ez villanelles de Gascoigne, et aux chansons qu'on nous rapporte des nations qui n'ont cognoissance d'aulcune science, ni mesme d'escripture (1). »

« Les chansons populaires, dit Herder, ce sont les archives du peuple, le trésor de sa science, de sa religion, de sa théogonie, de sa cosmogonie, de la vie de ses pères, des fastes de son histoire. C'est l'expression de son cœur, l'image de son intérieur, dans la joie et les larmes, auprès du lit de la fiancée, au bord du tombeau (2). »

Citerai-je encore en faveur de la poésie populaire ce témoignage d'un esprit fin et élégant et qui peut passer à bon droit pour classique?

« La ballade, dit Addison, le chant vulgaire que le peuple affectionne, ne peuvent manquer de plaire à tous ceux que l'ignorance ou l'affectation ne rendent pas incapables de comprendre une œuvre de poésie, car il est évident que les tableaux de la nature qui rendent cette ballade attrayante pour les lecteurs les plus ordinaires doivent également intéresser les lecteurs d'un goût raffiné (3). »

C'est dans la poésie populaire qu'il faut chercher non-seulement les premiers germes de la littérature, mais souvent les élémens de notre histoire Quand un peuple en est encore aux premiers degrés de civilisation, il n'écrit pas, il chante. Comme l'a dit un critique dont le nom est bien connu des lecteurs de cette *Revue* (4) :

(1) Essais de Montaigne, liv. I, chap. 54.
(2) Volkslieder. Introduction.
(3) Le Spectateur, n° 70.
(4) M. J.-J. Ampère.

« Dans les âges primitifs, l'individualité est presque nulle. Tous les membres du corps social sont au même degré de culture, ont les mêmes opinions, les mêmes sentimens, vivent de la même vie morale. L'imagination est un don à peu près universel; la poésie est partout, le poète est semblable aux autres hommes, seulement le don du chant est chez lui plus développé, et il chante ce qui est dans toutes les ames, dans tous les esprits, ce qui erre sur toutes les lèvres. »

Les premiers historiens des peuples du nord, ce sont les scaldes. C'est dans les sagas qu'il faut chercher l'histoire des guerres, et les hauts faits des héros scandinaves. Le Dieu de la Scandinavie, Odin, le Dieu suprême, ne parlait qu'en vers. Les scaldes étaient les favoris des rois, chaque chef de tribu, chaque *Jarl* d'Islande ou de Norwége, en avait toujours plusieurs à sa cour. On leur assignait une place distincte dans les batailles, afin qu'ils pussent suivre le mouvement des troupes, et chanter les exploits des guerriers. Non contens de rechercher les chants des scaldes, pendant leur vie, les rois d'Islande les écoutaient encore dans leur tombe. Un marchand faisait voile pour les côtes de Norvége. Le long du chemin, on aperçoit sur le rivage le tombeau du roi Fatnar; le marchand se lève et se met à raconter tout ce qu'il sait de la vie et des exploits de ce roi guerrier. L'équipage arrive au port, et la nuit, le marchand voit apparaitre l'ombre de Fatnar lui-même, qui lui dit : « Pour te récompenser du plaisir que tu m'as fait en racontant mon histoire, je te donne tous les trésors que tu trouveras dans mon tombeau (1). »

Les bardes ont été pour les peuples celtiques ce que les scaldes étaient pour les Scandinaves, des poètes populaires, des chroniqueurs. Combien de documens précieux nous aurions, si nous pouvions retrouver ces chants des Germains mentionnés par Tacite (2)! Malheureusement ils sont perdus, malgré le soin que Charlemagne, s'il en faut en croire Éginard, avait pris de les faire recueillir.

Après les scaldes, après les bardes, vient toute cette foule de poètes, dont les vers se répandent à travers le monde; jongleurs et ménestrels, troubadours et minnesinger (3). Le chant d'amour résonne aux bords de la Ta-

(1) Histoire de Suède, par Geiier.

(2) Germani celebrant carminibus antiquis (quod unum apud illos memoriæ genus est) Tuistonem, etc.

(3) Je crois pouvoir compter une partie des œuvres des troubadours et des minnesinger comme populaires; quoique leurs vers accusent une certaine étude d'art, et quelque travail de style, ils sont encore tout populaires par la forme, par le sujet, par la naïveté d'expression. Souvent aussi ils sont astreints à une forme bien plus négligée qu'on ne le pense. C'est ainsi, par exemple, qu'en Espagne le

mise, comme sous le ciel de la Catalogne. Le *lai* (1) s'en va du pays de l'Armorique au pays de Souabe, des plaines de la Normandie aux côtes de la Provence.

Le *fidler* ambulant porte la fiction poétique de village en village; le châtelain se la fait redire dans une de ses grandes salles, et le bourgeois l'apprend dans une de ses veillées. Nulle poésie n'a cueilli plus de fleurs le long de sa route. Elle a une lyre, où vibrent toutes les passions, où toutes les idées d'amour et de guerre, de liberté et de foi, ont leur corde d'argent ou leur corde d'airain. Les fées l'ont prise à son berceau, les sylphes l'ont entourée de leurs prestiges. Toute jeune elle a été recevoir le don des Péris. Elle s'est épanouie comme une belle plante au soleil d'Orient; elle a connu le palais moresque avec ses soupirs d'amour, et les jardins de Grenade avec leurs parfums d'oranger. Toute jeune aussi, elle a rêvé ses plus beaux rêves chevaleresques; Arthur et la table ronde; Lancelot du Lac, avec sa belle Genèvre; Charlemagne et le preux Roland; le Saint-Graal et ses pieux mystères. Ouvrez-lui donc la lice; c'est une héroïne qui a été sur le champ de bataille avec Bernard del Carpio ou Cid le Campeador. Donnez-lui une

trobador ne s'occupait ni de la rime ni des syllabes longues ou brèves. Il lui suffisait de former des lignes de six, sept ou huit syllabes. Si, par hasard, la rime se trouvait au bout, tant mieux; sinon, il ne s'en inquiétait guère. Ces vers, ainsi appondus l'un après l'autre, il cherchait à en former des strophes, et si leur phrase n'était pas close à la fin d'une strophe, ils la continuaient tranquillement, en sorte, dit Encina, que tout l'art du troubadour consistait à savoir faire les pieds des vers, pour mesurer ensuite et former les strophes. G. B. Depping. Sammlung der besten alt. span. Romanzen. Introd. p. XIII.

Warton dit que les poètes provençaux écrivaient dans une langue également intelligible aux savans et au peuple. (They introduced a love of reading and diffused a general and popular taste for poetry, by writing in a langage intelligible to the ladies and the people). The H. of english poetry, tom. I, pag. 151.

Herder prétend que les minnesinger peuvent être regardés comme poètes populaires. Volkslieder, 2 vol. Introd. p. 19.

Rosenkranz et Wendt disent que notre poésie a commencé par être populaire Voy. Handbuch einer allg. Gesch. der Poesie, par Rosenkranz, tom. III, p. 1. Ueber die Hauptperioden der schœnen kunste, par Amédée Wendt, p. 158.

(1) Le *lai* a parcouru toute l'Europe. Du moins ce nom se retrouve dans la plupart des états du nord et du midi: en allemand, *lied;* en islandais, *liod;* en anglo-saxon, *leod;* en irlandais, *lai;* en dialecte suisse, *liedli*, et dans le latin barbare des premiers siècles du moyen-âge on le désignait sous le nom de *leudus*. La chronique de Limbourg rapporte qu'au XIVe siècle la société des flagellans allemands chantaient en taisant leurs pénitences publiques des chants appelés *layse*.

place à votre foyer. C'est une bonne et naïve jeune fille qui vous dira la complainte de deuil et la complainte d'amour, comment est morte la belle Rosamonde (1), et comment la femme d'Asan-Aga quitta la tente où reposaient ses beaux enfans (2).

La poésie populaire a tout embrassé : chants de guerre, chants religieux, légendes historiques, légendes fabuleuses, la mythologie des Elfes, des géans, des nains, des koboldes, les croyances mystérieuses du christianisme, les tableaux les plus touchans du monde réel, et les rêves du monde idéal. A côté de la tradition féerique de Pierre de Stauffenberg (3), elle citera la ballade mystique de la Fille du sultan (4); à côté du cri de guerre des Walkeries (5), le conte plaisant de l'épreuve du manteau (6), l'histoire d'Henri-le-Lion et le *Te Deum* de la bataille d'Agincourt; la légende maudite du juif errant (7) et la légende vénérée de sainte Cunégonde. Cette poésie est si flexible et si variée! Elle s'adapte à tous les évènemens, elle reflète dans son miroir l'esprit de toutes les époques. Aujourd'hui, elle viendra édifier ses auditeurs avec le récit d'un pélérinage périlleux en terre sainte; demain elle l'égaiera avec les chansons de l'*Outlaw* et les tableaux de sa vie joyeuse dans la *Forêt-Verte* (8). Elle vous amusera avec ses vers à énigmes (9). Puis si une circonstance grave se prépare, si des dissensions

(1) Ballades de Percy, tom. II, p. 143. C'est sur la tombe de cette belle Rosamonde, maîtresse de Henri II, qu'on écrivit ces vers :

Hic jacet in tumba, Rosa mundi, non Rosa munda;
Non redolet, sed olet, quæ redolere solet.

(2) Légende morlaque, l'une des plus belles qui existent. Elle a été traduite plusieurs fois en français.

(3) Die Volkslieder der Deutschen, tom. II, p. 562.

(4) Nederlandsche Volkszangen de Lejeune, p. 147. Cette légende mystique se retrouve aussi en Allemagne, en Suède, en Danemark.

(5) Herder. Volkslieder.

(6) Ballades de Percy, tom. III, p. 2.

(7) Ballades de Percy, tom. II, p. 295.

(8) *Green wood* est le mot qui revient à tout instant dans ces ballades.

(9) C'est une chose que l'on rencontre fréquemment dans les poésies populaires du nord, que ces vers à énigmes. Ils étaient déjà en usage en Allemagne dès le XIII[e] siècle : on trouve plusieurs pièces de ce genre dans le Combat de la Wartburg. Il existe aussi quelques chants populaires, où un chevalier propose des énigmes à une jeune fille; elle les résout, et il l'épouse. Il est évident que ce genre de poésie, ainsi qu'un grand nombre de légendes du moyen-âge, est fondé sur une tradition antique, la tradition du sphinx.

civiles éclatent, la voilà qui se met en campagne et harcèle de ses flèches le camp ennemi (1). Plébéienne de naissance, elle a un instinct de popularité qui ne la trompe pas. Du milieu des châteaux où elle est appelée à comparaître, elle tourne encore ses regards vers la chaumière où elle est née. Elle a beau faire vibrer sa lyre au milieu des assemblées de princes et de chevaliers, son allure est plus libre et plus franche quand elle redescend les degrés de marbre du palais, pour chanter sous le tilleul où se réunissent les paysans. Elle se prête, pour un manteau de velours, pour une chaîne d'or, aux fêtes des grands; mais elle se donne tout entière aux larmes du peuple. Si vous la cherchez dans les temps de calme, vous la trouverez peut-être nonchalamment penchée sur le fauteuil de la châtelaine; si vous la cherchez dans les jours d'orage, vous la verrez courir à la hâte au milieu de la foule, prendre parti pour la majorité faible et opprimée, contre une minorité active et puissante, et sur cette même lyre qui n'exhalait que des sons si plaintifs et si tendres, faire vibrer tout à coup un accent mâle et énergique. Ainsi voyez : en Angleterre, elle se fait Anglo-Saxonne, et attaque, sous le nom de Robin-Hood, les shérifs normands (2); en France, elle s'en prend à toute heure aux vices des grands et aux vices du clergé; en Allemagne, elle s'élance au milieu de la guerre des paysans et soutient les idées de liberté religieuse; en Hollande, elle est du parti des gueux pour combattre le despotisme de l'Espagne; en Espagne, c'est elle qui répond aux demandes d'impôts d'Alphonse VIII : La liberté ne se vend à aucun prix.

El bien de la libertad
Por ningun precio es comprado (3).

En Suisse, c'est elle qui soutient les confédérés contre la domination de l'Autriche et les prétentions hautaines des nobles; car toute cette poésie, c'est l'image du peuple, c'est le peuple ingénieux et crédule, naïf et subtil, amoureux des idées superstitieuses, et accessible aux idées vraies; le peuple qui se soumet, tout en rêvant à son affranchissement, le peuple pélerin et guerrier, d'abord serf, puis homme libre, puis homme fort; d'abord caché derrière la tourelle du château, les murs de l'abbaye, et grandissant en silence jusqu'à ce qu'un jour il se lève et prenne la place de ses anciens comtes au château, de ses anciens prieurs à l'abbaye.

(1) Au temps de la réformation, la poésie populaire renferma souvent la polémique des divers partis.

(2) Dissertation sur le cycle populaire de Robin-Hood, par Edw. Barry. Paris, 1832.

(3) Romance d'Alphonse VIII. Depping, p. 193.

Chaque contrée a sa poésie populaire, expression fidèle du caractère de ses habitans, de leurs mœurs, de leurs préjugés et du degré de culture auquel ils sont parvenus. Elle s'altère plus vite, et s'efface chez les peuples qui ont de fréquentes communications au dehors et qui se modifient par leur contact avec les autres peuples. A mesure que les lumières se répandent à travers la société; à mesure que d'un idiome d'abord informe et confus, on voit se dégager les premiers élémens d'une langue plus correcte, la poésie populaire perd une partie de son pouvoir. Avec les progrès de la langue, arrivent les règles grammaticales; avec la syntaxe, on crée la prosodie. Ce qui n'était primitivement qu'un cri de l'ame, une émanation libre et spontanée de la pensée, devient un sujet d'études, un art établi sur des combinaisons prévues et astreint à des règles précises. Il n'y avait autrefois qu'une seule et unique poésie; dès ce moment il y en a deux : la poésie du monde lettré, la poésie écrite, que l'on accueille dans les salons, que l'on couronne dans les académies, et la poésie populaire qui devient le partage de la foule ignorante, et qui, à mesure que cette foule s'éclaire, descend de degrés en degrés les échelons de la société jusqu'à ce qu'elle tombe enfin dans l'oubli.

Il existe en Allemagne une légende où se trouve bien exprimé l'état d'abandon de cette poésie, et le respect que le peuple lui conserve encore, tout en la délaissant.

Un joueur de vielle qui a long-temps parcouru le monde et émerveillé les bourgeois de la cité et les paysans du village avec ses contes et ses chansons, se voit un jour tellement abandonné, tellement pauvre, que ne sachant plus à qui avoir recours, il entre, pieds nus, avec ses habits en lambeaux, dans une église pour y chercher un asile. Au fond d'une chapelle, il aperçoit une statue de sainte Cécile habillée magnifiquement, portant une couronne étincelante sur la tête et des souliers d'argent aux pieds. Or, comme sainte Cécile est la patrone des musiciens, le pauvre joueur de vielle ne croit pouvoir mieux faire que de s'adresser à elle. Le voilà donc qui se recueille, rappelle ses chansons les plus belles, et les chante avec ardeur et enthousiasme comme il les chantait dans sa jeunesse au milieu de la foule empressée de l'entendre. Tout à coup la statue de la sainte s'anime, elle s'incline, et prenant un de ses jolis souliers d'argent dont la piété des fidèles lui avait fait hommáge, elle le donne à l'artiste. Le bon joueur de vielle le reçoit en remerciant de tout son cœur la généreuse sainte Cécile, et ne perd pas un moment pour aller le vendre à un orfèvre. Mais le soulier est reconnu, et le malheureux vieillard est arrêté, mis en prison, et condamné à mort comme voleur et sacrilége. Au moment où on le conduit au supplice, il demande comme une dernière grace la permission de s'agenouiller encore aux pieds de sainte Cécile. On la lui accorde. Arrivé devant

l'autel, il se met à chanter comme la première fois, et il chante de toute son ame, car il y allait de sa vie; le peuple l'écoute déjà avec attendrissement, et soudain, ô miracle! la statue de la sainte se meut de nouveau, détache son autre soulier et le donne au condamné. Alors on le délivre de ses fers, et on le ramène dans la ville en triomphe (1).

Je ne sais si je me trompe, mais je trouve dans cette tradition l'allégorie vivante du sentiment de vénération que le peuple conservait encore pour sa vieille poésie. La foule l'abandonne et les saints la protégent; le monde la condamne et les saints la sauvent. Il y a une touchante idée d'amour et de piété à placer ainsi sous la sauvegarde de la religion les choses qui courraient risque d'être profanées dans ce monde.

Chez les peuples enclos dans leur contrée par la mer, par les montagnes, par le désert, la poésie populaire est toujours plus riche et conserve plus long-temps son type d'originalité (2). C'est ainsi qu'en France, si nous n'admettons pas comme poésie populaire une partie de nos anciennes romances, de nos fabliaux, je ne sais où nous la trouverons, tandis qu'elle apparaît à chaque pas dans les montagnes de l'Ecosse, dans les forêts de la Scandinavie, dans les contrées sauvages habitées par les montagnes.

M. Fauriel nous à révélé dans un ouvrage plein de faits et de détails intéressans les chants héroïques des Klephtes et des Souliotes (3).

Herder, dans ses *Volkslieder*, nous a appris le chant d'amour du Lapon (4) et le chant de mort du Groënland (5), pareil au myriologue de la Grèce.

Un autre écrivain allemand, Rühs, l'auteur de l'*Histoire de Suède* et de l'*Histoire du moyen-âge*, parle de la poésie populaire de deux autres contrées, dignes d'entrer en comparaison avec le Groënland.

« Il y a peu de peuples, dit-il, aussi ignorans que les habitans du Kamtschatka. Cependant tous les voyageurs vantent la mélodie et la nature des chants dont ils se servent dans toutes les circonstances, soit pour exprimer leurs passions, soit pour manifester leur joie ou leur tristesse. Ils ont une source inépuisable de sujets poétiques. Chaque rencontre, chaque évènement leur donne occasion de chanter. Il y a dans leur poésie un arrangement technique, mais elle est fort simple, sans rimes, astreinte seulement à certaines répétitions (6). »

(1) Volkslieder d'Erlach, tom. II, pag. 375.
(2) Depping. Recueil de romances espagnoles. Introduction.
(3) Chants populaires de la Grèce moderne, 2 vol. in-8°.
(4) Volkslieder de Herder, tom. I, p. 264.
(5) Id., tom. II, p. 128.
(6) Edda, p. 61.

« Un autre peuple du nord, dit le même historien, les habitans de la Finlande, ont une poésie beaucoup plus développée. Eloignés par la nature de leur climat de toute influence étrangère, ils se sont cultivés eux-mêmes, ils ont eux-mêmes formé leur langue qui diffère évidemment de la langue slave et germanique dont elle n'a fait qu'emprunter quelques mots sans prendre leur construction.

« L'une des principales règles de leur poésie est l'allitération (1). Tous les mots, ou du moins deux mots de chaque vers doivent commencer par la même syllabe ou par la même lettre, comme par exemple dans ces deux vers :

*K*ooka *k*ulki *k*unigamme
*A*dolphe Fredrich *A*rmollinem (2).

« Ils ignorent l'usage de la rime. En vain, quelques savans qui avaient voyagé en pays étrangers, voulurent l'introduire parmi eux; elle n'obtint aucun succès.

« Les paysans de la Finlande composent eux-mêmes leurs chansons; les femmes s'occupent aussi beaucoup de poésie, surtout dans les provinces les plus éloignées de la mer, par conséquent les moins visitées par les étrangers. Ils n'ont aucune théorie poétique; l'oreille et le sentiment sont leurs seuls guides. La plupart de ceux qui composent ces chansons ne savent pas écrire; ils sont obligés de se souvenir de tous leurs vers. Cependant il en est quelques-uns qui ont essayé de se former des signes d'écriture sur le modèle des caractères d'imprimerie.

« Comme tout le monde fait des vers, il n'existe, à vrai dire, aucune classe d'hommes que l'on désigne sous le nom de poètes. S'il arrive pourtant que quelqu'un se distingue entre tous les autres, par ses compositions, on lui donne le titre honorifique de *Runonickat* (maître de chant).

« L'hiver, quand les habitans des contrées les plus reculées de la Finlande entreprennent leurs longs voyages vers les villes situées sur la côte, ils se réunissent par petites caravanes, et le soir assis autour de l'âtre, tous ceux d'entre eux qui font des vers se choisissent un ami qui les accompagne avec le *kandele* (3), et chantent l'un après l'autre leurs plus belles chansons.

(1) L'allitération se retrouve encore au XVIe siècle dans quelques ballades anglaises, notamment dans celles de *Little John Nobody*. Percy, tom. II, p. 124.

(2) Alors voyageait notre roi Clément Adolphe Frédéric.

(3) Le kandele est un instrument à cordes en forme de violon, inventé par Waïnamoïnem, dieu suprême de la Finlande. Quand le dieu apporta cet instrument sur terre, dit la tradition, aucun mortel ne savait l'art de s'en servir. Lui le

« Ils attribuent à la poésie un pouvoir magique (1). Ils ont des chants avec lesquels ils croient pouvoir éteindre le feu, guérir les blessures. Ils en ont contre les maladies, contre les morsures de serpent, contre la colère de leurs ennemis, comme ils en ont aussi pour faire un heureux voyage et obtenir une bonne chasse. »

L'Espagne est le premier peuple qui ait commencé à recueillir ses chants populaires. Son romancero était imprimé dès le XVIe siècle (2).

L'Italie n'a point de poésie populaire; elle s'est élevée trop vite à la poésie artistique. Quand une nation commence par avoir un Dante et un Pétrarque, il ne faut pas penser à la voir redescendre à la forme ignorante du chant populaire. On a cependant publié en Allemagne un recueil de poésies populaires italiennes; mais il offre bien peu de pièces qui méritent réellement ce titre (3).

En France, il y a eu, depuis une vingtaine d'années, un mouvement d'étude admirable dans le domaine de notre ancienne littérature. Rien de spécial n'a été fait pour l'histoire de la poésie populaire. Je ne connais là-dessus que deux ouvrages, et tous deux sont empruntés à une nation étrangère. Ce sont les *Chants populaires de la Grèce*, de M. Fauriel, et les *Ballades anglaises* de M. Loève-Veimars (4). Il y aurait, nous le croyons, de vrais trésors littéraires à puiser dans l'étude de nos divers idiomes de province, et des œuvres naïves qu'ils ont produites. Cette source toute nouvelle de poésie a été indiquée à différentes reprises dans les travaux de la société des antiquaires (5), dans quelques articles de la *Revue des Deux-Mondes*; mais elle n'a été qu'indiquée. Les Allemands ont voulu être plus

prit, et au moment où il en fit vibrer les cordes, les animaux de la terre, des eaux et des airs, s'approchèrent pour l'écouter, et lui-même se sentit tellement attendri, qu'il pleura, et ses larmes tombèrent comme des perles le long de sa robe. (Geschichte des Heidenthums in nordlichen Europa, von F.-J. Mone, tom. I, p. 54.)

(1) La même croyance se retrouve dans l'Edda. Snorro dit qu'Odin enseigna le chant et la magie aux Ases par les Runes et par ses poésies. Avec ces chants, il pouvait changer le vent, éteindre les flammes, apaiser l'orage, et se transporter dans les contrées lointaines.

(2) Le premier recueil de romances espagnoles est celui de Ferdinand de Castille. Il fut publié en 1510. Le *Cancionero de Romances* parut à Anvers en 1555; le *Romancero historiado* de L. Rodriguez en 1579.

(3) Egeria raccolta di poesie italiane populari, par G. Müller et O.-L.-B. Wolff.

(4) Ballades anglaises et écossaises, par M. Loève-Veimars, Paris, Raynouard, 1824.

(5) Mélanges sur les langues, dialectes et patois. Paris, 1831.

savans que nous. Ils nous ont gratifiés de deux recueils de poésies populaires qui sont bien la plus pitoyable chose que je connaisse (1). Il serait par trop triste de penser que nous n'avons point de meilleure chanson populaire que nos complaintes de village : *Malbrough s'en va-t'en guerre*; ou bien : *A boire! à boire!* etc. Herder a traduit et publié, dans ses Volkslieder, deux pièces empruntées à notre littérature, et qu'il donne comme chants populaires. La première est la romance de la comtesse de Linda (2); la seconde est cette jolie et gracieuse chanson attribuée à Henri IV :

Viens, aurore, je t'implore,
Je suis gai quand je te vois, etc.

Espérons que pour l'étude de notre littérature nous ne resterons pas en arrière des étrangers.

L'Angleterre, l'Ecosse, c'est là, comme on le sait, le pays des vieilles ballades et des fictions populaires. Nulle part peut-être, si ce n'est en Allemagne, les traditions poétiques anciennes ne se sont conservées aussi longtemps. Il n'y a pas plus de trente ans que Walter Scott se faisait encore redire ces vieilles chansons par la mère de Hoog, le poète, et c'est d'elle qu'il a appris sa belle ballade de lord Thomas et d'Anne la jolie. Aussi les poésies populaires ont-elles donné lieu à d'importans travaux en Angleterre. Le premier de tous est celui de Percy (3). C'est de tous les ouvrages du même genre celui qui a peut-être le plus contribué à propager au dehors le goût des poésies traditionnelles, en montrant combien de riches documens on pouvait y puiser pour l'histoire de l'art, et pour l'histoire d'une nation. Après sont venus les travaux de Warton (4), Ellis (5), Ritson (6), Ewan (7), Jamieson (8), et Walter Scott clot dignement cette liste d'œuvres érudites avec ses chants du *Border* (9).

La Hollande est riche aussi en chants populaires, surtout en chants religieux et mystiques et en légendes historiques. Toutes ces anciennes poésies étaient éparses dans divers recueils, connus sous le titre de *Blauwboekjies*.

(1) L'un est de M. Büsching, l'autre de M. O.-L.-B. Wolff.
(2) Recueil de romances, 1767.
(3) Reliques of ancient english poetry, 2 vol. in-8°.
(4) The history of english poetry, 4 vol.
(5) Specimens of early english metrical romances, 3 vol.
(6) Ancient english metrical romances.
(7) Old Ballads, 1 vol.
(8) Popular songs.
(9) Border's Minstrelsy.

M. W. Lejeune en a réuni les plus remarquables, et en a fait un recueil qui mérite d'être étudié (1). M. H. de Fallers-Leben, l'un des philologues les plus distingués de l'Allemagne actuelle, en a publié en autre recueil, et y a joint des notes intéressantes (2).

Mais aucune nation n'a égalé les Allemands, soit dans l'étude de leur propre poésie populaire, soit dans celle des poésies populaires étrangères. Outre leurs recueils nationaux formés par Büsching, Van der Hagen, Gœrres (3), Brentano (4), Erlach (5), ils ont encore cet excellent choix de chants populaires de toute nation, traduits et publiés par Herder; puis les chants populaires de la Russie, par Gœtze; du Danemarck, par Grimm; de la Bohême, par Hauker; de la Suède et de la Hollande, par O.-L.-B. Wolff; ceux de la France et de l'Italie que nous avons cités, et un recueil de romances espagnoles très estimé (6).

De tous ces chants, il en est peu qui présentent un ensemble aussi régulier, et autant d'intérêt, que les chants suisses, soit sous le rapport de la forme, soit sous le rapport des faits historiques qu'ils retracent.

A voir ce beau pays de la Suisse séparé des contrées qui l'environnent par des montagnes, barricadé par ses forêts et ses rochers, on le dirait bien à l'abri de toute invasion étrangère. A voir toutes ces jolies villes qui se mirent dans les lacs bleus, qui croirait qu'une telle contrée puisse être le théâtre de la guerre? Si jamais, par un beau jour d'août, vous avez visité Neuchâtel, au milieu de ses sources limpides et de ses coteaux de vigne; si vous avez, comme Byron, vogué paresseusement avec une voile pareille à une aile insoucieuse (*noiseless wing*), sur le lac Léman, ou si, vous avançant dans les cantons plus reculés, vous vous êtes mis un matin à contempler les mille reflets de cette écharpe d'or qu'on appelle la cascade du Staubbach; si vous avez pénétré dans les paisibles et mystérieuses vallées des Grisons, dans les bois de l'Oberhasli, qui de vous n'a rêvé involontairement aux idylles de Gessner? qui de vous n'a pensé que l'histoire d'une telle contrée devait être bien calme, bien régulière; et cependant cette his-

(1) Proeven van de nederlandsche Volkszangen sedert de XVe eeuw, 1 vol.

(2) Horæ belgicæ. Pars secunda, 1 vol.

(3) Altdeutsche Volks und meister Lieder, 1 vol.

(4) Des Knaben Wunderhorn, 3 vol.

(5) Die Volklieder der Deutschen, par le baron d'Erlach, 4 vol. Le quatrième n'a pas encore paru.

(6) Florestas de rimas antiguas de M. Bohl de Fabre, 3 vol. On peut joindre aussi à cette énumération le recueil de M. Depping, que nous avons déja cité, publié à Leipzig, en 1817; celui de M. Grimm: Silva de romances viejos, et les chants de l'Edda: Lieder der alten Edda, 1 vol.

toire est on ne peut plus animée et dramatique. La nature a, il est vrai, mis à chaque pas dans ce pays une enceinte de rochers et de montagnes, comme pour le garantir contre toute agression. Mais au sommet de ces montagnes, sur la cime de ces rochers, jadis les oppresseurs de la Suisse avaient élevé leurs remparts. Chaque vallée avait son maître, chaque ville sa forteresse. Le despotisme se posait là-haut, les armes à la main, et le peuple gémissait à ses pieds. Il lui a fallu des siècles entiers pour renverser ces tours menaçantes qu'il avait lui-même aidé à construire.

La Suisse, restreinte dans ses limites géographiques, n'a jamais pu penser à étendre son influence au dehors, et comme elle ne songeait point à inquiéter ses voisins, elle avait le droit de penser que ses voisins ne l'inquiéteraient pas. Mais elle était placée entre de grands états qui, la voyant faible, trouvaient fort commode de se la partager. Ainsi, son histoire est toute contenue dans ses limites territoriales. Elle ne va pas chercher l'ennemi, elle le repousse. Ses champs de bataille, ce sont ses vallées, ses côteaux, c'est Sempach, c'est Morat; elle illustre elle-même par son héroïsme le pays qu'elle occupe; elle ne porte pas la guerre au-delà de ses montagnes, mais cette guerre revient à tout instant la provoquer et lui mettre les armes à la main.

Voici d'abord venir ses princes et abbés qui l'oppriment, ces puissans comtes de Toggenbourg (1), de Kybourg et de Neuchâtel qui l'accablent de corvées et d'impôts. La Suisse est patiente. Elle souffre long-temps; elle voit s'élever la forteresse de ses maîtres, et elle ne dit rien; elle passe devant le chapeau insolent de Gessler, et elle s'incline. Quand elle se sent lasse enfin de porter le joug; quand la mesure de ses maux est comblée, elle hésite encore, elle ne se lève pas en masse. Son pacte de confédération ne s'agrandit que peu à peu. Trois hommes seuls s'en vont au Rutli prêter le serment de liberté, et quand la flèche de Guillaume Tell déchire la poitrine de Gessler, Guillaume Tell est seul entre les rochers. Mais une fois la première étincelle jetée, l'incendie s'allume et court de canton en canton, de village en village. Chacun se souvient des injustices qu'il a subies et des vengeances à exercer. En vain les anciens maîtres de la Suisse se retranchent dans leurs remparts, et rassemblent leurs vassaux; le peuple ne s'effraie ni des cris de mort lancés contre lui, ni du nombre de ses adversaires. Le beffroi sonne dans la cité, et le village et la chaumière y répondent. Le

(1) C'est un de ces comtes de Toggenburg qui, trouvant un jour l'anneau de sa femme au doigt d'un de ses serviteurs, fit écarteler ce malheureux, et jeta la comtesse par la fenêtre, sans autre forme de procès. L'anneau avait été pris par un corbeau, et retrouvé par le domestique, qui se disposait à le rendre, quand le farouche comte lui fit si lestement son procès.

pâtre quitte ses troupeaux, l'artisan son atelier; tous se tendent la main; tous marchent au même but; le patriotisme leur apprend l'art de la guerre, et l'amour de la liberté en fait des héros. La Suisse a ses Léonidas, ses Cincinnatus. Les armées exercées s'enfuient devant ces soldats d'un jour. L'Autriche elle-même laisse ses drapeaux sur le champ de bataille, et le duc Léopold tombe sous le glaive d'un paysan (1).

C'est là l'un des premiers cycles de la Suisse. Ce cycle se termine par la victoire, par l'adjonction successive des autres cantons aux trois premiers cantons confédérés. Les seigneurs ont renoncé à leurs priviléges. L'Autriche a demandé la paix. L'antique Helvétie va-t-elle être tranquille? Non, car là-bas au duché de Bourgogne, un homme se lève contre elle, un homme terrible dans sa colère, inébranlable dans sa volonté. C'est le duc Charles que son époque a surnommé le téméraire, et la postérité a confirmé ce nom. Il a juré haine à la Suisse, et dans sa haine, il lui a envoyé pour gouverneur Pierre de Hagenbach. Pierre de Hagenbach est le Gessler bourguignon du XV[e] siècle. La Suisse cherche son Guillaume Tell, et, ne le trouvant pas, elle se fait justice elle-même. Un jour, le peuple envahit le château du gouverneur; on l'arrête, on le met en prison, on le juge, et il est exécuté à Colmar, sous les yeux de huit mille spectateurs. Le duc rugit comme un lion quand il apprit la mort de son gouverneur. Il envoya d'abord Étienne de Hagenbach avec 15,000 hommes pour prendre possession du pays insurgé, puis il arriva lui-même avec une armée quatre fois plus nombreuse. Toute la confédération courut aux armes, et se jeta au-devant de l'ennemi. Ai-je besoin de raconter les détails de cette guerre? Qui de nous ne connaît les trois défaites de Charles-le-Téméraire, la sanglante journée de Grandson et l'ossuaire de Morat?

Après cette lutte contre la Bourgogne, vient la guerre de Souabe, moins terrible en apparence, mais plus longue et plus désastreuse. Puis, quand la Suisse se lève victorieuse, quand sa gloire se répand de toutes parts, quand les rois veulent avoir pour garde ses soldats, voici que la réforme arrive, et les dissensions religieuses se répandent à travers tout le pays. Le lien de la confédération se dissout. Les cantons prennent les armes, et cette fois ce n'est plus pour marcher de concert au-devant de l'ennemi, c'est pour se battre, frères contre frères, communauté contre communauté Oh! c'est une guerre horrible! une guerre qui ne laisse plus aucun sentiment de pitié dans le cœur, qui dépouille tout à coup les Suisses des nobles vertus dont ils étaient parés autrefois. Quel abîme entre le patriotisme du XIV[e] siècle et le fanatisme religieux du XVI[e], entre l'héroïque Winkelride s'élançant au-devant des piques ennemies pour frayer un passage à ses compagnons

(1) Bataille de Sempach, 1386.

d'armes, et Thomas Schmoucker décapitant lui-même de sang-froid son frère Lienhard, comme une victime expiatoire pour les péchés du monde!

La scission religieuse amène une désolation générale dans cette contrée naguère si unie et si forte, et les prédications, les libelles, les luttes des deux partis ne font qu'envenimer la plaie. Puis vient la guerre de trente ans, puis le soulèvement du peuple contre les familles puissantes des divers cantons, et quand le premier cri de notre révolution retentit au-delà du Jura, Lausanne, Vaud, Bâle, Fribourg, étaient déjà en insurrection.

Veut-on voir tous ces faits retracés avec enthousiasme, et cependant avec une grande vérité, il faut lire les chants de guerre de la Suisse. C'est là son histoire détaillée et complète, histoire qui suppléerait au besoin à celle de L. Meyer, de Zschokke ou de Jean de Müller..

Ces chants embrassent un espace de plus de quatre siècles, depuis le commencement du XIIIe jusqu'à la fin du XVIIe. Il en existe un très grand nombre, sur chaque circonstance grave, sur chaque bataille (1). La plupart sont encore inédits. D'autres ont paru dans divers recueils. J. de Müller en cite plusieurs dans son ouvrage, et Diebold Schilling a le premier publié ceux de son contemporain Veit-Weber (2).

Tous ces chants sont écrits dans l'ancien dialecte suisse. Les poètes allemands modernes ont voulu quelquefois les rajeunir, et n'ont fait souvent que les gâter (3). Le style de ces chants est essentiellement simple, naïf, un peu rude, un vrai style de chronique crédule et conteuse. Ce qui échauffe le cœur de ces anciens poètes, c'est le patriotisme, c'est la liberté; on voit qu'ils sont tous animés de ce sentiment que leur vieux Boner de Berne a chanté : « La liberté orne la vie; la liberté nous donne la joie et le courage. Elle ennoblit l'homme et la femme, elle enrichit le pauvre. La liberté est le trésor de l'honneur, c'est elle qui couronne la parole et l'action. »

Tous ces hommes chantent pour célébrer les combats qu'ils ont soutenus, et la victoire qu'ils ont remportée. Leur but n'est point de faire de beaux

(1) M. Wyss, professeur à Berne, auteur d'un recueil de légendes suisses très estimé, avait rassemblé ces chants populaires, et en avait déjà formé un manuscrit de quatre volumes in-folio. La mort est venu le surprendre avant que sa collection fût complètement achevée.

(2) Description des guerres avec la Bourgogne, et d'autres évènemens remarquables de la Suisse. Berne, 1743; in-folio.

(3) J'en excepterai M. E. Rochholz, qui vient de publier à Berne, sous le titre de *Eidgenossische Lieder-Chronik*, un recueil de chants populaires suisses. Il a, il est vrai, rajeuni et quelquefois abrégé ces anciens poèmes, mais toujours avec beaucoup de goût. Ce recueil est d'ailleurs très recommandable par les notes historiques et bibliographiques qui y sont jointes.

vers bien harmonieux, mais de raconter dans tous ses détails l'histoire d'une guerre, et de citer les noms de ceux qui se sont distingués. Aussi ne cherchez pas dans leurs œuvres ce travail d'esprit qui brille ailleurs dans la poésie artistique, ou ces effets puissans d'imagination qui abondent dans les chants du nord, dans les légendes d'Allemagne, et le *Kampeviser* danois. Ce sont des pâtres, des paysans qui ont quitté le soc de la charrue pour prendre la lance et l'épée, et qui se reposent de leurs fatigues de guerre, en racontant ce qu'ils ont vu. Les métaphores poétiques, les images sont rares dans leurs chants. Tout ce qu'ils osent se permettre, c'est de faire du duc Léopold un lion; de Berne, un ours indompté (1), et de représenter la Suisse sous la figure d'un taureau intrépide. Ils appellent Hagenbach, leur ennemi, un sanglier, et s'écrient qu'ils ne veulent pas lui obéir comme des animaux apprivoisés. Vous ne trouveriez, du reste, dans leurs chants ni trace d'érudition, ni souvenir mythologique. Ils ont la foi du christianisme, et ils invoquent Dieu et la Vierge Marie.

Je ne connais rien qui ressemble mieux au romancero espagnol pour la simplicité du récit et les détails de faits et de dates. Quelquefois le poète commence ainsi que nos anciens trouvères (2) par une allocution aux auditeurs ou une invocation à Dieu :

« Écoutez la nouvelle que je viens vous apprendre. »

« Écoutez l'histoire terrible que l'on raconte dans le pays. »

« Je veux vous chanter une chanson, une chanson toute nouvelle. »

« Au nom de Dieu, ainsi soit-il, au nom de Marie, je commence mon chant. »

« Je vais vous conter tout ce que j'ai appris de plus curieux. Je chante avec joie, et je prie la Vierge Marie et son fils de venir à mon secours. »

« Au nom de Dieu, je vais vous dire un chant tout nouveau; au nom de la passion du Christ qui nous a rachetés du péché, puisse le Seigneur nous protéger (3)! »

Puis le poète entonne son chant de bataille, et, comme les auteurs du romancero (4), il n'oublie pas d'indiquer la date précise :

(1) La première métaphore provient sans doute de ce que Léopold portait l'ordre du Lion; la seconde est empruntée aux armes de Berne.

(2) De la Rue, *Essais historiques sur les Bardes, les Jongleurs, les Trouvères*, tom. I.

(3) Débuts de diverses chansons des XIIIe, XIVe, XVe siècles.

(4) Andados treinta y seis annos,
Del Rey don Alfonso el casto;
En la era de acho cientos
Y cincuenta y tres hentrado. Depping, p. 21.

« C'était en l'an 1386 que la grace de Dieu se manifesta à nous d'une manière miraculeuse. Le jour de fête de saint Cyrille, il protégea les confédérés, comme je vais vous le dire et vous le chanter (1). »

Il raconte ensuite comment les armées arrivent en présence l'une de l'autre, comment l'action s'engage, et quand la victoire est décidée, il compte les morts et les mourans, tous les objets perdus par l'ennemi, comme par exemple dans ce chant de la bataille de Grandson :

« Les confédérés trouvèrent beaucoup d'or et beaucoup d'argent. Ils trouvèrent un fauteuil tout en or, et ce qui les réjouit surtout, ce fut de découvrir quatre cents bonnes carabines et des chaînes en fer.

« Le duc perdit aussi son sceau. On trouva une étoffe en soie avec des couronnes de perles; on trouva dans le sang une chasuble, une mitre d'évêque avec des ostensoirs en or. Et son épée en or, garnie de diamans, il la perdit aussi. Jamais, depuis que la Bourgogne guerroye, elle ne subit un affront plus amer. »

Dans le chant de la bataille de Morat, le poète raconte avec une joie cruelle le désastre des ennemis.

« La bataille s'étendit à deux milles à la ronde; à deux milles à la ronde, la puissance du duc fut vaincue et anéantie, et la mort de nos frères d'armes massacrés à Grandson fut vengée avec du sang à deux milles à la ronde.

« Combien d'ennemis tua-t-on? On ne sait pas au juste. Moi j'ai entendu dire que de soixante mille il en fut tué ou noyé vingt-six mille.

« Et croyez-moi sur ma parole. Nos confédérés ne perdirent pas plus de vingt hommes, ce qui montre bien que Dieu protége jour et nuit les hommes hardis et pieux (2). »

Quelquefois le poète se complaît dans l'énumération des troupes confédérées, et l'on dirait d'une page d'épopée antique transportée dans un chant suisse :

« Alors on vit venir les hommes pleins de force de Fribourg; chacun se plaisait à les voir si bien armés; car c'était une troupe brillante, et partout où ils passaient, le peuple voulait les observer.

« Alors Willingue la vieille, portant ses couleurs bleue et blanche, et Waldshut avec ses hommes noirs. Puis vint aussi Lindau avec ses couleurs verte et grise; et Bâle avec maint guerrier intrépide.

« Là, se trouvaient aussi les Souabes et beaucoup d'autres villes, telles que Meinssett et Rotwill qui s'étaient parées. Quand on jetait les yeux vers Schaffouse, on apercevait aussitôt Constance et Ravensburg.

« Puis Zurich apparaît, et Schwytz, Berne, Soleure, Francsfeld, et tous

(1) Chant de Sempach.

(2) Chant de Morat, par Veit-Weber.

ceux de Glaris, de Lucerne. Maint village, mainte ville voit passer les confédérés et ne se lasse pas de les voir (1). »

Tous ces chants suisses ne portent pas cependant le même caractère. En les examinant l'un après l'autre, on y reconnait facilement l'empreinte d'un esprit national qui se modifie d'après les évènemens, et l'on pourrait diviser toute cette poésie populaire des états confédérés en trois époques assez distinctes. La première embrasse leurs guerres contre l'Autriche. C'est un temps de luttes patriotiques, d'efforts généreux, le temps de Stauffacher, de Walther Furst et d'Arnold de Melchtal, l'âge d'or des mœurs helvétiques. Le 1er janvier de 1308 vit poindre l'aurore de leur liberté, et la bataille de Morgazten leur donna les premières espérances d'avenir (2).

La Suisse alors commence seulement à essayer ses forces. Elle est pleine de courage, et cependant elle doute encore d'elle-même. Elle se couvre de gloire, et cette gloire ne l'enorgueillit pas. Elle n'ose encore se croire assez puissante pour s'affranchir, elle se recommande à Dieu et fait bénir ses étendards dans les églises. Toutes les poésies populaires de cette époque sont empreintes de ce sentiment de courage civique et d'humilité chrétienne. Quand Léopold vint attaquer les Suisses à Sempach, ils étaient au nombre de 1500 campés au-dessus de la colline. C'était le temps de la moisson, ils se jetèrent à genoux au milieu des blés comme les Vendéens de 1793; ils invoquèrent le secours du ciel, puis ils se relevèrent avec une mâle résolution, et marchèrent au-devant de l'ennemi. Le chant populaire de cette bataille a fidèlement conservé ce fait :

« Les Suisses religieux tombent à genoux, et prient le ciel à haute voix : « O Jésus-Christ, Dieu puissant, au nom de ta mort et passion, donne-nous ton appui à nous pauvres pécheurs. Délivre-nous de l'angoisse et du danger. Dieu bon, protége ce pays et ceux qui l'habitent. Soutiens-le, conserve-lui la liberté (3). »

Plus tard, la Suisse connaît sa force et la faiblesse de ses ennemis. Elle se pare de ses trophées de victoire, et devient fière et dédaigneuse. Dans la guerre de Bourgogne, les soldats ne se jettent plus à genoux pour implorer

(1) Chant de la bataille d'Héricourt, par Weit-Weber, 1474.

(2) En allemand *morgenstern* (étoile du matin).

(3) Ce chant de Sempach a été traduit en anglais par Walter Scott, qui l'admirait beaucoup. On le trouve dans le recueil de ses œuvres poétiques. Il commence ainsi :

'Twas when among our linden trees, etc.

L'auteur de ce chant de guerre était un cordonnier de Lucerne, nommé Albert Tschudi.

humblement le secours du ciel. Ils ont confiance en eux-mêmes, et leurs chants populaires mêlent au récit pompeux de leurs succès l'ironie amère contre leurs ennemis vaincus : « Ah ! s'écrie-t-il, les pauvres Bourguignons ! Les voilà qui, pour se sauver, grimpent sur les arbres, pareils à des oiseaux privés de nourriture. Mais on les tue comme des corbeaux. On leur donne des coups de lance, et ils tombent par terre ; car leurs ailes ne peuvent se mouvoir, et le vent ne les aide pas (1). »

Quand la tête de Pierre de Hagenbach tomba sous la hache du bourreau, une jeune fille se mit à chanter auprès du cadavre la chanson que son amant lui avait apprise, et les enfans s'en allaient dans les rues, parodiant ainsi le vieil hymne pascal de l'Allemagne (2).

« Le Christ est ressuscité. Le gouverneur est pris. Réjouissons-nous tous. Sigismont sera notre consolateur. Kyrie Eleison. »

Dans la guerre de Souabe, cette poésie populaire de la Suisse subit encore une nouvelle transformation. Elle s'asseoit au bivouac, elle se mêle à l'orgie du cabaret ; elle devient insolente et grossière. Ce ne sont plus les chants simples et chastes de Sempach, c'est le chant effronté du lansquenet. Après cela vient le pamphlet politique et religieux du XVI[e] siècle ; pamphlet ardent et plein de colère qui, de son souffle envenimé, flétrit le rhythme et le vers et les images qu'il emploie. Puis, la poésie populaire s'en va, peu à peu, avec les années qui se succèdent et les changemens qu'elles amènent dans la société. Le peuple devient positif et raisonneur. Il ne croit plus, il discute. Parlez-lui des merveilleuses fictions du temps passé, il secoue la tête d'un air incrédule. La poésie l'a entouré de prestiges dans son enfance. Devenu vieux, il la dédaigne. Les rêves d'or de l'imagination sont morts dans son ame. Les rêves matériels les remplacent. L'histoire de ses pères ne lui apparaît plus que comme une lueur effacée dans un vague lointain, et leurs chants héroïques s'éteignent au milieu du bruit de l'atelier, ou des discussions politiques.

La plupart des poètes qui ont légué à la Suisse tant de chants traditionnels sont restés complètement inconnus. Ils ne faisaient point de leur œuvre un objet de vanité littéraire. C'était assez pour eux de chanter les hauts faits de leurs concitoyens, et le triomphe de leur patrie (3). Quelques-uns ce-

(1) Chant de bataille de Morat, 1476.

(2) C'est cet hymne que Goëthe a reproduit avec tant de bonheur dans Faust ;

Christ ist erstanden !
Freude dem sterblichen.

(3) C'est une des particularités de tous les ouvrages de poésie vraiment populaires que les auteurs en restent d'ordinaire inconnus, ne se nommant presque ja-

pendant ont mis leur nom au bas de leur poème comme nos romanciers du moyen-âge le mettaient au bas de leur livre (1).

« Celui qui vous chante cette chanson peut maintenant se nommer. Il a été lui-même témoin de ce qu'il raconte. Il s'appelle Jean Ower, et dans le pays de Lucerne, il s'écrie avec force: O Dieu, préserve la confédération de toute injure et de toute honte (2). »

« Cette chanson, confédérés, Jean Viol la chante librement à votre honneur, à votre gloire, afin que vos louanges soient connues partout où l'on s'occupe de vous (3). »

« Celui qui nous a chanté cette nouvelle chanson s'appelle Jean Wick. Il est né à Lucerne, et bien connu à Uri. Il était à la bataille vers ce bon temps de mai qui nous donne tant de joie (4). »

D'autres fois le poète termine par en appeler à la générosité de ses auditeurs, ce qui prouve que ces chansons devaient se chanter au milieu de la foule, sur les places publiques.

« Celui qui nous chante cette petite chanson a fait maint long détour. Le bon vin est cher, et sa poche est en mauvais état. Voilà pourquoi il vous dit sa misère, et vous prie de lui accorder votre tribut (5). »

Mais celui de tous ces poètes qui mérite le plus d'être cité, celui qui les surpasse tous par la chaleur de la pensée, comme par l'énergie de l'expression, c'est Veit-Weber. Son style est âpre et rude; sa lyre n'a que des cordes d'acier, mais des cordes fortement tendues. Ni l'amour, ni les idées tendres et rêveuses ne l'ébranlent. C'est une main gantelée de fer qui la fait vibrer. Veit-Weber, c'est le Suisse des anciens temps, le montagnard qui se fait soldat, pour défendre son pays, le soldat qui se fait poète pour chanter le chant des combats. Veit-Weber, c'est le Taillefer de la Suisse (6).

mais eux-mêmes, ou parfois mentant exprès pour se déguiser. Fauriel, Chants de la Grèce. Disc. prél. p. lxxxviij.

(1) Benoist de Saint-More.
L'a translaté, et faict et dit,
Et a sa main les mots écrit.
(Romance de Troye.)

(2) Bataille de Ragaz, 1446.
(3) Bataille de Morat, 1476.
(4) Bataille de Schwaderloch, 1499.
(5) Bataille de Grandson, 1476.

(6) Taillefer qui mult bien chantout,
Sor un cheval qui tost alout,
Devant le duc alout chantant

Comme lui, il marche le glaive à la main, en tête de ses concitoyens; comme lui, il célèbre les jours de bataille, et les héros morts pour leur pays.

Nous ne connaissons de lui que cinq chants de guerre; il est probable cependant qu'il en a écrit d'autres encore. Mais ces cinq chants reposent sur les évènemens les plus mémorables de la guerre de Bourgogne. Ils forment à eux seuls une Iliade complète. Il commencent à la mort de Hagenbach et finissent à la bataille de Morat, le plus beau triomphe de la Suisse. Un an après, la puissance de Charles-le-Téméraire allait s'anéantir devant Nancy. Le prince de Flandre et de Bourgogne, frappé d'un coup d'arquebuse, rendait le dernier soupir dans un marais (1).

Nous ne savons rien de la vie de Veit-Weber, sinon qu'il était de Fribourg en Brisgau comme il le dit lui-même dans un de ses chants, et qu'il vivait à l'époque où la Suisse livrait toutes ces grandes batailles. Il devait avoir fait quelques études poétiques, car ses vers, avec toute leur naïveté et leur rudesse d'expression, ne manquent pas cependant d'une certaine harmonie (2). Il y a même parfois de l'art dans la manière dont il dépeint l'air martial de ses concitoyens, et le mouvement des armées ennemies qui s'avancent l'une contre l'autre. Mais ce qui lui donne toute son inspiration, toute sa poésie, c'est le cri de guerre, c'est l'aspect du champ de bataille. Avec quelle ardeur il entraîne les Suisses au combat! avec quel noble sentiment d'orgueil il loue tour à tour, et la force de Fribourg, et la fermeté de Soleure, et l'ours indomptable de Berne. Il a peur que ses concitoyens ne se divisent, car il sait que l'ennemi profiterait de leur discorde. Quand il leur a montré le danger qui les menace, il les appelle à se réunir, il invoque à leur secours et le Christ et la Vierge Marie, et les patrons de chaque cité suisse. Puis, quand il a lui-même combattu dans leurs rangs, quand la lutte est finie et la victoire gagnée, le voilà qui entonne l'hymne de triomphe. Son œil s'enflamme, son cœur bondit. Il regarde avec une impitoyable dureté les eaux du lac rougies du sang de ses ennemis, et chante d'une voix qui nous ébranle la déroute des Bourguignons et le succès de l'Helvétie.

De Karlemagne et de Rollant,
Et d'Olivier et des vassaux
Qui moururent à Roncevaux.

(1) Comines rapporte cet évènement à l'année 1476. Le témoignage des poètes populaires suisses qui se trouvaient à la bataille de Nancy, et qui la fixent au 5 janvier 1477, me paraît être, en ce cas, plus digne de foi que le sien.

(2) Bouterwek pense que Veit-Weber avait profité des leçons de quelque maître-chanteur (meister sanger). Ce qui semblerait le prouver, c'est une de ses odes en strophes de quatorze vers, d'une forme analogue à celle de l'école de Nuremberg. (Geschichte der Poesie und Beredsamkeit, tom. IX, p. 306.)

Tous ces chants sont assez longs, et ressemblent plus par le mouvement du récit à un fragment de poème épique qu'à une ode. On voit que le poète ne les a pas pris comme un thème qu'il est pressé d'achever. Il se complaît dans le tableau des évolutions militaires, dans le détail des faits. Le chant d'Héricourt n'a pas moins de vingt-neuf strophes de six vers chacune; celui de Morat en a trente-deux, et le plus long de tous est celui de Pontarlier. C'est aussi celui de tous qui me semble le mieux empreint des diverses nuances poétiques qui caractérisent l'œuvre de Veit-Weber. Si je ne crois pas devoir le citer en entier, j'en citerai du moins la plus grande partie.

L'EXPÉDITION DE PONTARLIER (1).

L'hiver a duré bien long-temps. Il a attristé les petits oiseaux qui chantent maintenant avec joie, et dont on entend le chant résonner à travers les rameaux verts de la forêt.

A peine la branche d'arbre s'est-elle couverte de quelques feuilles, que l'on attendait si impatiemment; à peine la haie a-t-elle reverdi, soudain maint homme brave est sorti de sa demeure.

Les uns montaient; les autres descendaient. Leur marche guerrière était terrible à voir, et l'on a fait au duc de Bourgogne un affront dont il n'a pas dû rire.

On est entré dans son duché, dans la ville de Pontarlier. Là, le combat a commencé, et l'on a vu bien des pauvres femmes prendre tout à coup l'habit de deuil, l'habit de veuve.

Dès que les Welsches (2) apprennent cette nouvelle, ils arrivent à pied et à cheval, au nombre de douze mille. Ils voulaient reconquérir la ville, mais il leur en coûta cher.

Les confédérés les attaquent, les pressent, les font tomber sous leurs coups, et leur enlèvent sur les murailles de la cité deux grandes bannières.

L'ours de Berne apprend ce qui se passe; soudain il fait aiguiser ses griffes, il prend avec lui quatre mille hommes, et on les entend joyeusement siffler.

La nouvelle troupe arrive à Pontarlier sur la place pour braver les Welsches qui étaient plus de douze mille, et quand les Welsches aperçoivent l'ours, la peur les saisit.

Ils le voient s'avancer contre eux, ils étaient en grand nombre, et croyaient

(1) Die sache wegen Pontarlin.

(2) Les mots Wall, Wallh, Walscher, qui se retrouvent fréquemment dans les anciennes poésies allemandes, désignent un étranger qui parle une langue inconnue. C'est ainsi que, dans la chronique de *Gest. Franc.*, le mot *peregrinus* est rendu par *wallus*.

pouvoir lui résister; mais l'ours les salue avec ses arquebuses chargées de pierres, et ils s'enfuient au loin.

Les Welsches le virent revenir une seconde fois. Les confédérés se rangèrent en bon ordre, à la voix de leurs chefs.

L'ours était en colère, les Welsches voulurent combattre; mais quoiqu'ils se trouvassent quatre contre un, ils furent obligés de fuir.

L'ours continuait à rugir, et tous les confédérés disaient : Que les Welsches arrivent, nous nous battrons avec eux tout le jour!

Voilà pourquoi je loue les gens de Berne, de Fribourg, de Bienne, de Soleure, et des autres villes de la confédération, car ils ont valeureusement combattu.

Les hommes de Lucerne cependant ne veulent pas rester en arrière. Quoiqu'on leur eût écrit de ne pas venir, ils refusent de rester chez eux et se joignent aux soldats de Berne.

Quand ceux de Bâle apprennent que l'ours est sorti de sa tanière, ils lui envoient des renforts, des hommes à pied et à cheval avec de bonnes armes.

Les nouveaux venus se réunissent aux troupes de Berne et partent ensemble pour Grandson. Alors on entend jour et nuit retentir les coups d'arquebuse jusqu'à ce que Grandson soit gagné.

Un dimanche matin, les confédérés se précipitent joyeusement à l'assaut, ils s'emparent des portes, et deviennent maîtres de la ville, sans éprouver aucun échec.

. . . .

Ils mettent une garnison sûre dans le château et se dirigent avec une nouvelle ardeur du côté de Berne. Il y avait là aussi un très bon château bien fortifié.

Ils s'élancent sur les remparts, sans s'inquiéter des pierres qu'on leur jette ni des coups d'arquebuse. Ils parviennent à faire une brèche dans la muraille, et plus d'un homme brave entre par là sans crainte d'y laisser sa vie.

Les Bernois s'avancent les premiers, et puis viennent ceux de Bâle; ils arrivent, et bientôt on voit au-dessus de la forteresse flotter l'étendard bleu et blanc de Lucerne.

Berne y place ensuite le sien, et celui de Bâle ne se fait pas attendre. Toutes les villes agirent de leur mieux, je dois leur donner cette louange.

Quand les Welsches, qui étaient au château, virent qu'ils étaient pris, ils jetèrent les armes bas, et demandèrent grace au nom de Dieu et de la Vierge.

S'ils se fussent rendus plus tôt, on leur eût accordé la vie. Mais on repousse leur prière, et ils prennent la résolution de se défendre.

Ils se retranchent dans une tour où il est très difficile d'arriver. Ils sont

en grand nombre, et combattent long-temps; mais aucun d'eux ne peut s'échapper.

Cependant on pénètre dans la tour, et jamais homme ne se trouva dans une pareille angoisse. On les jette morts ou vivans par-dessus les remparts.

Plus de cent hommes y laissent leur vie, je ne veux pas mentir, et les Suisses leur apprennent à voler sans ailes au-delà des murailles.

Ceux qui occupent le château d'Échallens apprennent qu'ils seront bientôt assiégés. Ils envoient dire aux soldats de Berne qu'ils se rendront volontiers.

Reste encore un château fort, le château fort de Jougne. Les confédérés arrivent dans la ville et parviennent de suite au-dessus des remparts, car tous les Welsches étaient partis pour retourner dans leur contrée.

Jougne est une bonne forteresse; entre les cinq que nous avons nommées, c'est la meilleure. Elle sert de sauvegarde au pays de Savoie. Les Bernois y entrent et en prennent possession.

Sans le secours de Dieu, comment eussent-ils pu prendre en aussi peu de jours tant de villes et tant de châteaux? Mais remercions aussi les gens de Berne et les braves soldats des autres villes.

L'ours était sorti de sa caverne. Après avoir remporté une telle victoire, il y rentre de nouveau Que Dieu lui donne joie et bonheur. Voilà ce qu'a chanté Veit-Weber. Amen.

Tel est ce chant guerrier que les paysans suisses entendaient autrefois chanter avec enthousiasme. Je ne prétends certes pas le donner comme un modèle de goût, mais comme un monument traditionnel de poésie naïve et spontanée. Je n'ai pas prétendu non plus développer dans un espace aussi restreint toutes les richesses du chant populaire; je n'ai fait que rappeler ces sources d'eaux limpides, ces sources oubliées, où l'arbre de l'art et de la science actuels a jeté ses premières racines, où nous pourrions aller peut-être retremper avec fruit notre cœur et notre imagination.

X. Marmier.

DES

GRANDES ÉPIDÉMIES.

Parmi les maladies, il en est qui sont aussi individuelles que les plaies et les fractures, et qui se remarquent dans tous les temps et dans tous les lieux; il en est d'autres qui sont spéciales à certaines contrées, sans qu'il soit possible d'expliquer par quel concours de circonstances locales elles naissent dans un tel district, et pourquoi elles n'en sortent pas. Tel est le *bouton* d'Alep, qui attaque seulement les habitans de cette ville et les étrangers qui viennent y séjourner.

Enfin, une troisième classe de maladies a pour caractère d'envahir une immense étendue de pays; et, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'elles n'ont pas une durée indéfinie; je veux dire qu'elles ne sont pas aussi anciennes que les races humaines, que nos histoires en connaissent l'origine, que les unes sont déjà éteintes et ne sont pas arrivées jusqu'à nous, et que les autres, qui les remplacent, n'ont pas affligé nos aïeux et sont peut-être destinées à cesser à leur tour. Ce sont de grands et singuliers phénomènes. On voit parfois, lorsque les cités sont calmes et joyeuses, le sol s'ébranler tout à coup, et les édifices s'écrouler sur la tête des habitans; de même il arrive qu'une influence mortelle sort soudainement de profondeurs inconnues et couche d'un souffle infatigable les

populations humaines, comme les épis dans leurs sillons. Les causes sont ignorées, les effets terribles, le développement immense. Rien n'épouvante plus les hommes; rien ne jette de si vives alarmes dans le cœur des nations; rien n'excite dans le vulgaire de plus noirs soupçons. Il semble, quand la mortalité a pris ce courant rapide, que les ravages n'auront plus de terme, et que l'incendie, une fois allumé, ne s'éteindra désormais que faute d'alimens. Il n'en est pas ainsi; les traits de l'invisible archer s'épuisent; ces vastes épidémies restent toujours dans de certaines limites; l'intensité n'en va jamais jusqu'à menacer d'une destruction universelle la race humaine. J'ai dit jamais, j'aurais dû dire dans l'intervalle des quatre ou cinq mille ans qui font toute notre histoire; car qui peut répondre de ce que renferme l'avenir? Des races d'animaux ont disparu du globe; les découvertes de Cuvier sur les fossiles l'ont prouvé sans réplique. Sont-ce des épidémies plus puissantes qui, à des époques reculées, ont balayé notre planète, et qui, chassant les anciennes existences, ont fait place à de nouvelles?

Les maladies universelles ont tout l'intérêt des grands évènemens; le médecin en étudie les symptômes et les rapports avec d'autres maladies, et cherche en même temps à entrevoir la place qu'elles occupent dans l'enchaînement des choses du monde, et le lien par lequel les existences humaines et la planète qui les porte semblent tenir ensemble.

Dans le cadre des influences considérables qui ont agi sur les destins des sociétés, il faut faire entrer, quelque étrange que cela puisse paraître au premier coup d'œil, la pathologie, ou pour mieux dire, cette portion de la pathologie qui traite des vastes et universelles épidémies. Que sont vingt batailles, que sont vingt ans de la guerre la plus acharnée, à côté des ravages que causent ces immenses fléaux? Le choléra a fait périr en peu d'années autant d'hommes que toutes les guerres de la révolution; on compte que la peste noire du XIVe siècle enleva à l'Europe seule vingt-cinq millions d'individus; la maladie qui dévasta le monde, sous le règne de Justinien, fut encore plus meurtrière. En outre, nulle guerre n'a l'universalité d'une épidémie. Que comparer, pour prendre un exemple bien connu de nous, au choléra qui, né dans l'Inde, a passé à l'est jusqu'en Chine, s'est porté à l'ouest jusqu'en Europe, l'a parcourue dans presque toutes ses parties, et est allé jusqu'en Amérique?

La première grande maladie dont l'histoire fasse mention, est celle que l'on connaît sous le nom de *peste d'Athènes*, et dont Thucydide a donné une description célèbre. On se trompe grandement, lorsque l'on pense que la maladie fut bornée à la capitale même de l'Attique, et causée par l'encombrement des habitans qui s'y étaient réfugiés pendant l'invasion de l'armée lacédémonienne. Ce fléau venait de l'Orient.

Thucydide dit qu'il était parti de l'Éthiopie et qu'il avait parcouru l'Égypte et la Perse; les lettres d'Hippocrate, bien que supposées, attestent néanmoins les ravages qu'il exerça dans l'empire du grand-roi. Il s'étendit dans le reste de la Grèce, et les historiens en signalent l'apparition dans des troupes occupées à faire le siége de quelques villes de la Thrace. S'il est impossible de le suivre en Italie ou dans les Gaules; c'est que, à une époque aussi reculée que l'est celle de la guerre du Péloponèse, les écrivains manquent partout ailleurs que dans la Grèce. On n'avait pas conservé le souvenir d'une pareille destruction d'hommes; les médecins ne suffisaient pas à soigner les malades, et d'ailleurs, ils furent surtout atteints par l'épidémie. Le mal se déclara d'abord dans le Pirée, et les habitans commencèrent par dire que les Péloponésiens avaient empoisonné les fontaines; c'est ainsi que les Parisiens dirent, en 1832, que des misérables empoisonnaient la viande chez les bouchers et l'eau dans les fontaines. Puis l'épidémie gagna la ville avec un redoublement de fureur. L'invasion était subite; d'abord la tête était prise d'une chaleur ardente, les yeux rougissaient et s'enflammaient, la langue et la gorge devenaient sanglantes; il survenait des éternuemens et de l'enrouement; bientôt après l'affection gagnait la poitrine et produisait une toux violente; puis, lorsqu'elle était fixée sur l'estomac, il en résultait des vomissemens, avec des angoisses extrêmes, des hoquets fréquens et de violens spasmes; la peau n'était, au toucher, ni très chaude, ni jaune; elle était légèrement rouge, livide et couverte de petits boutons vésiculeux et d'ulcérations. Mais la chaleur interne était si grande, que les malades ne pouvaient supporter aucun vêtement; ils voulaient rester nus, et plusieurs, tourmentés par une soif inextinguible, allaient se précipiter dans des puits. La mort survenait vers le septième ou le neuvième jour; plusieurs perdaient les mains ou les pieds par la gangrène; d'autres, les yeux; quelques autres éprouvaient une abolition complète de mémoire, et ne se connaissaient plus ni eux ni leurs proches.

Dans ce tableau, et quand on en examine attentivement les détails et l'ensemble, il est impossible de retrouver aucune des maladies qui nous affligent maintenant. La *peste d'Athènes* est une des affections aujourd'hui éteintes.

Mais cette grande fièvre épidémique ne se montra pas une première fois, pour ne plus jamais reparaître; on la retrouve dans les siècles postérieurs avec les mêmes caractères d'universalité et de gravité, qui avaient épouvanté la Grèce. Le règne de Marc-Aurèle, entre autres, fut signalé par un des retours de cette meurtrière maladie. Cette fois les relations historiques en indiquent le développement sur presque tous les points de l'empire romain. L'Orient encore fut le point de départ. C'est

au siége de Séleucie qu'elle commença à infecter l'armée romaine; partout où se porta le cortége de Lucius Verus, frère de l'empereur Marc-Aurèle, elle se déclara avec une nouvelle violence, et quand les deux frères entrèrent en triomphateurs dans la ville de Rome, le mal s'y développa avec une telle intensité, qu'il fallut renoncer aux enterremens habituels, et emporter les corps par charretées. En peu de temps la fièvre épidémique était arrivée des bords du Tigre jusqu'aux Alpes, et de là, franchissant ces montagnes, elle pénétra dans les Gaules et même au-delà du Rhin. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans une explication purement médicale des symptômes que présentait la *peste d'Athènes*, reproduite si souvent dans les siècles qui suivirent; je me contenterai de faire observer que cette fièvre était une fièvre éruptive, c'est-à-dire qu'elle se manifestait au dehors, comme la variole ou la rougeole, par une éruption caractéristique.

On trouve, dans les anciens auteurs, la description d'une maladie particulière, qu'ils désignent sous le nom de *maladie cardiaque* (*morbus cardiacus*). On la nommait aussi *diaphorèse*, à cause de l'excessive sueur qui l'accompagnait. Les écrits d'Hippocrate n'en présentent aucune trace. Après Galien, le souvenir s'en efface de plus en plus, de sorte que cette maladie a dû naître sous les successeurs d'Alexandre, et cesser vers le second siècle de l'ère chrétienne.

Elle commençait par un sentiment de froid et de stupeur dans les membres et parfois dans tout le corps; le pouls, prenant aussitôt le plus mauvais caractère, devenait petit, faible, vide, fréquent, plus tard, inégal et tremblottant, et il disparaissait même entièrement; en même temps, les sens des malades se troublaient, une insomnie invincible les dominait, ils désespéraient de leur guérison, et, dans la plupart des cas, le corps tout entier ruisselait soudainement d'une sueur qui coulait par torrens dans le lit, de sorte que les malades semblaient se fondre; la respiration était courte et pressée jusqu'à la syncope; à chaque instant, ils craignaient d'étouffer; dans leur anxiété, ils se jetaient çà et là, et d'une voix très faible et tremblante, ils prononçaient quelques mots entrecoupés; ils éprouvaient continuellement, du côté gauche ou même dans toute la poitrine, une intolérable oppression; et, dans les accès qui commençaient par une syncope ou qui en étaient suivis, le cœur palpitait violemment, le visage prenait la pâleur de la mort, les yeux s'enfonçaient dans les orbites, et, si la terminaison devait être fatale, la vue des malades s'obscurcissait de plus en plus, les mains et les pieds se coloraient en bleu, le cœur, malgré le refroidissement de tout le corps, continuait à palpiter violemment; la plupart conservaient leur raison jusqu'au bout, peu seulement en perdaient l'usage avant la mort. Enfin,

les mains restaient froides, les ongles se courbaient, la peau se ridait et les malades expiraient sans aucun relâchement dans leur souffrance. On reconnaît, dans ce tableau, beaucoup d'analogies avec la suette anglaise, qui a régné dans les XVe et XVIe siècles, et dont je parlerai plus loin.

Je n'ai pas la prétention de faire un tableau complet de tout ce que l'antiquité nous a laissé sur plusieurs autres maladies qui ont eu jadis un tout autre développement que de nos jours; j'ai voulu seulement prendre deux exemples saillans d'affections considérables, mais éteintes; et en rappelant la *peste d'Athènes* et la *maladie cardiaque*, qui sont sans analogues parmi nous, j'ai voulu inculquer cette vérité que les maladies changent avec les siècles, qu'une loi inconnue préside à la succession de pareils phénomènes dans la vie de l'humanité, et qu'ils sont dignes de toute l'attention, aussi bien du médecin que du philosophe et de l'historien. Mais on se tromperait, si l'on pensait que cette extinction d'un fléau épidémique est, si je puis m'exprimer ainsi, un don gratuit de la nature. Les races humaines, en laissant derrière elles une forme de maladies, ne tardent pas à en rencontrer une nouvelle sur leur chemin.

Au moment où ce typhus qui avait désolé l'antiquité quittait les hommes par une cause ignorée, un nouveau fléau vint le remplacer: la peste d'Orient, celle qui règne encore de nos jours en Égypte, et qui est caractérisée par l'éruption de bubons, a été ignorée des anciens peuples. Les historiens ni les médecins n'en font aucune mention, et c'est sous le règne de Justinien que ce nouveau mal se développa pour la première fois. Rien ne fut plus épouvantable que les ravages qu'il causa dans le monde.

Comme toujours, il vint d'Orient et se répandit vers l'Occident avec une extrême rapidité; partout il dépeupla les villes et les campagnes, et certains historiens ont estimé à cent millions le nombre des hommes qu'il enleva. Cette maladie était signalée par des bubons pestilentiels, tels que ceux qu'on observe en Orient; et depuis le temps de Justinien, la peste n'a cessé de se montrer d'intervalles en intervalles dans différens pays. Durant une certaine époque, elle fut aussi commune en Europe, qu'elle l'est aujourd'hui en Égypte. Paris ou Londres en étaient alors aussi souvent ravagés que l'est aujourd'hui Constantinople ou le Caire; mais depuis assez long-temps elle a cessé de se montrer parmi nous. La peste de Marseille est le dernier exemple pour la France. Moscou et une grande partie de la Russie en ont horriblement souffert vers le milieu du siècle dernier, et aujourd'hui l'Autriche défend contre elle les villages croates qui sont limitrophes de l'empire ottoman.

De grands renseignemens sur cette affreuse épidémie sont donnés par

l'historien Procope. J'aime mieux réunir ici quelques détails moins connus sur les malheurs qu'elle causa dans notre Occident.

Dès l'an 540 après Jésus-Christ, la peste était arrivée à Paris. On lit dans le *Livre des miracles de saint Jean* : « Tandis que la peste ravageait les peuples et notre patrie, je sentis, à mon départ de Paris, où elle régnait alors, que la contagion du mal me gagna. Nul n'ignore, je pense, quelle épouvantable maladie dévasta à cette époque notre pays. »

Les historiens occidentaux du temps font souvent mention de cette maladie. Marseille en fut infecté violemment en 588. Un navire arriva de la côte d'Espagne avec des marchandises. Plusieurs citoyens ayant fait des achats, une famille, composée de huit membres, périt subitement. Le mal ne se propagea pas tout d'abord dans le reste de la ville; mais il se passa un certain intervalle comme quand le feu couve quelque temps dans une moisson; puis tout à coup l'incendie s'étendit sur Marseille tout entier. L'évêque Théodore se tint pendant tout le temps de l'épidémie dans l'enceinte de la basilique de Saint-Victor, se livrant aux veilles et aux prières et implorant la miséricorde divine. La peste ayant enfin cessé en deux mois, le peuple, plein de sécurité, revint dans la ville ; mais il y eut une recrudescence, et ceux qui étaient revenus périrent. Depuis ce temps, la peste fit plusieurs apparitions à Marseille.

Dans ce tableau tracé par Grégoire de Tours, on croirait lire une description moderne d'une invasion de la peste à Alexandrie ou à Smyrne.

A peu près vers la même date, la peste ravageait Rome; le pape Pélage en fut la première victime, et un témoin oculaire rapporta à Grégoire de Tours avoir vu tomber, durant une supplication publique, en une heure de temps, quatre-vingts personnes qui expirèrent immédiatement.

A Clermont, en 571, le même auteur vit, un certain dimanche, dans la seule basilique de Saint-Pierre, trois cents corps de personnes mortes de la peste. Il se formait dans les aînes ou dans les aisselles une plaie, et les malades succombaient en deux ou trois jours.

A peu près à l'époque où la peste d'Orient faisait sa première apparition dans l'Europe, on y vit aussi se développer une maladie non moins terrible et qui dure encore, quoique singulièrement affaiblie par les découvertes de la médecine moderne : je veux parler de la variole ou petite vérole.

Déjà nommée par Marius, évêque d'Avenches, dans la chronique de l'année 570, elle est décrite d'une manière très distincte par Grégoire de Tours, sous le nom de *maladie dysentèrique* (morbus dysentericus), de *peste valètudinaire* (lues valetudinaria). Dans la description suivante qu'il en donne, liv. IV, à l'année 580, aucun médecin ne méconnaîtra la petite

vérole : « La *maladie dysentérique* envahit presque toutes les Gaules. Ceux qu'elle attaquait étaient pris d'une forte fièvre avec des vomissemens, d'une douleur excessive dans les reins, et de pesanteur de tête; puis survenaient des pustules. Des ventouses appliquées aux épaules ou aux cuisses, procurant l'écoulement d'une grande quantité d'humeur, avec le développement et l'éruption des boutons, sauvèrent beaucoup de malades; de même, les herbes qui servent de contrepoison, prises en boisson, rendirent de grands services. Cette maladie, commencée au mois d'août, attaqua surtout les jeunes enfans. Le roi Chilperic en fut atteint, et bientôt après le plus jeune de ses fils, qui venait d'être baptisé, la contracta; enfin, le frère aîné de celui-là, nommé Chlodobert, la gagna à son tour. » Frédégonde fut plongée dans la douleur à la vue de ses enfans malades, et, accusant de leur danger les vexations qu'avaient souffertes les peuples sous son gouvernement et sous celui de son mari, elle jeta dans le feu les registres de nouvelles taxes qui venaient d'être imposées. Ce qui n'empêcha pas ses enfans de mourir peu de temps après.

C'est donc tout-à-fait à tort qu'on rapporte ordinairement l'invasion de la petite vérole à l'irruption des Arabes dans l'Occident. Cette maladie s'établit dans nos contrées vers la fin du VIe siècle de l'ère chrétienne; elle est à peu près contemporaine de la peste d'Orient.

Le moyen-âge fut plus qu'aucune autre époque en proie à des calamités de ce genre. Certaines maladies, déjà connues de l'antiquité, prirent un effroyable développement. Tel fut l'éléphantiasis, connu vulgairement sous le nom de lèpre, et qui fit, pendant plusieurs siècles, le désespoir de nos populations occidentales. Sans entrer dans le détail de toutes les souffrances corporelles de nos aïeux, je vais en rappeler quelques-unes aux souvenirs du lecteur.

Le *mal des ardens* se présente d'abord avec des caractères effrayans, et qui ne sont pas en contraste avec la sombre et rude époque où il se développa. Le plus ancien monument qui en fasse mention, est la chronique de Frodoart pour l'année 945.

« Quantité de monde, tant à Paris qu'en province, périt d'une maladie appelée le *feu sacré* ou *les ardens*. Ce mal les brûlait petit à petit, et enfin les consumait sans qu'on y pût remédier. Pour éviter ce mal ou en guérir, ceux de Paris quittaient la ville pour prendre l'air des champs, et ceux de la campagne se réfugiaient dans Paris. Hugues-le-Grand fit alors éclater sa charité, en nourrissant tous les pauvres malades, quoique parfois il s'en trouvât plus de six cents. Comme tous les remèdes ne servaient de rien, on eut recours à la Vierge, dans l'église Notre-Dame, qui, dans cette occasion, servit long-temps d'hôpital. »

Les auteurs ne font d'ailleurs mention d'aucune circonstance particulière relative aux alimens, à l'air ou aux eaux. On sait seulement que cela arriva dans le temps que ce Hugues, comte de Paris, faisait la guerre à Louis d'Outremer, et après les courses des Normands, qui avaient plusieurs fois pillé et saccagé le territoire de Paris.

C'est à la même époque que Félibien rapporte une ancienne charte de l'église de Notre-Dame de Paris, par laquelle on établit qu'on allumerait six lampes toutes les nuits devant l'autel de la Vierge, en mémoire de cet évènement.

Rodolphe dit (dans son livre des Incendies) qu'en 993 il régnait une mortalité parmi les hommes. C'était, dit-il, un feu caché, qui, dès qu'il avait atteint quelque membre, le détachait du corps après l'avoir brûlé. Plusieurs éprouvèrent l'effet de ce feu dans l'espace d'une nuit.

Depuis la fin du XIe siècle, c'est-à-dire depuis 1090 jusqu'au commencement du XIIe, on observa en France les plus fortes attaques de cette maladie. On sait que c'était le temps de la plus grande ferveur pour les croisades; qu'on abandonnait tout pour aller se signaler dans la Terre-Sainte; que les guerres civiles continuelles et les courses des ducs de Normandie rendaient la partie septentrionale et la partie moyenne de la France le théâtre d'une infinité de misères de toute espèce, parmi lesquelles le mal dont il est question était peut-être un des moindres. La France se dépeuplait sensiblement; les champs, l'agriculture, étaient abandonnés. Presque toute la France, le Dauphiné principalement, se ressentit de la maladie dont on parle : c'est ce qui détermina le pape Urbain II à fonder l'ordre religieux de Saint-Antoine, dans la vue de secourir ceux qui en étaient atteints, et à choisir Vienne en Dauphiné pour le chef-lieu de cet ordre. Cette fondation eut lieu l'an 1093. Vingt-cinq ans avant, le corps du saint de ce nom avait été transporté de Constantinople en Dauphiné, par Josselin, seigneur de La Mothe-Saint-Didier.

On croyait généralement, dans le XIe et le XIIe siècle, que les malades qu'on conduisait à l'abbaye Saint-Antoine, où reposent les cendres de ce saint, étaient guéris dans l'espace de sept ou neuf jours. Ce bruit, généralement répandu en Europe, attirait à Vienne un grand nombre de malades, dont la plupart y laissaient quelque membre. On trouve dans l'histoire des ordres monastiques qu'en 1702 on voyait encore dans cette abbaye des membres desséchés et noirs, qu'on conservait depuis ce temps.

L'auteur de la vie d'Hugues, évêque de Lincoln, dit qu'il vit de son temps, au Mont-Saint-Antoine, en Dauphiné, plusieurs personnes de l'un et de l'autre sexe, des jeunes et des vieux, guéris du feu sacré, et qui

paraissaient jouir de la meilleure santé, quoique leurs chairs eussent été, en partie, brûlées et leurs os consumés; qu'il accourait de toutes parts en cet endroit des malades de cette espèce, qui se trouvaient tous guéris dans l'espace de sept jours; que, si au bout de ce temps ils ne l'étaient pas, ils mouraient; que la peau, la chair et les os des membres qui avaient été atteints de ce mal ne se rétablissaient jamais, mais que les parties qui en avaient été épargnées restaient parfaitement saines, avec des cicatrices si bien consolidées, qu'on voyait des gens de tout âge et de tout sexe, les uns privés de l'avant-bras jusqu'au coude, d'autres de tout le bras jusqu'à l'épaule, enfin d'autres privés d'une jambe ou de la jambe et de la cuisse jusqu'à l'aine, jouir de la santé et de la gaieté de ceux qui se portent le mieux.

Quand on voit survenir ainsi de temps en temps des maladies nouvelles, il semble que les peuples, dans le mouvement et le progrès de leur vie, soulèvent, sans s'en douter, des agens hostiles et funestes, qui leur apportent la mort et la désolation. Les peuples, dans leur sourd et aveugle travail, dans cette voie qu'ils creusent sur la terre, sans en connaître le commencement et sans en apercevoir la fin, sont comme les mineurs qui poursuivent le filon qu'ils sont chargés d'exploiter, tantôt déchaînant les eaux souterraines qui les noient, tantôt ouvrant un passage aux gaz méphytiques qui les asphyxient ou les brûlent, et tantôt enfin provoquant les éboulemens de terrain qui les ensevelissent sous leurs décombres.

Une épidémie dont l'universalité et les caractères rappelèrent celle qui avait ravagé le monde sous Justinien, épouvanta le XIVe siècle et laissa un long souvenir parmi les hommes. Cette maladie fut une véritable peste, dans le sens médical du mot, c'est-à-dire une affection signalée par des tumeurs gangréneuses dans les aisselles et dans les aines. On lui donna dans le temps le nom de *peste noire*, parce qu'elle couvrait le corps de taches livides; en Italie celui de *mortalité grande* (*mortalega grande*) à cause des ravages inouis qu'elle exerça partout où elle se montra. L'historien impérial Cantacuzène, dont le fils Andronique succomba à cette maladie, décrit littéralement ces tumeurs propres à la peste; il en signale de plus petites qui apparaissaient sur les bras, le visage et d'autres parties. Chez plusieurs, il se développait, sur tout le corps, des taches noires qui restaient isolées ou qui se réunissaient et devenaient confluentes. Ces accidens ne se trouvaient pas rassemblés sur tous; chez quelques-uns, un seul suffisait pour produire la mort; quelques-uns, atteints de tous ces symptômes, guérissaient contre tout espoir. Les accidens cérébraux étaient fréquens; plusieurs malades tombaient dans la stupeur et un sommeil profond; ils perdaient aussi la parole; d'autres étaient en proie à l'insomnie et à une extrême anxiété. La langue et la gorge de-

venaient noires et comme teintes de sang ; aucune boisson n'étanchait la soif, et les souffrances duraient ainsi sans adoucissement jusqu'à la mort, que plusieurs hâtaient dans leur désespoir. La contagion était manifeste; car ceux qui soignaient leurs parens et leurs amis tombaient malades ; et plusieurs maisons dans la capitale de l'empire grec, perdirent tous leurs habitans jusqu'au dernier.

Jusque-là, nous ne voyons que les accidens de la peste ordinaire, mais dans cette peste du XIV[e] siècle, il se joignit un symptôme particulier ; ce fut l'inflammation gangréneuse des organes de la respiration ; une violente douleur saisissait les malades dans la poitrine ; ils crachaient du sang, et leur haleine répandait une odeur empestée.

Quelque inconnue que soit la cause qui produise dans les organisations humaines des désordres aussi multipliés et aussi profonds, ils ont quelque chose de matériel et de physique qui prouve que le corps est particulièrement attaqué par le mal. Mais il est aussi des affections moins grossières, si je puis m'exprimer ainsi, dont l'action se porte sur l'intelligence et engendre épidémiquement les altérations mentales les plus singulières. Le moyen-âge a été remarquable par plusieurs affections de ce genre ; les unes propagées surtout par l'imitation, les autres développées sous l'influence des idées qui prédominaient parmi les hommes. J'emprunte à M. Hecker les détails sur la maladie qu'il a appelée la *chorée* ou *danse de saint Guy* épidémique, et qui était caractérisée par un besoin irrésistible de se livrer à des sauts et à des mouvemens désordonnés.

Ces phénomènes laissent pénétrer profondément le regard dans le domaine moral de la société humaine ; ils appartiennent à l'histoire, et ne se reproduiront jamais tels qu'ils furent ; mais ils révèlent un endroit vulnérable de l'homme, le penchant à l'imitation, et tiennent par conséquent de très près à la vie sociale. De telles maladies se propagent avec la rapidité de la pensée, et elles sont placées entre les pestes qui, d'une origine plus grossière, attaquent plus le corps que l'ame, et les passions qui, flottant sur les limites de la maladie, sont toujours près de les franchir.

Voici ce qu'était la danse de saint Guy : des bandes d'hommes et de femmes, réunis par un égarement commun, se répandaient dans les rues et les églises, où ils donnaient un spectacle singulier. Ils formaient des cercles en se tenant par la main ; et en apparence hors d'eux-mêmes, ils dansaient avec fureur, sans honte, devant les assistans, jusqu'à ce qu'ils tombassent épuisés. Alors ils se plaignaient d'une grande angoisse, et ne cessaient de gémir que lorsqu'on leur serrait fortement le ventre avec des linges ; ils revenaient à eux et restaient tranquilles

jusqu'à un nouvel accès. Cette constriction de l'abdomen avait pour but de prévenir le gonflement, qui se développait après ces terribles convulsions; on obtenait aussi parfois le même résultat à l'aide de coups de pied et coups de poing. Pendant la danse convulsive, ils ne voyaient pas, n'entendaient pas; les uns avaient des apparitions de démons, les autres apercevaient des anges et l'empyrée; quand la maladie était complètement développée, elle commençait souvent par des convulsions épileptiques; les malades tombaient sans connaissance et écumans, puis ils se relevaient et commençaient leur danse forcenée. La couleur rouge avait la propriété de les irriter et d'augmenter la violence de leurs accès. Il en était de même des sons d'une musique bruyante, avec laquelle on les accompagnait dans plusieurs villes, et qui paraît avoir plusieurs fois provoqué l'explosion de la maladie chez des spectateurs. Un moyen qu'on employait souvent pour abréger leur accès, était de placer devant eux des bancs et des siéges, qui les obligeaient à faire des bonds prodigieux, et ils tombaient promptement épuisés de fatigue.

Cette maladie singulière a fait son apparition en Allemagne vers 1374, lorsqu'à peine avaient cessé les dernières atteintes de la peste noire; et il ne faut pas croire qu'elle n'attaquât que quelques individus. Elle frappait du même vertige des masses considérables, et il se formait des bandes de plusieurs centaines, quelquefois de plusieurs milliers de convulsionnaires qui allaient de ville en ville, étalant le spectacle de leur danse désordonnée. Leur apparition répandait le mal, qui se propageait ainsi de proche en proche.

Le tarantisme est une maladie analogue qui a régné en Italie pendant plusieurs siècles, et qui, comme la danse épidémique de saint Guy, a disparu, au moins dans sa forme primitive. C'est dans la Pouille qu'elle a pris naissance; mais de là elle s'est propagée sur presque toute la péninsule. Dans ce pays, on l'attribua à la morsure d'une araignée appelée tarantule; mais la morsure venimeuse d'une araignée, et surtout les terreurs qui s'ensuivaient, n'étaient que la cause occasionnelle d'une maladie nerveuse, qui apparaissait aussi en Allemagne avec des symptômes peu différens, et qui avait une cause profonde dans la condition des peuples.

Les personnes qui avaient été ou qui se croyaient mordues par la tarantule, tombaient dans la tristesse, et, saisies de stupeur, elles n'étaient plus en possession de leur intelligence; la flûte ou la guitare pouvait seule les secourir. Alors elles s'éveillaient comme d'un enchantement, leurs yeux s'ouvraient, et leurs mouvemens, qui suivaient lentement la musique, s'animaient bientôt et devenaient une danse passionnée. C'était une chose fâcheuse que d'interrompre la musique; les malades retom-

baient dans leur stupeur; il fallait la continuer jusqu'à ce qu'ils fussent complètement épuisés de fatigue. Un phénomène remarquable chez les malades, c'était leur désir de la mer; ils demandaient qu'on les portât sur ses rivages, ou au moins qu'on les entourât de l'image de l'eau; grande opposition avec cette autre redoutable maladie nerveuse : la rage.

On trouve dans plusieurs médecins grecs, et entre autres dans Marcellus de Sida, qui vivait sous Adrien et Antonin, la description d'une singulière maladie nerveuse. Voici le tableau qu'en trace Oribase, médecin de l'empereur Julien : « Ceux qui sont atteints de ce mal, sortent de chez eux pendant les heures de nuit; ils imitent les allures du loup en toute chose et errent jusqu'au lever du soleil autour des tombeaux. Il est facile de les connaître; ils sont pâles, ils ont les yeux ternes, secs et enfoncés dans les orbites; la langue est très sèche; ils n'ont point de salive dans la bouche, et la soif les dévore; leurs jambes, attendu qu'ils font de fréquentes chûtes pendant la nuit, sont couvertes d'ulcères incurables. » Les médecins grecs appelèrent ces malades *Lycantrophes*, et le vulgaire, dans nos contrées, les désigna sous le nom de *Loupgarous*. Ils pullulèrent, en effet, dans le moyen-âge, et ces individus qu'une étrange perversion des facultés intellectuelles portait à fuir dans les lieux déserts, à errer la nuit, souvent à marcher à quatre pattes, et même à se livrer à d'horribles appétits; ces individus qu'une superstition non moins étrange plaçait sous l'influence des démons, ont été nombreux à certaines époques. Il est des temps où il s'établit une réaction entre les opinions régnantes et certaines altérations mentales, et où celles-ci se multiplient d'autant plus qu'on les croit plus communes. Les hommes qui étaient sous l'influence de mauvaises dispositions et d'un dérangement prochain, et qui n'entendaient parler autour d'eux que de ces transformations d'êtres humains en bêtes sauvages, tombaient soudainement atteints du mal qui régnait, et allaient grossir la foule de ces malheureux fous qui se croyaient réellement changés en loups. Ce Léger de Versailles, qui tout récemment s'est enfui dans les bois, y a vécu plusieurs mois solitaire et a fini par y assassiner une petite fille et la dévorer en partie, était atteint d'une aliénation toute semblable, et aurait passé jadis pour un loupgarou.

On rangera dans la même catégorie les sorciers qui ont tant occupé les hommes, il y a quelques siècles. La plupart n'étaient ni des scélérats en communication avec le diable, comme le pensaient les juges stupides qui les condamnaient, ni des imposteurs qui essayaient de tromper le vulgaire, comme on est de nos jours porté à le croire; c'étaient des fous que l'on nomme, en langage technique, *hallucinés*. Ils croyaient voir le diable, lui parler, être transportés au sabbat, danser

sur la bruyère avec les démons et les sorcières. Toutes ces choses, ils les racontaient de la meilleure foi du monde, ils les soutenaient au milieu des tortures et des supplices; ils assuraient, quoique chargés de fers et renfermés dans des prisons d'où ils ne pouvaient sortir, être allés chaque nuit à leurs rendez-nous nocturnes. Tout cela était faux; ils l'affirmaient cependant et mouraient en l'affirmant. C'est qu'en effet ces visions avaient pour eux toute la réalité que les visions ont pour les fous. La sorcellerie fut une véritable et longue hallucination qui, pendant plusieurs siècles, affligea l'humanité; et l'on peut dire qu'elle fut doublement une source de maux, d'abord en pervertissant les facultés intellectuelles d'un grand nombre d'hommes, et secondement en provoquant, de la part de la société contemporaine, les plus atroces persécutions contre des malheureux qui avaient besoin d'un traitement médical, et qu'on livrait partout aux tortures et aux bûchers.

Il faut encore faire mention d'une maladie singulière qui s'empara de quelques enfans en 1458. Elle appartient bien plus, par son caractère, à la grande époque des croisades, qu'à la dernière moitié du xve siècle. En cette année, les enfans sur plusieurs points de l'Allemagne furent saisis d'un tel désir d'aller en pélerinage et en troupe au mont Saint-Michel de Normandie, que ceux à qui on refusait la permission d'accomplir ce voyage, mouraient infailliblement de dépit et de douleur. On n'empêcha pas, en conséquence, ces *enfants de Saint-Michel*, comme on les appelait, de suivre l'irrésistible penchant qui les entraînait vers un rocher lointain, et l'on s'occupa de leur procurer les moyens de faire la route. D'Ellwangen, de Schwabisch-Hall et d'autres lieux, il en partit plusieurs centaines. A Hall, on leur donna un pédagogue et un âne pour porter les malades. La bande alla jusqu'aux rivages de la mer, où elle attendit le temps du reflux pour arriver de pied sec au lieu désiré. Ces malheureux pélerins ne trouvèrent pas, en France, des sentimens analogues à ceux qui les avaient conduits si loin, et ils essuyèrent toutes sortes de malheurs. Une vieille chronique allemande dit, dans son langage simple et naïf: « Plusieurs moururent de faim, plusieurs moururent de froid; quelques-uns furent pris en France et vendus; aucun n'est jamais revenu. »

Il est difficile de ne pas reconnaître dans ces maladies nerveuses une influence des idées religieuses qui prédominaient à cette époque. Les esprits, entretenus dans des croyances mystiques, entourés de visions, de prodiges, de saints et de sorciers, s'ébranlaient facilement, et la moindre circonstance tournait vers la maladie des cerveaux déjà enclins aux émotions surnaturelles. Les hommes, à en juger par leur conduite depuis les croisades jusqu'aux pélerinages des enfans, se livraient, dans la sim-

plicité de leurs besoins, de leurs connaissances et de leurs ressources, à leurs impulsions tout autrement que nous, et ils essayaient leurs forces, encore mal réglées par la civilisation, d'une façon si différente de la nôtre, que ces manifestations paraissent étranges à l'âge actuel. Les convulsionnaires du siècle dernier étaient atteints d'une maladie nerveuse incontestable, et les *Camp-meetings* des Américains, assemblées où l'on se livre à mille extravagances religieuses, sont sur cette étroite limite où la raison est bien voisine de la folie. Mais le siècle actuel favorise peu par ses opinions le développement d'affections qui restent bien plus isolées que dans des siècles plus crédules.

Entre les grandes maladies qui déciment de temps en temps les peuples, il est une importante distinction à faire. C'est celle qui sépare les maladies que l'on peut produire artificiellement, de celles qui naissent par les seules forces de la nature, et que nulle combinaison des circonstances à notre disposition ne peut engendrer. Je m'explique : le scorbut, par exemple, est une maladie que l'on peut produire à volonté. Que l'on enferme un équipage nombreux dans un bâtiment malpropre, humide, où toutes les précautions d'hygiène soient négligées, avec des vivres insuffisans et malsains; qu'on lance un tel vaisseau et un tel équipage dans une lointaine expédition, et le scorbut ne tardera pas à s'y développer. Cette maladie a été jadis l'effroi des navigateurs; on ne pouvait entreprendre un long voyage, on ne pouvait réunir une flotte pour une grande expédition, sans que cette cruelle maladie vînt à se développer parmi les équipages. Aujourd'hui elle ne se montre plus que rarement, et seulement dans les occasions où des circonstances fâcheuses ont soumis les marins à des privations et à des souffrances inaccoutumées.

Le typhus des camps est peut-être aussi dans le même cas. Supposez un hôpital encombré de malades et de blessés, l'air stagnant dans des salles trop étroites, l'humidité répandue partout, le linge ne suffisant pas aux besoins, la malpropreté et les immondices dans les lits, sur les murs et sur les planchers, le découragement, la crainte, l'ennui, maîtrisant les esprits de tous les malheureux renfermés dans un pareil asile, et bientôt vous verrez des fièvres du plus mauvais caractère naître dans cette enceinte; et si un semblable état de choses existe dans les innombrables hôpitaux qui appartiennent à des armées aussi nombreuses que le furent celles de Napoléon et de la coalition en 1813, si ces armées occupent une vaste étendue de pays et se meuvent avec rapidité, alors le typhus, se développant sur une grande échelle, passera de ville en ville, comme la flamme d'un incendie, et ressemblera aux grandes épidémies spontanées; cependant il sera né de toutes pièces au milieu de circonstances dont on peut provoquer la réunion quand on veut.

Il en est tout autrement des maladies que la nature seule développe. Celles-là, nulle combinaison humaine ne peut les enfanter : quoi qu'on fasse, on ne déterminera jamais une petite-vérole sur un individu. La peste ni le choléra n'ont pas leur origine dans des circonstances que l'art des hommes puisse préparer. Là, tout est invisible, mystérieux ; là, tout est produit par des puissances dont les effets seuls se révèlent.

Autre point à distinguer : parmi les maladies épidémiques, les unes occupent le monde et en désolent presque toutes les parties, les autres sont limitées à des espaces plus ou moins étendus. Les premières peuvent, par une hypothèse assez plausible, être rattachées à des modifications intestines de la terre elle-même, considérées comme des causes dont les races humaines sont les seuls réactifs ; les autres ont un théâtre trop restreint pour qu'il soit permis d'admettre une explication aussi générale pour des faits aussi particuliers. Alors l'origine doit en être cherchée, soit dans des circonstances locales d'humidité, de marécages, de matières animales ou végétales en décomposition, ou bien dans des changemens que le genre de vie des hommes éprouve. L'antiquité usait de beaucoup de mets qui sont tombés en désuétude ; nous, de notre côté, nous avons des alimens que nos aïeux ne connaissaient pas. L'uniformité dans ces maladies tient, pour une grande part, à l'uniformité dans le vivre. Il n'est pas indifférent d'avoir une bonne ou une mauvaise nourriture, de se vêtir bien ou de se vêtir mal, d'habiter des villes bien aérées et bien nettoyées, ou des rues étroites, humides et sales. Or, comme tout cela change de pays à pays, et pour un même lieu, de siècle à siècle, il n'est pas étonnant qu'il survienne des changemens dans la santé des hommes.

Un des exemples les plus remarquables de ces maladies locales, dues à des influences locales et néanmoins souvent ignorées, est la maladie *des pieds et des mains* qui a régné à Paris en 1828, et qui a reçu en médecine le nom grec d'*acrodynie*. Ce fut une chose singulière de voir affluer dans les hôpitaux une foule de personnes saisies de douleurs plus ou moins vives aux mains et surtout aux pieds. Ces parties prenaient une coloration rougeâtre ; les malades n'en pouvaient faire aucun usage, et dans quelques cas la mort même a été la suite de cette affection. Plusieurs casernes, entre autres, comptèrent un grand nombre de malades. Ce mal, inconnu jusqu'alors, et qui ne ressemblait à rien de ce que les médecins voyaient journellement ou de ce que les auteurs avaient décrit, disparut subitement comme il était venu, et depuis il n'en a plus été question. Un médecin qui s'est occupé avec une grande distinction des maladies de la peau, M. Rayer, l'a rapproché avec sagacité de la *pellagre*, autre affection singulière dont je ne puis me dispenser de dire un mot ici.

La *pellagre* est une maladie propre à l'Italie septentrionale. Elle attaque presque uniquement les gens de la campagne ; commençant par une maladie de peau, elle finit par porter atteinte aux organes les plus importans, particulièrement au cerveau et aux viscères qui servent à la digestion; l'on conçoit que quand elle a atteint ce degré, elle devient une affection excessivement grave; elle cause en effet souvent la mort des individus qui en sont atteints. Cette maladie ne sort pas de la haute Italie, et elle paraît essentiellement tenir à certaines conditions d'insalubrité qui se remarquent dans cette partie de la Péninsule.

Il y a dans ces maladies des transformations, et pour ainsi dire, des jeux qui ne permettent de faire nulle part aucune classification précise. Quelques-unes, par exemple, après avoir eu un caractère très long-temps local, acquièrent soudainement une puissance bien plus grande et débordent à l'improviste sur les pays environnans. La suette anglaise est dans ce cas; d'abord exclusivement bornée à l'Angleterre, elle fit lors de sa dernière apparition une invasion sur le continent et désola tout le nord de l'Europe. Cette maladie est si étonnante, qu'elle mérite une mention détaillée. Je l'emprunte à M. Hecker.

La suette anglaise était une affection excessivement aiguë, qui se jugeait en vingt-quatre heures au plus. Dans cette marche si rapide, elle présentait des degrés et des formes différentes; et les observateurs en ont signalé une où le signe caractéristique, la sueur, manquait, et où la vie, succombant sous un coup trop violent, s'éteignait en peu d'heures.

Le mal arrivait sans que rien l'annonçât. Chez la plupart, la suette, comme presque toutes les fièvres, commençait par un court frisson et un tremblement qui, dans les cas mauvais, se transformait en convulsions; chez d'autres, le début était une chaleur modérée, mais toujours croissante, qui les surprenait, sans cause connue, au milieu du travail, souvent le matin au lever du soleil, même au milieu du sommeil, de sorte qu'ils se réveillaient tout en sueur.

Alors le cerveau devenait rapidement le siége de dangereux phénomènes. Plusieurs tombaient dans un délire furieux, et ceux-là mouraient pour la plupart. Tous se plaignaient d'un sourd mal de tête, et au bout de très peu de temps survenait le terrible sommeil, qui se terminait le plus souvent par la mort. Une angoisse horrible tourmentait les malades, tant qu'ils conservaient l'usage de leurs sens. Chez plusieurs, la face devenait bleue et se tuméfiait, ou du moins les lèvres et le cercle des yeux prenaient une teinte bleue. Les malades respiraient avec une extrême difficulté; en outre, le cœur était saisi de tremblement et de battement continuels; et cet accident était accompagné d'un sentiment

incommode de chaleur interne, qui, dans les cas funestes, montait vers la tête et déterminait un délire mortel.

Après quelques délais, et chez beaucoup de prime d'abord, une sueur se manifestait sur tous les points du corps et coulait avec une grande abondance, apportant le salut ou la mort, suivant que la vie résistait à une aussi furieuse attaque.

La suette anglaise n'a pas été une maladie signalée par une seule invasion, et passant comme un ouragan sur les populations; elle a eu cinq irruptions, séparées les unes des autres par d'assez longs intervalles, et variables par l'étendue des pays ravagés.

La suette, au moment où elle parut, était une maladie complètement nouvelle pour les hommes parmi lesquels elle sévissait. C'est aux premiers jours d'août de l'an 1485 que l'on fixe son apparition sur le sol de l'Angleterre. Le même mois, elle éclata à Oxford, et tel fut l'effroi qu'elle répandit dans cette université, que les maîtres et les élèves s'enfuirent, et que cette école célèbre resta déserte pendant six semaines. Londres fut envahi par la maladie dans le mois de septembre, et perdit un grand nombre de ses habitans; mais cette rapide et redoutable maladie ne devait pas avoir une longue durée : elle cessa subitement dans les premiers jours de janvier 1486, après s'être strictement renfermée dans les limites de l'Angleterre.

Après cette première attaque, la suette s'est montrée quatre autres fois en Angleterre, respectant toujours l'Écosse et l'Irlande, n'infectant de la France que Calais, alors occupé par les Anglais, et n'ayant pénétré qu'une fois en Allemagne et dans le nord de l'Europe.

Depuis lors la suette n'a plus reparu en Angleterre; elle y est aujourd'hui aussi inconnue qu'elle l'était avant le mois d'août 1485. On remarquera néanmoins qu'elle offre de grandes ressemblances avec la *maladie cardiaque* de l'antiquité, caractérisée aussi par un flux de sueur abondant.

Les sociétés, dans le cours du temps et par le progrès de la civilisation, éprouvent, dans leurs mœurs, dans leurs habitudes, dans leur genre de vie, des changemens considérables qui ne peuvent manquer d'exercer leur part d'influence dans l'hygiène publique.

Hippocrate fait la remarque que de son temps les femmes n'étaient pas sujettes à la goutte; et Senèque, que cette observation avait frappé, signale la fréquence de cette maladie chez les dames, accusant de cette différence les mœurs dissolues de Rome. Les voyageurs qui ont parcouru les premiers les divers archipels de l'Océan Pacifique, assurent que les catarrhes n'existaient pas chez ces peuples avant l'arrivée des Européens. Platon dit la même chose des Grecs avant Solon.

C'est une question curieuse, mais difficile à examiner, que de savoir si, à mesure que la civilisation avance et se perfectionne, les maladies se multiplient et se compliquent. Bien des points sont à distinguer avant que l'on puisse répondre directement.

D'abord, quand on jette les regards sur l'origine des sociétés, les plus anciens monumens nous les montrent établies, avec une civilisation très avancée, dans l'Égypte et dans l'Inde; c'est de ces deux sources que sont sortis tous les ruisseaux qui, allant tantôt en se retrécissant, tantôt en s'augmentant, présentent cependant de nos jours un flot de civilisation plus considérable qu'aux premiers temps où, pour nous, l'histoire commence. Il serait impossible de refaire l'histoire médicale de ces anciennes sociétés de l'Égypte et de l'Inde; d'ailleurs, une culture très perfectionnée les rendait en beaucoup de points fort semblables à nous. C'est autre part qu'il faut prendre nos termes de comparaison.

Il s'agit de considérer dans l'antiquité les Germains, les Gaulois, les peuplades scythes répandues en Europe et en Asie, et, de nos jours, les sauvages de l'Amérique, des archipels de l'Océan Pacifique et de l'Australie. Ces peuples furent ou sont encore plus près que nous de ce que l'on appelle l'état de nature, s'il est vrai que l'état de nature soit cette condition chétive et errante de l'homme sans industrie, sans art et sans science.

Or, pour formuler en peu de mots l'état hygiénique de ces peuples par comparaison avec le nôtre, il faut reconnaître, en laissant de côté le calcul exact du nombre des malades, impossible à établir, qu'ils ont non-seulement moins de ressources contre les maux qui assaillent l'espèce humaine, mais aussi moins de force de résistance en eux-mêmes contre les influences morbifiques, quand ils viennent à y être exposés.

Toute l'antiquité a reconnu que le Germain et le Gaulois, pleins d'impétuosité et d'ardeur, ne savaient résister ni à la fatigue, ni au travail, ni à la chaleur, tandis que le soldat romain l'emportait notablement, par ces qualités physiques, sur l'homme grand et blond de la Gaule et de la Germanie. De nos jours, la même chose a été constatée d'une manière différente; c'est que la force musculaire des hommes civilisés, estimée par le dynamomètre, est notablement supérieure à celle des sauvages de l'Amérique. Volney avait été frappé de voir beaucoup de sauvages des États-Unis en proie au rhumatisme; et Hippocrate, qui avait étendu ses voyages dans la Scythie, fait les mêmes remarques touchant ces hordes qui, de son temps, vivaient à cheval et dans des charriots. Le père de la médecine a fondé à ce sujet la doctrine de l'influence des climats sur le naturel des hommes, doctrine qui paraît d'autant plus plausible qu'on se rapproche davantage de l'origine des

nations. L'action du sol et de l'atmosphère est plus sensible et plus réelle sur des peuplades peu habillées, sans habitations fixes, toujours en contact avec l'air, les eaux et la terre, que sur les peuples modernes, où les sciences et l'industrie ont donné à l'homme tant de moyens de se défendre contre les agens extérieurs. Hippocrate eut certainement une vue grande et profonde des choses; et Montesquieu, qui l'a adoptée et reproduite, aurait dû y faire quelques restrictions, devenues nécessaires par le progrès des ans et de la puissance de l'humanité.

On ne peut se refuser à croire que les modifications que la vie des hommes reçoit de tout ce qui constitue la civilisation, ne prennent une part dans la production de certaines maladies et dans les altérations pathologiques que nous voyons amenées par le cours des siècles. Mais je crois qu'il est impossible d'attribuer à cette cause unique toutes les grandes épidémies que signale l'histoire, et qu'il faut chercher une influence plus générale survenue dans des conditions encore inconnues du globe lui-même, de son atmosphère et de ses fluides impondérables.

L'influence des vastes épidémies est évidente sur les mœurs; mais elle n'est pas favorable. La vie paraît alors si précaire, qu'on s'empresse de jouir de ces heures qui vont peut-être cesser bientôt. Les grandes calamités ont pour effet, en général, de laisser prédominer l'égoïsme et l'instinct de conservation à un point qui efface tout autre sentiment et change l'homme et une espèce de bête malfaisante. Rappelons-nous les naufrages, les famines, les désastres comme la retraite de Moscou; alors une seule idée préoccupe, c'est celle du salut; et pour se conserver, on commet les actions les plus cruelles. Dans les épidémies, le même instinct se fait sentir, le même égoïsme se manifeste, et d'une part il conduit à l'abandon des attachemens les plus chers et de l'autre à une jouissance précipitée de tous les plaisirs; négligence de nos devoirs envers les autres et recherche désordonnée de nos plaisirs, tels sont en effet les caractères de l'égoïsme, en tout temps, mais qui deviennent plus frappans en temps de peste. Ce spectacle fut donné par Athènes, quatre siècles avant J.-C. Il le fut encore davantage dans la peste noire du XIVe siècle; à cette dernière époque on vit d'une part un esprit de pénitence s'emparer des populations, et de l'autre, les plus effroyables cruautés être exercées, à l'occasion d'absurdes soupçons. Ce mélange singulier vaut la peine d'être raconté; j'en emprunte les principaux traits au livre de M. Hecker, sur la peste noire.

Le malheur est superstitieux; aussi les imaginations des hommes du moyen-âge s'ébranlèrent-elles à l'aspect des désastres que la peste noire leur apporta. Les flagellans, qui s'étaient montrés déjà dans le courant du siècle précédent, reparurent d'abord en Hongrie, et puis bientôt

dans toute l'Allemagne. Ces bandes, peu nombreuses dans le commencement, finirent par s'augmenter, et l'on vit de toutes parts s'avancer, à travers les villes et les campagnes, de longues processions d'hommes qui chantaient des hymnes pleins de pénitence, et qui essayaient d'apaiser par leurs mortifications la colère du ciel. On les accueillait partout avec transport; et souvent le même vertige enlevait soudainement à une ville une partie de ses habitans, qui commençaient le pélerinage et ses rudes dévotions. Ce fut comme une monomanie de pénitence et de deuil qui saisit un grand nombre d'esprits en Europe; effet combiné des vieilles superstitions et de l'épouvante nouvelle.

Mais à ces folles dévotions ne se bornèrent pas les effets de la peste sur l'esprit des peuples. Un vertige de sanglante cruauté accompagna le vertige de la superstition. Nous savons par expérience comment le vulgaire cherche à s'expliquer ces morts soudaines, mystérieuses, inévitables des épidémies. Comme le XIXe siècle, le XIVe crut aux empoisonnemens. On ferma les portes des villes, on mit des gardes aux fontaines et aux puits, et l'on accusa les juifs de l'effroyable mortalité. Alors, l'Europe tout entière offrit un des plus affreux spectacles qui se puissent concevoir. Tandis que la peste invisible dépeuplait les villes et les villages et rendait les cimetières trop étroits pour la foule des morts, des passions infernales déchaînées ajoutaient de nouvelles souffrances aux souffrances universelles, et toutes les fureurs de l'homme aux fureurs de la nature. Ce fut en Suisse que le massacre des juifs commença. On les accusa de correspondre avec les Maures d'Espagne et de s'entendre avec eux pour empoisonner les chrétiens. Mis à la torture, quelques-uns avouèrent, et l'on a encore les procès verbaux de ces prétendus jugemens. Condamnés, on les brûla; mais la rage populaire n'attendit presque nulle part ces assassinats juridiques. Là on enferma les juifs dans leurs synagogues, et on y mit le feu. Ailleurs, plusieurs milliers de ces malheureux, hommes, femmes, enfans, sont entassés dans de vastes bûchers. A Mayence, ils essaient de résister; vaincus, ils s'enferment dans leurs quartiers, et s'y brûlent. On veut les convertir, leur fanatisme s'en irrite, et l'on voit les mères jeter leurs enfans dans les flammes pour les arracher aux chrétiens, et s'y précipiter après eux. Ces massacres sont partout un moyen de payer les dettes contractées envers ces étrangers riches et industrieux; puis l'on va fouiller dans leurs demeures incendiées, et on y recueille l'or et l'argent que le feu a épargnés. C'est toute l'Europe qui donne ce spectacle atroce; les campagnes ne se trouvent pas plus sûres pour eux que les villes : les paysans traquent de toutes parts les fugitifs, la populace les massacre, les magistrats les livrent à la torture, les princes et les nobles à leurs hommes d'armes; et les juifs, poursuivis sans pitié,

ne trouvent de refuge que dans la lointaine Lithuanie, où le roi Casimir-le-Grand les reçoit sous sa protection. C'est pour cette raison qu'ils sont encore aujourd'hui en si grand nombre dans toute la Pologne.

Au milieu de tant de calamités et d'horreurs, tous les liens sociaux s'étaient rompus; les magistrats étaient sans autorité; les attachemens de famille avaient cessé; les malades mouraient dans l'isolement, sans que leur lit fût entouré de leurs proches; les morts étaient portés dans les cimetières, sans cortége d'amis ni de voisins, sans cierge, sans prière. La contagion avait écarté le prêtre comme le parent. Guy de Chauliac, médecin d'Avignon, dont la conduite faisait une honorable exception, dit dans son latin simple et énergique : « On mourait sans serviteur; on était enseveli sans prêtres; le père ne visitait pas son fils, ni le fils son père; la charité était morte, l'espérance anéantie. »

On peut dire qu'il y a, de notre temps, amélioration dans les mœurs publiques. Nous aussi, nous avons été les témoins d'une épidémie meurtrière qui a semé, dans nos campagnes et dans nos cités, l'épouvante et le deuil; nous avons vu les morts s'amonceler avec une rapidité si effrayante qu'on a été un moment embarrassé sur les moyens de les ensevelir; nous avons vu les tristes tombereaux parcourir lentement les rues de notre capitale, et recueillir de porte en porte les victimes de la journée. Quelques années auparavant, le typhus, aussi fatal que les batailles, avait décimé nos armées et nos hôpitaux, de sorte que l'on peut parler de ce qu'a été le siècle actuel au milieu des grands fléaux du monde. Or, les médecins n'ont nulle part déserté leurs postes; loin de là, ils ont redoublé de courage et de zèle avec le redoublement du mal; les administrateurs n'ont pas fui davantage les lieux ravagés par l'épidémie; quelques hommes des classes ignorantes se sont livrés à des égaremens funestes; mais ceux qui avaient des devoirs, les ont remplis. Nos médecins en ont encore donné un mémorable exemple dans la peste qui vient de désoler l'Égypte. Quelque dangereuse que parût la contagion, ils ont bravé le mal avec un courage qui a étonné Ibrahim lui-même; et si l'on veut chercher les causes de ces différences qui sont en faveur de notre époque, on les trouvera et dans une instruction plus répandue et dans ce sentiment de l'honneur, qui oblige chaque homme à faire au moins bonne contenance dans le poste où le hasard l'a jeté. Je ne dis pas qu'il ne puisse survenir de telles calamités qu'elles triomphent de ce sentiment même; j'avouerai que la peste du XIVe siècle a dépassé tout ce que nous avons vu dans le typhus ou le choléra; mais il n'est pas sûr que la peste d'Athènes ait été plus meurtrière que le choléra à Paris, et les épreuves par lesquelles nous avons passé ont été assez rudes pour justifier ce qui vient d'être dit.

La faculté de médecine de Paris, la plus célèbre du XIVe siècle, fut chargée de donner son avis sur les causes de la peste noire et le régime qu'il fallait suivre. Cet avis est d'une bizarre absurdité. En voici le commencement :

« Nous, les membres du collége des médecins à Paris, après de mûres réflexions sur la mortalité actuelle, avons pris conseil auprès de nos anciens maîtres de l'art, et nous voulons exposer les causes de cette peste plus clairement qu'on ne pourrait le faire d'après les règles et les principes de l'astrologie. En conséquence, nous exposons qu'il est connu que, dans l'Inde, dans la région de la grande mer, les astres qui combattent les rayons du soleil et la chaleur du feu céleste, ont exercé leur puissance contre cette mer et combattu violemment avec ses flots. En conséquence, il naît souvent des vapeurs qui cachent le soleil et qui changent la lumière en ténèbres. Ces vapeurs répètent leur ascension et leur descente, pendant vingt-huit jours de suite; mais à la fin le soleil et le feu ont agi si violemment sur la mer, qu'ils en ont attiré vers eux une grande partie, et que l'eau de mer s'éleva sous la forme de vapeur. Par là, dans quelques contrées, les eaux ont été tellement altérées, que les poissons y sont morts. Mais cette eau corrompue ne pouvait consumer la chaleur solaire, et il n'était pas non plus possible qu'il sortît une autre eau saine, de la grêle ou de la neige. Bien plus, cette vapeur se répandit par l'air en plusieurs parties du monde et les couvrit d'un nuage. C'est ce qui arriva dans toute l'Arabie, dans une portion de l'Inde, dans la Crète, dans les plaines et les vallées de la Macédoine, dans la Hongrie, l'Albanie et la Sicile. S'il parvient jusqu'en Sardaigne, aucun homme n'y restera en vie, et il en sera de même des îles et des pays circonvoisins, où ce vent corrompu de l'Inde arrivera ou est déjà arrivé, aussi longtemps que le soleil est dans le signe du Lion. Si les habitans de ces régions n'emploient pas le régime suivant ou un autre analogue, nous leur annonçons une mort inévitable, à moins que la grâce du Christ ne leur conserve la vie. »

Suivent les règles tracées par la docte faculté, et que je supprime, car ce document fait peu d'honneur au corps médical qui les rédigea au XIVe siècle. On se tromperait cependant, si on voulait juger la raison de ce siècle par un tel échantillon de fausse science et de bavardage pédantesque. En dehors des corps constitués, se trouvèrent quelques hommes qui méritent à plus juste titre d'être consultés, et qui ont déposé dans leurs écrits les fruits de leur expérience et de leurs méditations.

Je viens d'exposer des faits qui n'entrent pas ordinairement dans l'histoire de l'humanité. Tout cela forme un sombre tableau. D'immenses épidémies, dévastant le monde, se manifestent par les phénomènes les plus di-

vers; quelques-unes disparaissent, et il semble que le temps ne doive plus les ramener; d'autres surviennent et les remplacent; l'homme lutte, meurt ou quelquefois triomphe, comme dans la petite vérole où il se protége par la vaccine, ou dans la peste où il se préserve par la séquestration. C'est le déchaînement de certaines grandes forces dont les effets seuls se montrent, de tempêtes qui troublent l'harmonie des choses qui font vivre, de venins mortels dont le génie humain est, pour ainsi dire, l'unique réactif. Mais ces phénomènes ont-ils des lois? dans quel sens et vers quel but marchent-ils? Je ne sais si la science pourra jamais répondre à ces questions. La nature ne se montre jamais à l'observateur dans la plénitude de ses apparitions; elle ne lui présente que des faits isolés, et son action totale ne se développe que dans le cours des siècles.

Les maladies universelles sont tellement distinctes dans leurs formes que l'on pourrait partager médicalement l'histoire de l'humanité en périodes qui caractériseraient la destinée des mortels d'après leurs souffrances corporelles.

La première époque est occupée par la *peste antique* qui a une origine obscure, mais qui est désignée, pour la première fois, dans la guerre du Péloponèse, et qui désola souvent les peuples jusqu'au IVe siècle de l'ère chrétienne. Depuis lors, après avoir ainsi duré long-temps, elle a disparu de la terre avec son éruption de boutons, son délire furieux, son inflammation des yeux et des voies aériennes, avec sa gangrène des membres, qui mutila tant de victimes.

Lorsqu'à la fin du Ve siècle, les hordes sauvages du nord et de l'Asie se précipitèrent sur l'empire romain et mirent, par le glaive, un terme à l'ancienne organisation sociale, il apparut une nouvelle maladie, la peste d'Orient dont la première invasion fut peut-être plus meurtrière que tout ce qu'on avait vu jusqu'alors et tout ce qu'on a vu depuis. La variole paraît être aussi sa contemporaine. La fièvre jaune marque une autre phase dans l'histoire pathologique. Enfin le choléra, né de nos jours, montre les souffrances de l'humanité sous une nouvelle face.

Notre planète, qui occupe une place déterminée dans le système du monde, qui reçoit la lumière et une portion de sa chaleur du soleil, et qui n'est qu'une petite portion d'un grand ensemble, est animée par des forces puissantes qui la rendent pesante et magnétique. Mais la plus merveilleuse de ces forces est sans doute la vie, qui s'y déploie à la surface sous mille formes diverses. De même que l'électricité, suivant la théorie des physiciens, occupe toujours l'extérieur des corps électrisés et ne demeure jamais dans leur intérieur, de même la vie est répandue sur toute la superficie du globe terrestre et s'y manifeste par la végétation et l'animalité. C'est un riche et brillant spectacle qu'elle déploie à profusion;

cependant toutes ces décorations sont produites, si je puis m'exprimer ainsi, à peu de frais; elle ne combine que quelques couleurs pour enfanter tant de nuances; elle ne jette dans son creuset que de l'oxigène, de l'hydrogène, de l'azote, et quelques substances terreuses, pour engendrer l'infinie variété d'êtres qui viennent un moment jouir des rayons du soleil, et puis rendent leurs élémens à l'éternelle chimie.

Les combinaisons élémentaires sont tellement voisines, qu'on ne distingue entre une substance végétale et une substance animale que des différences de proportions; et la nature se joue si facilement dans tous ces arrangemens que, par la plus légère et la plus simple modification, elle transforme la patte d'un quadrupède en aile ou en nageoire, de telle sorte que l'œil reconnaît sur-le-champ la complète similitude entre des organisations en apparence si différentes. Ce n'est pas tout; la vie, à des époques dont nulle race humaine n'a conservé la mémoire (car elles sont antérieures à toute race humaine), avait jeté sur la face de la terre, alors bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui, des végétaux et des animaux qui n'ont pas conservé de représentans parmi les espèces vivantes. Tous ces êtres ont disparu par des causes plus ou moins générales, qui prouvent l'intime liaison existant entre les conditions de la terre et la persistance des organisations vivantes.

Entre toutes les existences répandues avec tant de profusion sur la planète, la vie humaine ou l'humanité occupe le premier rang, tant par le nombre que par l'importance. Cette fourmilière s'est étendue sous tous les climats, et elle a imprimé à la superficie du sol des modifications qui sont déjà importantes, mais qui surtout le deviendront encore davantage. Il n'est donc pas étonnant qu'elle ressente de temps en temps quelque grande commotion qui lui rappelle tous ses liens de communauté avec la terre qui la porte, et dont les élémens sont les siens. C'est un point de vue sous lequel on peut considérer l'origine des maladies générales; et plusieurs médecins allemands se sont complu à développer cette thèse, en l'appuyant de toute sorte de recherches, pour prouver que de grandes perturbations atmosphériques, des éruptions de volcans et des tremblemens avaient toujours précédé et accompagné l'apparition de ces épidémies; comme si une sorte d'état fébrile de la terre avait été la source des fléaux qui devaient frapper notre espèce; comme si la nature, ne se contentant plus de la succession ordinaire de la vie et de la mort, empruntait soudainement des moyens plus prompts de destruction.

E. Littré.

LA
NUIT DE NOEL.[1]

« Ouvre, c'est moi, Joseph! — Quoi! si tard en voyage!
N'as-tu pas rencontré les chiens près du village?
Bon Dieu! seul et si tard dans le creux des chemins!
A ce feu de Noël viens réchauffer tes mains.
Noël, t'en souvient-il? quand, pour bâtir la crèche,
Les prêtres nous menaient cueillir la mousse fraîche?
— Ne ris pas! c'est Noël qui chez toi me conduit:
Je viens entendre encor la Messe de Minuit.
— Nous irons avec toi toute la maisonnée!
Ma jeune femme aussi; car depuis une année
J'ai pris femme, au moment d'être soldat du roi.
A ton tour, mon ami, près du feu conte-moi

(1) Cette pièce de vers est détachée de la nouvelle édition de *Marie*, qui paraîtra prochainement à la librairie de Paulin et de Renduel; l'auteur a ajouté plusieurs pièces nouvelles à cette édition, qui précédera de quelque temps encore la publication de son nouveau poème : *Les Bretons*.

(*N. du D.*)

Les pays dont tu viens... C'est du vieux cidre : approche;
Mével, appelez-nous au premier son de cloche. »

Soyez béni, mon Dieu ! Dans les biens d'ici-bas,
Ceux qu'on poursuit le plus je ne les aurai pas;
Il en est quelques-uns, hélas ! que je regrette;
Mais il en est aussi que la foule rejette,
Et votre juste main me les donna, mon Dieu !
Des biens que je n'ai pas ceux-ci me tiennent lieu.
Dans cette humble maison, près de ce chêne en flamme,
Ce soir, je vous bénis, et du fond de mon ame !

Par un gai carillon bientôt fut annoncé
L'office de minuit. « — Le chemin est glacé,
Disait Joseph Daniel, en traversant la lande;
Chaque pas retentit. Comme la lune est grande !
Entends-tu, dans le pré, des voix derrière nous?
— Oui, j'entends des pasteurs, des chrétiens comme vous !
Ils ont vu cette nuit la légion des anges
Passer et du Très-Haut entonner les louanges :
Gloire à Dieu ! gloire à Dieu dans son immensité !
Paix sur la terre aux cœurs de bonne volonté !
Et tous vont adorer Jésus, l'enfant aimable,
Le roi des pauvres gens, le Dieu né dans l'étable. »

O vivans souvenirs ! la nuit, par ce beau ciel,
Tandis que nous marchions en célébrant Noël,
Les arbres, les buissons, du bourg au presbytère,
Dans la brune vapeur passaient avec mystère.

Toute l'église est pleine, et, sur les pavés nus,
Les pieux assistans chantent l'enfant Jésus.
Chaque femme en sa main porte un morceau de cierge;
On a placé la crèche à l'autel de la Vierge;
Je reconnais les saints, la lampe, les deux croix;
Enfin tout dans l'église était comme autrefois;
Moi seul je n'étais plus debout, près du pupitre,
Chantant à l'Évangile et chantant à l'Épître;

Mais, oublié des gens qui m'avaient bien connu,
Et s'informaient entre eux de ce nouveau venu,
Je restais, comme une ombre, immobile à ma place,
Muet, ou pour pleurer les deux mains sur ma face.

A la communion quand le prêtre arriva,
Offrant le corps du Christ, mon front se releva.
Les hommes, les enfans et les femmes ensuite
Marchèrent lentement vers la table bénite;
Et, comme en un festin où beaucoup sont priés,
Les mets sont tour à tour servis aux conviés,
Dès qu'un communiant avait reçu l'hostie,
Du ciboire sortait la blanche Eucharistie.
Seul encor je n'eus point ma part de ce repas :
Mais quand, les yeux baissés et murmurant tout bas,
Les femmes s'avançaient vers la douce victime,
J'essayai de revoir (Seigneur, était-ce un crime?)
Celle qui près de moi, dans notre âge innocent,
Mangea de votre chair et but de votre sang.
Je ne la nomme plus! Mes yeux avec tristesse
La cherchèrent en vain cette nuit à la messe;
Dans la paroisse en vain je la cherchai depuis,
Elle a quitté sa ferme et quitté le pays!
Mais son sort, quel qu'il soit, m'entraînera moi-même,
Car, les deux bras ouverts, je poursuis ce que j'aime.

Terminons, il le faut, ce récit du passé,
Que je reprends toujours après l'avoir laissé.
Enfin la messe dite, et, vers la troisième heure,
Lorsque les assistans regagnaient leur demeure,
Mon hôte m'appela : « Quelque chose au retour
Nous attend, disait-il, sur la pierre du four.
— Hâtons-nous! hâtons-nous! disait la jeune femme. »
Or, tant d'émotions fermentaient dans mon ame,
Qu'au détour d'un sentier, soudain quittant Daniel,
Par la lande j'allai tout droit vers Ker-rohel;
Et de ces hauts rochers où brillait la gelée,
A mes pieds regardant le Skorf et sa vallée,

Je laissai de mon cœur sortir un chant d'amour
Que rien n'interrompit jusqu'au lever du jour.
Il semblait à longs flots rouler vers la rivière,
Ou suivre le vent triste et froid de la bruyère.
Et c'était un appel à la Divinité,
Pour toute nation un vœu de liberté;
C'étaient, ô mon pays! des noms de bourgs, de villes,
D'épouvantables mers et de sauvages îles,
Noms plaintifs et pareils aux cris d'un homme fort
Luttant contre la main qui le traîne à la mort!
Oui! nous sommes encor les hommes d'Armorique!
La race courageuse et pourtant pacifique!
La race sur le dos portant de longs cheveux,
Que rien ne peut dompter quand elle a dit : Je veux!
Nous avons un cœur franc pour détester les traîtres!
Nous adorons Jésus, le Dieu de nos ancêtres!
Les chansons d'autrefois toujours nous les chantons :
Oh! nous ne sommes pas les derniers des Bretons!
Le vieux sang de tes fils coule encor dans nos veines,
O terre de granit, recouverte de chênes!

L'Auteur de Marie.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 janvier 1836.

L'adresse votée par la chambre des députés, ne doit laisser aucun doute sur la session qui va s'ouvrir. La chambre sera ce qu'elle a été jusqu'à ce jour, et le parti qui y domine ne verra pas diminuer son influence. Le ministère qui s'appuie sur cette immense majorité, est consolidé pour long-temps.

Il y aura toujours deux partis dans le ministère: la politique de M. Duvergier n'est pas la politique de tout le ministère; mais les antipathies, les petites aversions, les retours d'amour-propre, cèderont à propos devant l'intérêt commun; et M. Thiers lui-même est aujourd'hui presque sincèrement rallié à ses collègues.

M. Duvergier, esprit inquiet et violent, et qui cache sous des formes grêles une énergie haineuse assez rare en ce temps, M. Duvergier s'est fait la Cassandre du ministère; il lui marque les écueils et les dangers qui l'attendent dans sa nouvelle situation; car M. Duvergier de Hauranne voit la France, c'est-à-dire le ministère, en péril, chaque fois qu'il fait une concession aux hommes qui ne sont pas de la coterie doctrinaire, dans la plus rigoureuse acception du mot. Dans tous les temps, les partis se sont formés en nuances diverses qui s'excluent mutuellement: l'émi-

gration, le royalisme, le jésuitisme, nous ont offert tour à tour ce spectacle curieux. Il en est ainsi des doctrinaires, qui ne pouvaient échapper à la loi commune à toutes les agrégations politiques. Depuis M. de Rémuzat, dont la spirituelle insouciance et l'esprit de raillerie déconcertent les plus fortes têtes du parti, jusqu'à M. Duvergier de Hauranne, le Bothwel de ce camp, le parti doctrinaire compte un nombre infini de degrés bien distincts où se sont placés les adeptes, selon leur caractère et leurs passions; sorte d'échelle de Jacob où, au lieu d'anges, l'on compte des roués. M. Royer-Collard était jadis au faîte de cette échelle; mais depuis long-temps il en est descendu; et ce qu'il y a d'étrange, c'est que cette place a été prise, non par M. Guizot, non par M. de Broglie, mais par M. Duvergier de Hauranne, qui s'est fait la sentinelle avancée et l'éclaireur du parti. M. Duvergier de Hauranne est plus doctrinaire que la doctrine elle-même, comme on a pu le voir dans son dernier discours. Sa parole rappelle les sorties des plus fougueux royalistes de 1815, qui ne voulaient pactiser avec aucun parti, et réduisaient la France à vingt personnes. Le discours de M. Duvergier s'adresse moins à la chambre, moins au pays, qu'à sa coterie, ou plutôt qu'à lui-même. Il gourmande M. Guizot, qui a la faiblesse de croire qu'un ministre ne doit pas borner ses relations politiques au petit nombre d'intimes qui l'entouraient quand il professait l'histoire, et qui s'est aperçu, récemment il est vrai, qu'il pouvait bien se trouver en France quelques hommes de sens et de talent autres que les anciens rédacteurs du *Globe*; ce discours morigène aussi M. de Broglie, dont les accointances politiques s'élargissent trop au gré du puritanisme doctrinaire de M. Duvergier; M. Duchâtel, qui oublie quelquefois quelles mains ont marqué son front innocent de la dignité ministérielle; M. de Rémuzat, qui rit de tout ce qui fait pleurer M. Duvergier; en un mot, les cinq ou six députés ou ministres, ses amis, qui tiennent, depuis quatre ans, la France sous leur manteau, et qui en relèvent imprudemment un pan sous lequel pourrait bien se glisser la lumière. M. Duvergier veut qu'on veille sans cesse, il se défie de tout; dès qu'un homme, qui n'est pas de la chair et des os du ministère, comme dirait M. Mahul, se rapproche du ministère et semble désirer l'affermissement de ce régime, cet homme lui devient suspect. Un membre de l'opposition parle ou écrit en faveur de la paix, lisez et entendez qu'il veut la guerre, et prenez garde qu'il ne mette l'Europe en feu; un autre vous tend la main, retirez la vôtre si vous ne voulez périr, car il vous frapperait; M. Duvergier veut que la politique du pouvoir soit *ferme*; mais il repousse obstinément la politique *généreuse et conciliatrice*; la faible main de M. Duvergier, qui peut à peine tenir une plume, voudrait tout écraser; cette voix, qui arrive à peine de la

tribune aux bancs de la chambre, ne s'est jamais élevée que pour demander des rigueurs et des proscriptions; et cependant les amis de M. Duvergier vantent sa douceur et sa bonté. Saint-Just était aussi un bon et charmant jeune homme; son fanatisme mielleux et sa cruauté polie et attique n'ont pas fait moins de mal à la France et au parti qu'il servait, que la froide insensibilité de Robespierre et l'humeur sanguinaire de Marat!

Nous donnons ces explications, afin qu'on n'accorde pas plus d'importance qu'ils ne méritent aux discours de M. Duvergier de Hauranne, et qu'on ne pense pas qu'il soit le régulateur de la politique ministérielle. C'est une justice que nous devons rendre au ministère. M. Duvergier ne représente pas plus la pensée de M. de Broglie et celle de M. Guizot, que M. Fulchiron ne représente la pensée de M. Thiers, si toutefois M. Thiers a une pensée. Il est vrai que MM. de Broglie et Guizot sont exclusifs et peu concilians; mais ils le sont infiniment moins que M. Duvergier de Hauranne, comme aussi, M. Thiers, tout matériel, tout égoïste qu'il soit, l'est beaucoup moins que M. Fulchiron, son protecteur à la chambre. M. Duvergier et M. Fulchiron sont, en quelque sorte, la caricature, le carnaval du ministère, sa représentation assez fidèle, mais grossière et outrée. Malheureusement, dans les momens critiques, c'est cette *queue* du ministère qui domine et qui entraîne la tête avec elle; et, en ce sens, le discours de M. Duvergier, ainsi que la conversation parlementaire de M. Fulchiron, expriment peut-être plus la pensée du ministère que nous ne l'avons pensé d'abord.

La chambre a répondu par un paragraphe fort net, en faveur de la Pologne, au *manifeste* de l'empereur Nicolas, adressé à la municipalité de Varsovie. La chambre a agi honorablement dans cette circonstance, et on peut approuver sa phrase en toute sûreté de conscience, car cette phrase ne mettra pas l'Europe en feu et ne changera rien à la politique du ministère. Cette phrase est une simple protestation contre ce qui se fait à Varsovie, une réserve pour l'avenir. Or, en diplomatie, il est d'usage de ne pas se laisser troubler par de pareils actes. L'Angleterre a protesté, sous la restauration, contre l'expédition de la France en Espagne, et cette protestation n'a pas détruit la bonne intelligence qui existait entre les deux nations. La Russie est trop forte pour n'être pas calme. Sans doute, elle laissera passer en silence la *courageuse* protestation de la chambre des députés; mais que répondraient la chambre et le ministère au gouvernement russe, s'il prétendait, à son tour, par son organe officiel, la *Gazette de Saint-Pétersbourg*, que l'équilibre européen a été rompu aussi par la séparation des deux royaumes des Pays-Bas et de Hollande, formellement réunis par les traités de 1815, et si l'empereur

proposait de rétablir la nationalité polonaise, sous la condition que le gendre du roi Louis-Philippe serait renvoyé en Angleterre, et le royaume de Belgique rendu au roi Guillaume? Loin de nous la pensée de légitimer l'odieuse oppression qui pèse sur la Pologne; mais enfin l'équilibre établi par le congrès de Vienne, se trouve rompu sur l'Escaut comme sur la Vistule, et si on veut le rétablir, on doit y travailler sur ces deux points. Ce qu'il faut conclure de tout ceci, c'est que ce n'est pas au nom des traités oppressifs de 1815, au nom de l'invasion de la France, au nom d'un congrès qui nous a dépouillés et ruinés, qui a élevé contre nous trois lignes de forteresses, qu'un gouvernement tel que le gouvernement de juillet doit exiger la délivrance des peuples. Et puisqu'on demande le rétablissement de la nationalité polonaise sans espoir de l'obtenir (on l'a dit hautement), autant valait le demander au nom des vieux traités qui unirent de tout temps la France à la Pologne, au nom du sang versé par la Pologne pour la France, et au nom de ces droits de peuple à peuple et de prince à prince, qui ont permis à l'empereur Alexandre, et qui permettent encore chaque jour à l'empereur Nicolas de s'immiscer dans notre politique intérieure. Cette démarche eût été plus haute, plus franche, plus digne d'une grande nation, et nous osons dire qu'elle eût produit plus d'impression sur l'esprit de l'empereur Nicolas.

Nous avons annoncé, il y a quelque temps, que M. de Broglie se disposait à refuser l'émission de la troisième série de l'emprunt grec garanti par la France. Depuis, ce refus a été connu publiquement. C'est un acte de dignité bien entendue qu'il faut louer sans réserve. D'après les documens reçus d'Athènes, le gouvernement grec a dévoré, en deux années et demie, des subsides qui, joints à ses revenus, devaient le défrayer pendant dix ans. Une partie de cet emprunt a été employée à solder des troupes bavaroises, l'autre à entretenir la cour bavaroise du roi Othon, et à transporter en Bavière les monumens de la Grèce. La France, qui sert le gouvernement grec de son crédit, n'a pas même été consultée par le gouvernement grec, et aujourd'hui le roi de Bavière, à peine débarqué au Pirée, insulte publiquement l'ambassadeur d'une puissance alliée de la France! A la vue du corps diplomatique où figurait le ministre espagnol, le roi s'est écrié, dit-on : *Mais il me semble que la Bavière n'a pas reconnu l'Espagne?* Sentez-vous bien toute l'étendue de cette humiliation pour l'Espagne! L'Espagne, cette grande monarchie composée de treize royaumes dont le moindre couvrirait tout le pauvre pays de Bavière, l'Espagne qui touche d'un côté à la France et de l'autre à l'Afrique, l'Espagne de Charles-Quint, de Philippe V, ces maîtres d'un état où le soleil ne se couchait jamais; l'Es-

pagne des grands rois de Castille et d'Aragon; l'Espagne des enfans de Louis XIV, que le descendant de la maison de Wittelsbach, que le roi de la Bavière refuse de reconnaître! Un roi qui est forcé d'aller s'embarquer à Ancône sur une frégate anglaise, un roi sans port, sans marine, sans pavillon; un roi qui ne vit que par la grace de la Prusse et de la France, ses redoutables voisines, refuser son salut de roi à la patrie du Cid et de Christophe Colomb! Ce serait déjà une dérision assez grande si ce roi était dans son pays, à deux pas de son petit trône; mais en Grèce, à l'ombre d'une couronne dont la France, l'alliée de l'Espagne, a payé de sa main généreuse tous les joyaux, que lui doit encore le fils du roi de Bavière; sur un sol encore marqué du pied de nos soldats, qui sont venus achever sa délivrance, le roi Louis insulte la reine d'Espagne dans la personne de son ambassadeur! C'en est trop vraiment, et la suspension de l'emprunt n'est que la bien faible punition d'une si ridicule jactance.

Le ministre des affaires étrangères, que le message du président Jackson délivre de ses inquiétudes au sujet de l'Amérique, fera bien de réserver pour cet incident grec toute l'énergie qu'il usait bien inutilement contre l'imperceptible canton de Bâle-Campagne, dont les différends avec la France sont aplanis. La France a été pleine de courage en cette circonstance : elle a cédé. Pourquoi pas? La France avait tort, ou plutôt M. de Broglie avait tort, car M. de Broglie n'est pas tout-à-fait la France. M. de Broglie n'avait pas lu les traités qui étaient formels, nous l'avons dit, et qui condamnaient toutes ses prétentions. Le gouvernement fédéral en a appelé à M. de Broglie mieux informé, et M. de Broglie a reconnu son erreur, que nous avions signalée dès l'apparition de son manifeste. Il est vrai que nous ne sommes pas ministre des affaires étrangères, et que nous avons tout le loisir de lire les traités. Une difficulté va toutefois s'élever au sujet de cette erreur du ministre. Le canton de Bâle-Campagne a été frappé d'interdit pendant plusieurs mois; des sujets suisses ont été expulsés, des marchandises arrêtées et repoussées à la frontière d'Alsace; qui paiera ces dommages? Est-ce la Suisse qui avait raison ou la France (lisez M. de Broglie) qui avait tort, et qui reconnaît son tort aujourd'hui? C'est une question que nous soumettons à M. de Broglie.

Il est établi en principe que les ministres ne paient pas les dommages qu'ils causent. C'est sans doute en vertu de ce principe, que M. Thiers s'apprête à demander à la chambre un crédit énorme pour élever une nouvelle Bibliothèque royale sur la rive gauche de la Seine, près de la rue de Belle-Chasse, et y transporter la bibliothèque de la rue Richelieu. Le terrain a déjà été marqué par M. Thiers, et les experts lui ont déclaré

que cet emplacement ne donnerait, pour tout surcroît d'étendue, que *trois toises* de terrain. Pour gagner ces trois toises, on dépensera trente millions! M. Thiers l'a résolu, il en sera ainsi. Dans la visite que fit M. Thiers à la Bibliothèque royale, les conservateurs des livres et des imprimés eurent beau lui objecter qu'il faudrait dix ans avant que le public fût admis de nouveau à se servir des livres et des manuscrits, que ce seraient dix années perdues pour les études, pour les sciences, pour les lettres ; M. Thiers ne se rendit pas. On lui parla de la difficulté de transporter les livres, de la longueur de cette opération; il répondit *qu'il avait inventé* un chariot qui les enlèverait avec la plus grande facilité. On lui montra des manuscrits précieux, si anciens et si maculés, qu'on osait à peine les toucher, de peur de les détruire; il se mit à rire, et répondit qu'il ne se laisserait pas arrêter par quelques vieilleries. On lui montra les belles et rares peintures de Romanelli, qui décorent les plafonds de la galerie des manuscrits; il se mit encore à rire et haussa les épaules en disant que les plus pauvres antichambres de Rome sont mieux décorées. Grace à ce moyen de lever les objections, M. Thiers déplacera la Bibliothèque royale, de sa propre volonté, bien que les bibliothèques soient dans les attributions de M. Guizot, qui n'est pas de cet avis, nous croyons pouvoir le dire; déplacement inutile qui n'est commandé ni par la crainte d'un incendie, depuis l'éloignement de l'Opéra et du Trésor, ni par le défaut d'espace, depuis les constructions nouvelles votées par les chambres; déplacement qui chassera tous les savans étrangers venus à Paris pour étudier, qui privera nos écrivains de leurs ressources les plus utiles, qui occasionnera à la bibliothèque des pertes immenses, inévitables dans une telle opération; déplacement dispendieux, absurde et fou, mais qui aura lieu, non parce que M. Thiers tient à remuer des livres, mais parce que ses alentours, ses créatures et ses amis tiennent à le voir remuer des millions et à adjuger des travaux dont ils profitent.

On parle d'un cartel adressé par M. le baron Dudon à M. Thiers au sujet de la lettre sur le ministre, publiée dans une des dernières livraisons de ce recueil. Voulant montrer tout ce que l'opposition de M. Thiers avait jadis de personnel et d'acrimonieux, l'auteur de cette lettre mentionnait un article du *National*, où une grave injure avait été adressée à M. Dudon. M. Dudon n'avait pas eu autrefois connaissance de l'article de M. Thiers; sur cette mention récente, il lui demanda par écrit une rétractation exigée en termes assez durs, auxquels M. Thiers répondit en se retranchant dans sa qualité de ministre; singulière réponse, quand on songe que M. Thiers était simple journaliste lorsqu'il injuria M. Dudon, tandis que ce dernier, sans être ministre, remplissait des

fonctions éminentes dans le gouvernement. Heureusement un député influent du tiers-parti s'interposa dans cette affaire, que nous ne pouvions prévoir, et que nous eussions déplorée, si elle ne s'était terminée d'une manière satisfaisante — pour M. Dudon.

On parle beaucoup, dans les salons de Paris, de quelques femmes qui ont prolongé les plaisirs du bal jusqu'au jour, afin de pouvoir assister à l'exécution d'Avril et de Lacenaire. Nous nous garderons de les nommer. On dit cependant que l'une d'elles, Mme de G..., n'en fait pas mystère. L'heure et le jour de l'exécution des deux criminels avaient été cachés avec soin; on ne connaissait, la veille, les dispositions qui devaient se faire dans la nuit, qu'à l'hôtel-de-ville, à la préfecture de police, et dans le cabinet du ministère de l'intérieur. On peut deviner maintenant le nom des dames qui étaient si bien informées.

Parmi les nombreuses fêtes qui ont eu lieu, et parmi celles qui se préparent, il faut citer le bal des Tuileries, le premier bal de Mme la comtesse Appony, le bal d'un riche Américain, M. Thorn, et les concerts ainsi que le bal que prépare Mme la duchesse de Broglie, qui se dispose à marier sa fille à M. le marquis de Crussol. Mais une des plus brillantes maisons de Paris sera fermée pendant cet hiver; Mme de Flahault vient de perdre sa fille, une belle et noble enfant de quinze ans qui faisait l'orgueil de sa famille. L'hôtel de M. de Pahlen reste également obscur et silencieux, mais par d'autres motifs.

La nomination de M. Molé à l'Académie française paraît certaine. On pense qu'un petit nombre de voix se prononceront en faveur de M. Hugo. Un académicien distingué à qui on objectait que le nom de M. Molé n'est pas un nom littéraire, répondait qu'il ne s'agit pas de remplacer Corneille ou Racine, mais M. Lainé, homme politique, qui occupait un des fauteuils décernés par le cardinal de Richelieu lui-même aux hommes du monde; nous ne disons pas aux grands seigneurs, car nous ne connaissons pas de grands seigneurs aujourd'hui. L'académicien que nous citons, ajoutait que la littérature a plus que jamais besoin du contact de la société, et qu'elle n'a qu'à gagner à ce mélange des hommes de lettres, dont l'étude a élevé la pensée, il est vrai, mais l'a faussée bien souvent, et des hommes rompus au train du monde et des affaires, mêlés aux grandes guerres et aux grandes transactions de l'empire, comme est M. Molé. Nous n'ajouterons rien sur le caractère personnel de M. Molé; nous nous contenterons de dire que, puisqu'il n'est pas question de faire entrer un littérateur à l'Académie, mais bien de prendre le nouvel académicien parmi les hommes de goût et de tact, parmi les orateurs dis-

tingués et les esprits polis, on ne saurait faire un meilleur choix que celui de M. Molé. — Si l'académie voulait un candidat littéraire, nul doute qu'elle ne choisît M. Victor Hugo.

— *La Confession d'un enfant du siècle*, par M. Alfred de Musset, paraîtra le 25 janvier. Ce nouvel ouvrage du jeune poète, sous la forme animée d'un récit, promet de joindre des considérations graves et une sorte de maturité morale à l'éclat et à la verve bien connus de son talent.

— Le poème de *Napoléon*, par M. Edgar Quinet, paraîtra lundi prochain, chez Ambroise Dupont, rue Vivienne, 7.

— La première édition du dernier ouvrage de M. Alfred de Vigny, *Servitude et Grandeur militaires*, s'est promptement épuisée, quoique tirée à grand nombre. La seconde édition est sous presse. L'auteur nous promet en même temps la *seconde consultation du Docteur noir* qu'il achève en ce moment.

— Des Mémoires d'un genre tout-à-fait nouveau vont paraître prochainement; ce sont les *Souvenirs* de la comtesse Merlin, livre où des révélations pleines de charme et de grace sont recouvertes du vernis le plus élégant, où l'intérêt est rehaussé par l'exquise délicatesse du style.

—La troisième livraison de *Richelieu*, *Mazarin*, *la Fronde et le Règne de Louis XIV*, par M. Capefigue, paraîtra prochainement. Cette livraison contient les derniers temps de Richelieu, le procès de Montmorency, de Cinq-Mars, et l'histoire municipale de la fronde.

— Le premier volume complet de l'*Histoire de la Marine française*, par M. Eugène Sue, sera mis en vente le 22 janvier. Ce volume est orné de dix belles gravures sur acier, d'une carte, et de nombreux *fac simile*. Le succès de cet ouvrage est depuis long-temps assuré.

— On annonce pour les derniers jours de ce mois une vente qui ne peut manquer d'exciter au plus haut degré l'intérêt de tous les gens curieux de meubles gothiques, de verroteries vénitiennes, de faïences rares, et de toutes ces choses du moyen-âge qu'on recherche aujourd'hui avec tant d'avidité. Le cabinet dont il s'agit a été rassemblé à grands frais par M. le comte de Schomberg, homme de goût et de persévérance, comme le sont presque tous les antiquaires. Aussi c'est merveille

comme tout y est artistement choisi. Vous n'y trouveriez pas un meuble douteux, pas un vase dont l'origine puisse être mise en cause, pas une figure dont le nom soit contestable. C'est tout simplement le cabinet d'un homme de bon goût qu'on vous expose pour le vendre. Nous avons admiré, sur toutes choses, trois vases de Sèvres, envoyés au prince de Welbruck, évêque de Liége, par M. le comte d'Artois, en retour de quatre chevaux blancs de pur sang. Ces vases, de belle forme antique, et dont la porcelaine est d'une simplicité miraculeuse, se feront remarquer par tous les antiquaires. Après ces joyaux inappréciables viennent des poteries sans nombre de Luca della Rosia, que Bernard Palissy a si bien imitées, et des meubles de toutes les époques et de toutes les modes, depuis la chambre secrète de Louis XI jusqu'aux fauteuils soyeux des boudoirs de Louis XV.

ERRATA. — Dans l'article de M. Sainte-Beuve sur M. Villemain, inséré dans notre précédent numéro, page 59, au lieu de: « il y (*au Lycée « impérial*) rencontra pour professeur de rhétorique M. Castel, et pour « proviseur Luce de Lancival, deux universitaires, etc., etc. » lisez : « il « y rencontra, pour professeur de rhétorique latine, M. Castel, et de rhé- « torique française, Luce de Lancival, deux universitaires, etc., etc. » Quelques lignes plus bas, au lieu de : *M. Dernod,* lisez : *M. Desrenaudes.*

F. BULOZ.